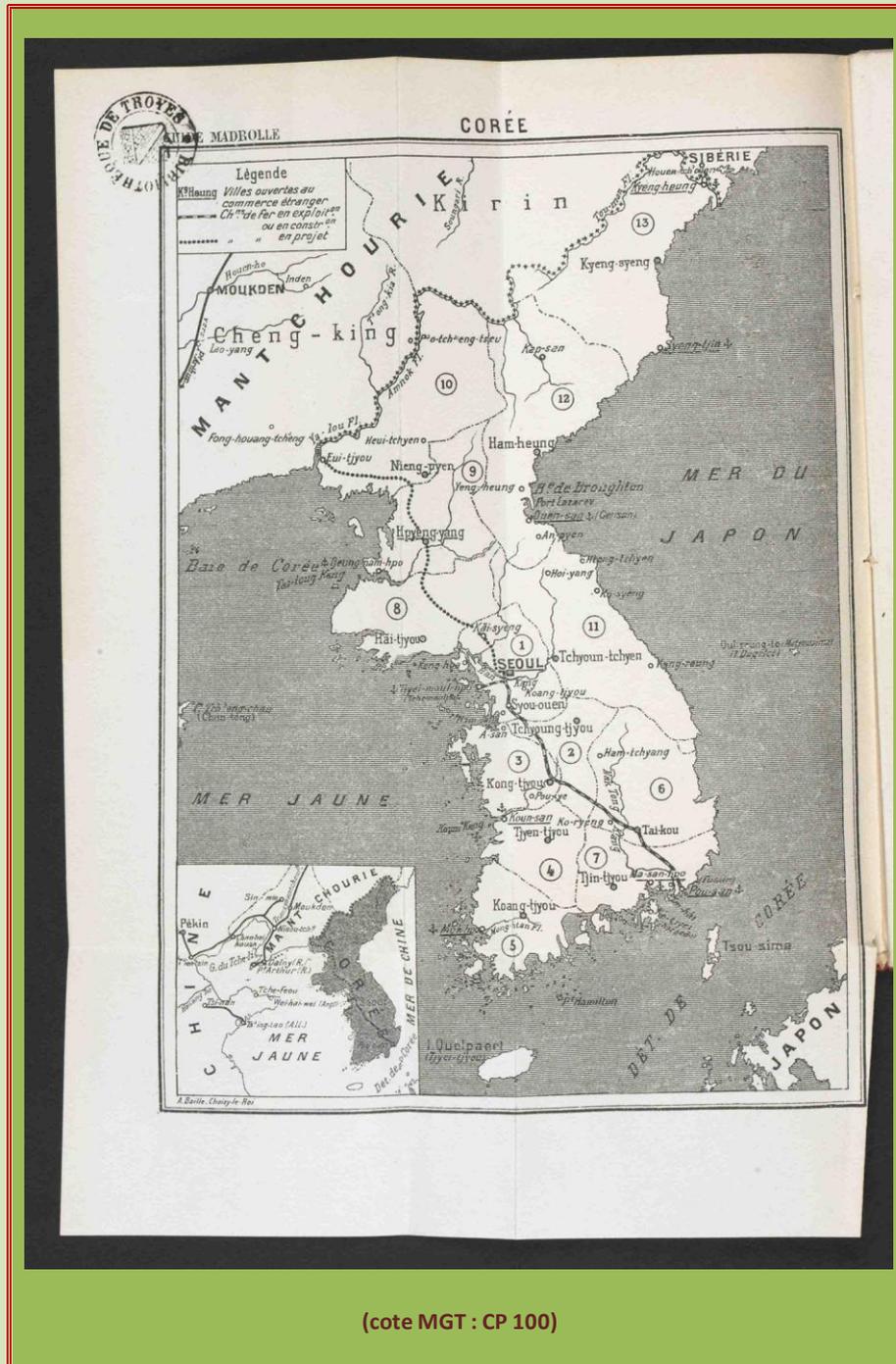


La Corée, ouverture forcée et découverte du « royaume-ermite » d'Extrême-Orient

(Dossier réalisé par le service éducatif de la MGT)

La Corée, du « royaume-ermite » à l'ouverture forcée



(cote MGT : CP 100)

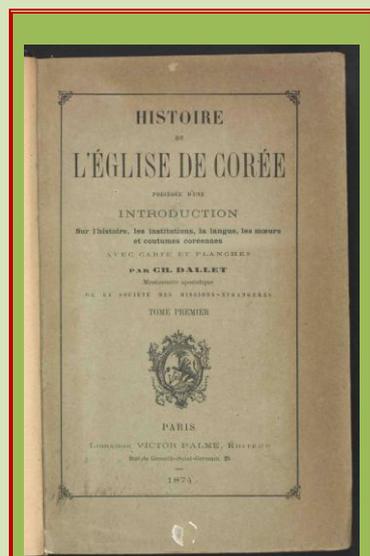
La Corée est, depuis le XIV^e siècle, dirigée par le dynastie Choson (ou Joseon), d'obédience strictement confucéenne. Après une période d'invasions japonaises et mandchoues aux XVI^e et XVII^e siècles, le royaume se referme sur lui-même, menant une politique de strict isolationnisme, pour empêcher tout contact avec l'étranger. La Corée est cependant vassale de la Chine des Qing depuis 1637. L'investiture du roi de Corée doit être approuvée par les Qing et le paiement d'un tribut matérialise cette suzeraineté de la Chine. Cependant, la Chine n'intervient pas dans les affaires intérieures de la Corée, tant que la politique menée respecte cette situation. L'isolement de la Corée empêche cependant tout progrès technique et conduit à une sclérose des institutions et de la société, menant le royaume de Choson sur la pente d'un long déclin. Au XIX^e siècle, il devient ainsi une proie de choix pour les appétits des grandes puissances étrangères.

Les débuts du christianisme en Corée



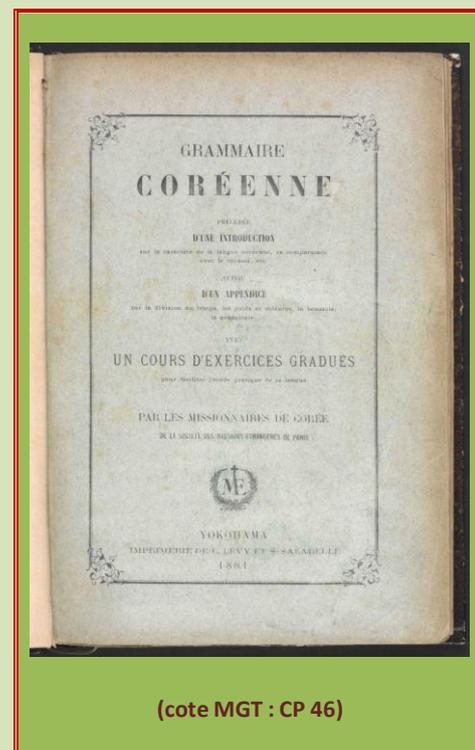
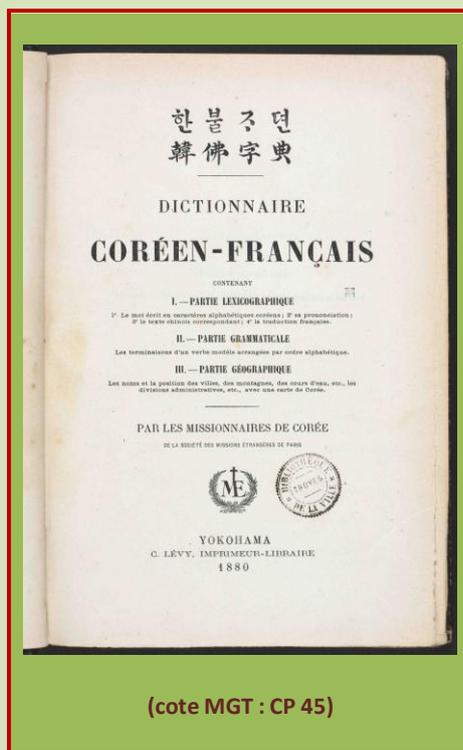
Le premier dictionnaire est le *Dictionnaire français-coréen*, achevé par le père Féron en 1869. On peut citer aussi le rôle du père Félix-Clair Ridel, qui dirige la rédaction d'un *Dictionnaire coréen-français* (1880) et d'une *Grammaire coréenne* (1881).

Le christianisme est introduit en Corée au XVIIe siècle. Les lettrés coréens chargés de l'ambassade tributaire annuelle en Chine sont entrés en contact avec des Jésuites, et donc avec la doctrine catholique. Cette religion nouvelle touche d'abord un milieu plutôt aristocratique, avant de se répandre dans la partie la moins favorisée de la paysannerie. En 1785 est proclamé le premier édit d'interdiction du christianisme en Corée. Il est suivi par une période de persécution des chrétiens, et une fermeture plus stricte du royaume vis-à-vis de l'étranger. Dans les années 1820-1830, le nombre de catholiques augmente cependant en Corée, les poussant à adresser au pape des missives conduisant à la création d'un vicariat apostolique et à l'envoi de nouveaux missionnaires. Ceux-ci doivent se familiariser avec la langue coréenne pour réaliser les objectifs évangéliques, et pour des raisons de sécurité, le pouvoir ne cessant d'osciller entre relative tolérance et persécution au gré des rivalités au sein de la cour (en 1866, 10 000 catholiques coréens et neuf missionnaires français sont ainsi massacrés). Les premiers ouvrages concernant la langue coréenne apparaissent alors en français.



(cote MGT : CP 49)

Cet ouvrage du missionnaire Charles Dallet est numérisé dans son intégralité sur le site patrimonial de la BnF, Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5739458w.r=histoire+de+1%27%C3%A9glise+de+Cor%C3%A9e.langFR> On y trouve une description de la Corée de la deuxième moitié du XIXe siècle avec, notamment dans ses premières pages, le caractère exalté de l'esprit missionnaire, chargé d'apporter les lumières du Christ aux peuples qui en sont restés jusque-là à l'écart.



Semaine religieuse: 28 novembre 1890.

Corée. — Nous avons annoncé la mort prématurée de Mgr Blanc. Son vénérable successeur, Mgr Mutel, communique aux *Missions catholiques* des extraits des journaux de l'Extrême-Orient sur l'éminent défunt et sur l'état actuel de l'illustre Eglise de Corée.

Le défunt Prélat, qui vint dans ce pays pendant les persécutions de 1876, après avoir attendu dix ans en Chine l'occasion de franchir la frontière de Corée, y a résidé quatorze ans.

Mgr Blanc a consacré à sa mission et à son Eglise les ressources d'un esprit puissant et les énergies d'une âme forte. Dans les heures les plus sombres de la persécution et dans les souffrances, il n'a jamais défailli, et l'exemple de son courage tranquille et indomptable a inspiré à ses confrères et à ses chrétiens ces efforts renouvelés qui sont enfin couronnés par la victoire.

La Corée a fait depuis quelque temps d'incontestables progrès. Comme preuve, il suffit de citer ce qui s'est passé dans ce pays en 1866 et aujourd'hui en 1890.

En 1866 un massacre sanglant eut lieu. Des milliers de chrétiens indigènes furent égorgés ou torturés jusqu'à la mort, et des douze missionnaires catholiques alors en Corée, neuf furent décapités après avoir subi toutes sortes de supplices et d'insultes, et parmi eux, les deux évêques Berneux et Daveluy; trois seulement réussirent à s'échapper.

Quelle différence en 1890! Quand les restes du dernier évêque de la mission catholique de Corée, le vénéré Mgr Blanc, furent portés à leur dernière demeure, le cortège funèbre dut s'arrêter quelques minutes en dehors de la petite porte de l'ouest (porte par laquelle sont passés tous les martyrs en 1866), à cause de l'arrivée d'un représentant du gouvernement coréen, qui venait offrir, au nom du ministère des affaires étrangères, une carte de condoléance au représentant de la France, M Collin de Plancy.

Pour montrer à quel point le défunt Evêque était aimé et profondément respecté, il suffira de dire qu'à la nouvelle de sa mort, toutes les légations sans exception ont mis leur pavillon en berne. Voilà ce qu'est la Corée aujourd'hui, comparée à ce qu'elle était il y a un quart de siècle. Au service funèbre, tout le corps diplomatique était présent, aussi bien que tous les étrangers de marque résidant à la capitale.

(cote MGT : CP 11 p.163)

Le Nouvelliste de Bordeaux,
6 mars 1891.

LOUIS BEAULIEU

Le 8 mars 1866, sur une grande plage sablonneuse, non loin du fleuve qui baigne Seoul en Corée, un Girondin, Louis Beaulieu, était martyrisé. Il y aura dimanche prochain vingt-cinq ans que ce jeune prêtre, bravant les menaces du grand juge, Sin-Mieng-Sioum, est tombé au champ d'honneur en confessant publiquement la foi du Christ.

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de ce martyre, la ville de Langon, ville natale de Louis Beaulieu, a voulu se ressouvenir; et, secondé par tous ses paroissiens, M. le curé Salviani, ainsi que les condisciples du glorieux mort, ont organisé une fête que veut bien présider Mgr Lecot.

A la veille de cette fête, dont nous avons publié le programme, nous croyons être agréables à nos lecteurs en donnant quelques détails sur la vie et la mort du missionnaire.

Louis Beaulieu est né à Langon le 8 octobre 1840, rue du Port. Le 27 octobre 1849 il entra au petit séminaire: ses condisciples le voient encore, vif, enjoué, le premier au jeu, mais aussi le premier au travail, et d'une piété exemplaire. En 1857 il passa au grand séminaire, et en 1862 il revenait au cours Saint-Jean professeur. Là il tomba malade, et au lendemain de sa guérison, il partit pour le séminaire des missions étrangères.

Louis Beaulieu subit sans faiblir la nouvelle épreuve de ce noviciat, et le 19 juillet 1861, ses supérieurs l'envoyèrent en Corée auprès de Mgr Berneux. Le jeune prêtre partit, arriva à Seoul la veille de la Trinité, et reçut le nom de *So-sin-pou* ou Père spirituel So.

En 1866 un district lui était confié. Il était dans ce nouveau poste depuis quelques jours lorsqu'il apprend que la persécution recommence. Une retraite sûre lui est offerte, mais la trahison rend inutile ce dévouement d'un chrétien et le 27 février, avec M. Dorie, il était fait prisonnier.

Louis Beaulieu retrouva à la prison Mgr Berneux, et, refusant d'apostasier, il fut traduit devant le tribunal du pays.

Pendant l'interrogatoire il eut à subir, avec ses compagnons de captivité, deux tortures: le *bieun-moun* et le *ljioug-ljin*. La première consiste à frapper avec de longs bâtons triangulaires le devant des jambes, les pieds et sur-

out les doigts; les os peuvent facilement être brisés ou broyés par la violence des coups. L'autre torture consiste à aiguillonner le corps tout entier, et surtout les côtes, avec des pieuxigus, qui ouvrent bientôt d'énormes trous dans les chairs.

Les bourreaux n'ayant pu ébranler la foi de ces courageux missionnaires, le juge donna ordre de mettre ces derniers à mort. La sentence fut exécutée le 8 mars.

Arrivés sur le lieu du supplice, raconte M. l'abbé Deydou dans une très intéressante notice, on esdégage de leurs liens, on les dépouille de leurs vêtements, à l'exception du caleçon, puis on leur lie fortement les deux bras derrière le dos: on asperge d'eau la figure et la tête, que l'on saupoudre ensuite de chaux; on plie les extrémités de chaque oreille et on les perce, de haut en bas, d'une flèche, qu'on y laisse plantée; enfin, on passe sous les bras du patient deux morceaux de bois brut que deux soldats saisissent, l'un en avant, l'autre en arrière, et alors commence la funèbre marche dite le *pal-poug*. Trois porte-drapeaux ouvrent la marche, avec deux soldats armés de bâtons; derrière eux vient le patient, suivi de trois autres soldats et de deux porte-drapeaux. Quarvingts soldats, la lance ou le sabre au poing, les accompagnent. Ils s'avancent en décrivant une immense spirale, qui se rétrécit de plus en plus, jusqu'à ce qu'après avoir tourné huit fois sur eux-mêmes, ils se trouvent rendus au milieu de la plage.

La victime est jetée sur le sol, la tête penchée en avant et les cheveux liés à une corde que tient un soldat. Le signal donné par le mandarin est transmis par deux officiers, échelonnés dans l'espace qui sépare la tente du poteau fatal. Aussitôt, les six exécuteurs tournent en dansant autour du poteau, brandissant leurs longs couteaux et poussant des clameurs sauvages. Ils mesurent plusieurs fois leur proie et déchargent leurs coups en tournant et en dansant toujours.

L'évêque, c'était son droit, fut décapité le premier. Après lui, ce fut le tour de M. de Bretonnières. Beaulieu fut couronné le troisième. Le premier bourreau passe et frappe, le deuxième passe et frappe, le troisième passe et frappe, et, quoique labourée par trois affreuses blessures, la tête reste encore attachée au tronc. A son tour le quatrième bourreau arrive, mesure son coup et frappe. Louis Beaulieu était mort!

Quelques jours après, les chrétiens vinrent donner la sépulture aux martyrs sur la montagne de Ouai-a-ko-kai.

Il y a vingt-cinq ans de cela! Et Louis Beaulieu dort toujours là-bas, dans la terre lointaine, en attendant que des mains pieuses rapportent sur les rives de la Garonne ses restes mortels.

Ce jour sera véritablement le jour du triomphe, et la ville de Langon sera heureuse de déposer sur le tombeau de son héroïque enfant la palme réservée aux martyrs.

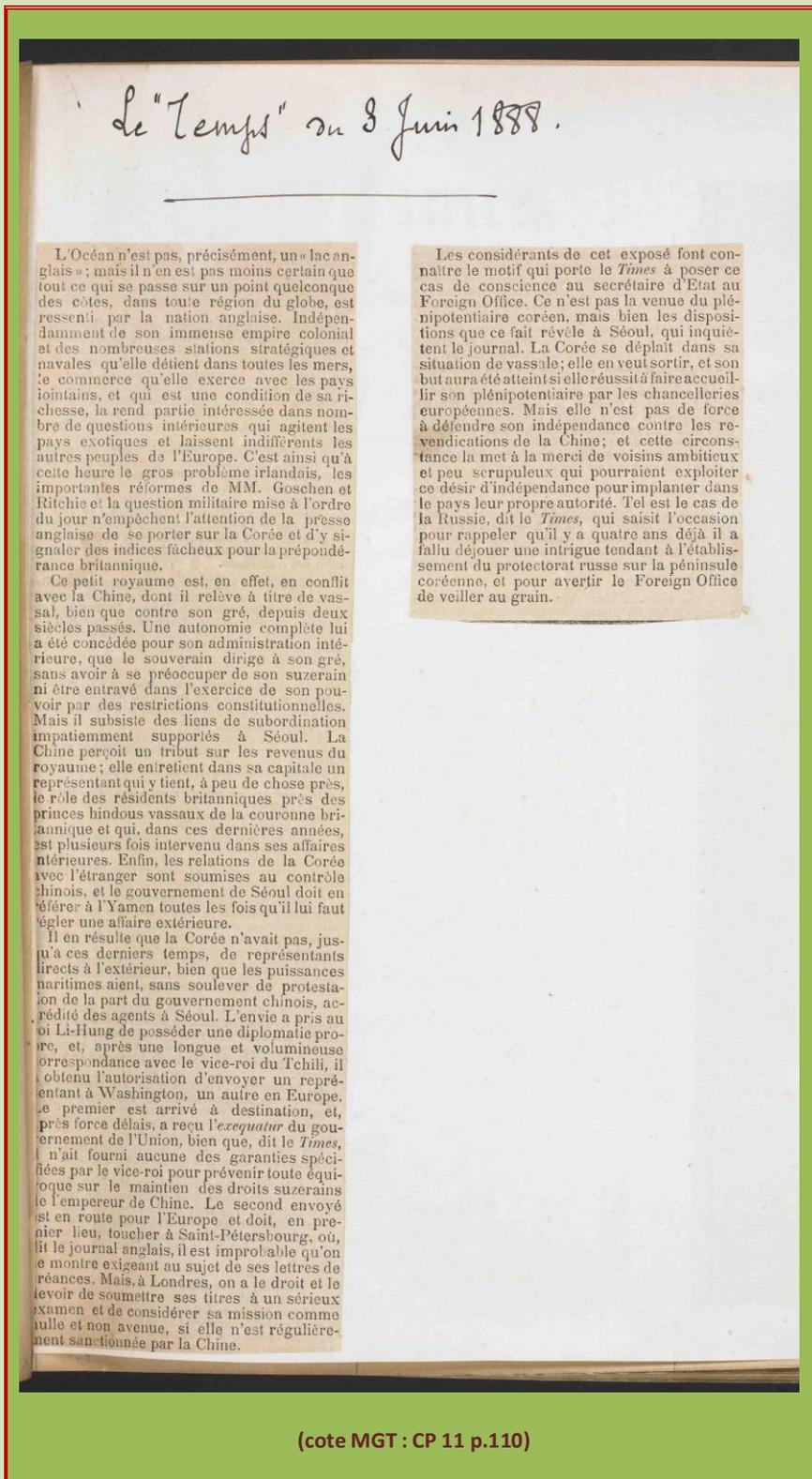
Le petit séminaire de Bordeaux s'associera lui aussi à cette fête. Déjà une souscription est ouverte dans le but d'élever à Mussonville un monument où seront inscrits les noms des anciens élèves morts pour le Christ et pour la France, les noms des missionnaires martyrisés et des soldats frappés par les balles prussiennes en 1870.

Une des places d'honneur sera réservée à Louis Beaulieu, décapité pour la foi en Corée, le 8 mars 1866.

D. B.

(cote MGT : CP 11 p.199-201)

Les « Atrides » coréens face aux ambitions des grandes puissances étrangères

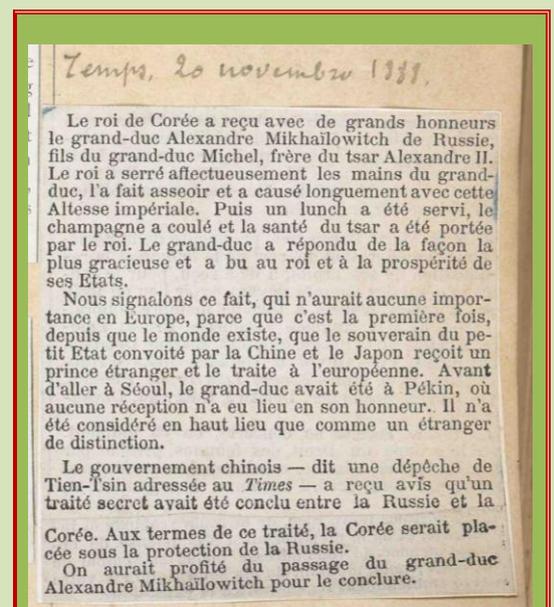


(cote MGT : CP 11 p.110)

Concernant la France, le traité est retardé à cause de la question de la religion, notamment les activités des missionnaires français en Corée. De plus, la France est alors dans un contexte de forte tension avec la Chine sur la question de l'Indochine (en 1882, le chef d'escadre en Indochine Rivière a envahi Hanoï). C'est sur celle-ci que se concentrent alors tous les efforts diplomatiques et militaires de la France, le traité avec la Corée est donc secondaire. 1884 marque la fin de la conquête de l'Indochine, alors que le traité de Tientsin de 1885 met fin à la guerre franco-chinoise. La France tente donc à ce moment-là de conclure un accord avec la Corée.

Si la Corée cherchait, depuis deux siècles, à maintenir farouchement son indépendance vis-à-vis de toute influence étrangère, à l'exception de la suzeraineté chinoise, le dernier tiers du XIXe siècle marque la fin de cette ambition. De façon générale, la Corée, alors ravagée par les luttes de faction, n'est plus maîtresse de son destin, qui ne dépend plus que des grandes puissances qui s'opposent en Extrême-Orient. Le Japon et la Chine cherchent à mettre la main sur le pays, tandis que les grandes puissances européennes font pression pour l'ouvrir sur le plan économique.

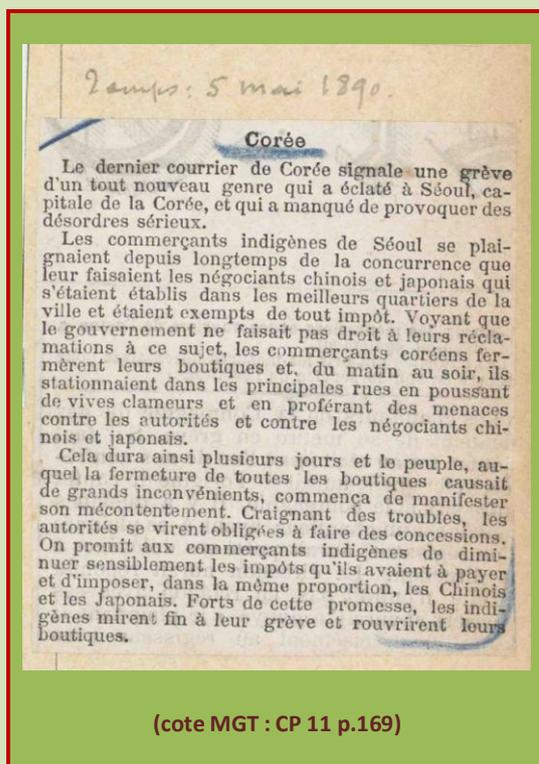
En 1876, un traité entre la Corée et le Japon ouvre à celui-ci les ports coréens, avec droits d'exterritorialité sur le modèle de ce que les différents pays d'Asie ont été contraints de consentir à l'Occident. Face à cette influence grandissante du Japon, la Chine se sent menacée et commence à intervenir plus activement dans les affaires du royaume de Choson. Elle soutient alors activement la signature de traités entre la Corée et les Etats-Unis, le Royaume-Uni et l'Allemagne en 1882, pour détourner Choson de l'influence du Japon.



(cote MGT : CP 11 p.109)

Les principaux centres d'intérêt du gouvernement français sont d'une part les questions économiques, d'autre part les questions religieuses (notamment la protection des missionnaires français) qui suscitent de virulentes polémiques avec le représentant coréen. Un terrain d'entente est finalement trouvé et le « traité de commerce et d'amitié franco-coréen » est signé le 4 juin 1886, établissant des relations diplomatiques entre la France et le royaume de Choson. Les principales clauses du traité sont les suivantes :

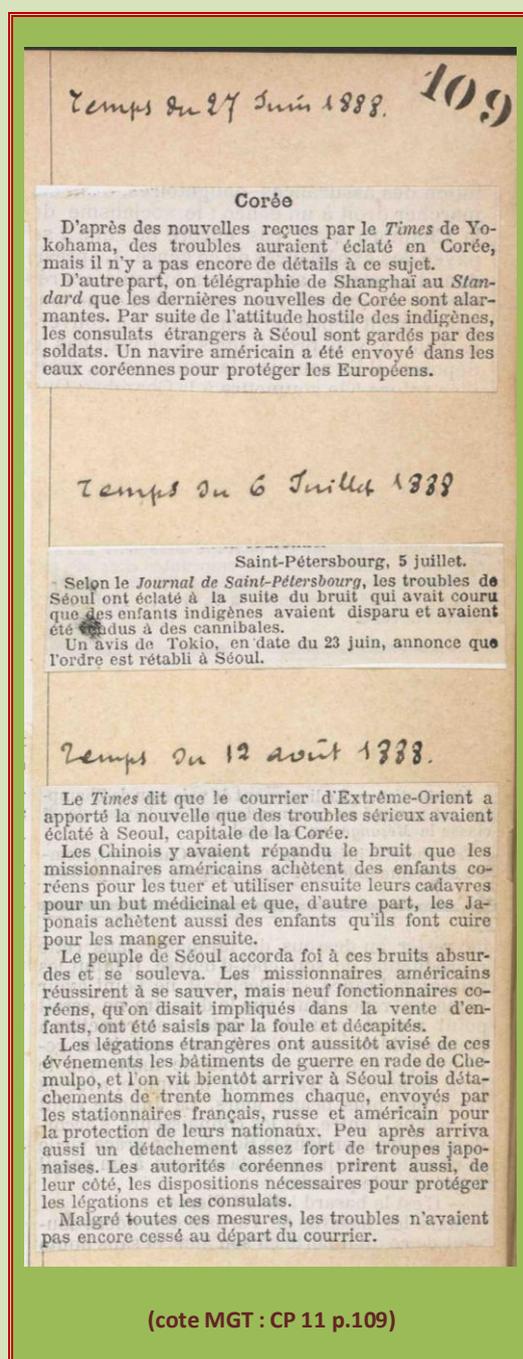
- affirmation de l'amitié entre le roi de Choson et le président de la République française, ainsi qu'entre les deux peuples, assurant la protection des personnes et des propriétés.
- droit d'envoyer des représentants diplomatiques et de leur donner liberté de se déplacer dans tout le pays.
- les ressortissants français résidant en Corée relèveront exclusivement de la juridiction française en ce qui concerne leurs personnes et leurs biens (tous les missionnaires jouissent ainsi d'une immunité en tant que ressortissants français et ne sont pas soumis aux lois de Choson).
- les ports de Tchemoulpo, Wonsan et Pusan sont ouverts au commerce français et, avec un passeport, les ressortissants français peuvent se rendre librement partout (ce qui permet aux missionnaires d'aller librement rendre visite aux communautés de croyants).
- les marchandises importées par les Français à Choson devront acquitter des droits (mais avec des tarifs douaniers très bas).
- les navires de guerre de chaque pays auront libre accès dans tous les ports de l'autre pays.
- les Français qui se rendront en Corée pour étudier ou professer devront recevoir aide et assistance ; de même pour Coréens se rendant en France (cette mesure rend légitime l'activité des missionnaires français qui obtiennent implicitement la liberté de propager la religion).



péninsule.

C'est désormais la Russie qui s'affirme comme le principal concurrent du Japon pour le contrôle de la Mandchourie et de la Corée. Elle a conclu en 1895 un accord militaire secret avec la Chine et obtenu Port-Arthur, Dairen, et le droit de faire passer le Transsibérien en Mandchourie. La progression de la Russie vers le Pacifique inquiète à la fois la Grande-Bretagne et le Japon.

L'arrivée des étrangers en Corée provoque des tensions sociales très fortes et multiplie les incidents. En 1894, une révolte paysanne éclate dans le Sud-Est du pays, poussant le roi Kojong à demander l'aide de la Chine. Le Japon intervient, met en place un gouvernement provisoire, écrase militairement la Chine (s'emparant au passage de Port-Arthur en Mandchourie) et réprime la rébellion coréenne. Par le traité de Shimonoseki de 1895, la Chine perd sa position de suzeraine de la Corée. Le Japon amorce à ce moment-là le processus de colonisation de la



title includes one first-class boat
forty of the second class.

LI HOUI IS A CRUSHED KING

His Subjects May Not Even Speak
Name, Yet He Is China's Slave
and Japan's Prisoner.

Li Houi, King of Corea, is the two
eighth sovereign of the dynasty of 1
Though only forty-three years old
has been on the throne thirty years.

He has a variety of titles, such
"Son of Heaven" and "King of
Thousand Isles," yet his heredi-
claim and all his grandeur did not
him the humiliation of being obliged
ask China's permission to assume ri-
ship or pay heavy annual dues.
Chinese Emperor regards him as a
sal, but the King of Corea is so
a personage in his own country that
is a sacrilege to even mention his na-
He literally has no name to speak
until he dies. Then his successor all
him one.

To touch him with an iron weapon
high treason. One of his predecessors
Tieng-tseung-tsi-oung, died from an
cess in the neck in 1800 rather
have it lanced. His present Majesty
presumably, shares himself.

On the other hand, any sul-
touched by the King's hand has to
ways wear a brass plate to commu-
rate the fact.

The King is now the Mikado's pris-
in his own capital, Seoul, though
subjects may not know it, for this
of the Hermit Kingdom is a veritable
hermit to the outside world, as in-
visits to his people as the Chinese Emper-
His Queen, who belongs to the mi-
Min family, is nearly a year older than
he.

Their son, Li Tchok, the hereditary
crown prince, was born Feb. 4, 1873.
The King's father, Khaal Khong,
still living.

Li Houi has a few ideas of mod-
ern ways, such as introducing the elect-
light into his palace. His time
largely occupied in religious ceremony.

The Coreans are tall, well-form-
men, very like the Chinese of the bet-
ter class. Indeed, Corea in many ways
a replica of China.

A Corean's great weakness is his
His imagination runs wild on hats, as
he wears a vast variety of them. The
ordinary rain hat, made of oiled paper
looks like a folded fan. The commu-
hat is so made of bamboo and has
cloth as to let in the rain in winter &
the sun in summer. The upper class
always wear overcoats; the poor
wear them by way of evening dress.

The principal moral virtue of the
Corean is that he loves his children
dearly that he neither slays nor exposes
them. In return, if a son meets his father
in the street he makes obeisance, and
his father is imprisoned, it is a sacri-
fice to hang the whole time about a
prison door.

There is no division of labor to spee-
of; each peasant makes everything
wants. Paper is the one manufac-
The national character is made of straw
with an aperture for the great toe
peep out of.

The Corean money, called "cash,"
made of the basest and cheapest ma-
terial. It takes three thousand "cas-
to equal a Mexican dollar. It is all
Corean pony can do to carry \$15
"cash." In the country districts, a
of greater value than "cash" are of
use; one cannot get change for them.

The causes of the present trouble of
Corea are thus enumerated in an in-
terview in London with Henry Norman,
Englishman who has spent some time
in that country:

"First of all comes a permanent
feeling between Chinese and Japanese
who have a rooted dislike for one
another. Second, their mutual jealousy
of the two great Far Eastern Powers.
Third, there are Japan's vastly prepo-
derant interests—population, shipping,
trade—in Corea, against China's ancient
suzerainty and her modern political con-
trol of Corean affairs. Fourth, the re-
bellion in Corea, threatening all foreign-
ers, including Japanese, stands for some-
thing, but not so much as has been ma-
de out, for Corean rebellions are not ve-
ry serious affairs. Fifth, Japan is exaspe-
rated by the deceiving of the pro-Japanese
Corean rebel, Kim-Ok-Kyun, from his
refuge in Tokio, and his brutal murder
in Shanghai, winked at by the Chinese
Government. Sixth, Japan is afraid, in-
without reason, that China is about
to settle her difficulties with Russia, and
allowing the latter to occupy a port on
the east coast of Corea. Finally, both
countries believe themselves to possess
powerful forces of the European kind,
and are not sorry to have an opportu-
nity of showing what they can do with them.
This is much truer of Japan than
China."

Mr. Norman has a high opinion of the
Japanese army. Up to the time of the
Franco-German War the instructors of
this army were Frenchmen. The result
of the war was sufficient, in Japanese
opinion, to make a change desirable, and
the French instructors were changed for
English, German and Italian. Few of
these remain, as the Japanese now think
they know enough about the art of war
to prosecute it without foreign assist-
ance.

In a fight between the Japanese and
the Chinese the former, in Mr. Norman's
opinion, will surely win, as the Japanese
army is equipped according to the most
modern ideas, and is of considerable
size, while the number of troops the
China can put into the field is known to
none outside of the "Flowery Kingdom,"
and to few within the realm. Their equip-
ment, too, is a good deal of a mystery.

The Japanese, Mr. Norman says, are
not only well drilled and well armed, but
they are brave and they are panting for
a fight, one with China preferred, as
they hate the Chinese with whole-souled
rancour.

Regarding the suzerainty of China
over Japan it amounts, Mr. Norman
thinks, to very little. The "Son of
Heaven," as the Emperor of China is
styled at home, considers himself the
suzerain of the world. He was suzerain
of Lower and Upper Burma, and lost
them both. Tibet is the only country
the "Son of Heaven" would fight dis-
perately for.

Of the King and Crown Prince of
Corea, by whom he was received, Mr.
Norman has not a flattering opinion.
The Crown Prince he describes as little
better than a "hydrocephalous" idiot.
The King is a slight improvement upon
this. Corea alone is not in a position to
make a fight. The country is im-
poverished, and under its present rule
is of no use to the Coreans or to any
body else. There are only a few hundred
Corean soldiers at the capital, and these
are of the opera bouffe order.

2 temps: 4 Juillet 1894.

L'IMBROGLIO CORÉEN

Pendant que l'Europe, unie dans une pensée
de deuil, interrompt un moment ses travaux et
ses querelles pour honorer, en se recueillant,
une grande et pacifique mémoire, la nouvelle
nous vient de Shanghai, de Yokohama, de
Seoul, que les deux plus puissantes nations de
l'Extrême-Orient s'apprennent à la guerre.

C'est la Corée qui, cette fois encore, serait la
cause occasionnelle, sinon l'auteur responsable,
de tout le mal. Bien que le Céleste Empire n'ait
plus, sur ce petit royaume, de droits suzerains
proprement dits, il continue à en recevoir tous
les ans une manière de tribut, qui ressemble
fort à un hommage de vassalité. Le Japon
éprouve sans doute quelque dépit de ces usages,
étant, au point de vue commercial, la nation la
plus directement intéressée dans les affaires de
la Corée.

Déjà, en 1884, on vit éclater au grand jour
cette rivalité. Chinois et Japonais en vinrent
aux mains à la suite de la conspiration par la-
quelle un ancien ministre de Corée à la cour du
mikado, Kim Ok-Kium, tenta de s'emparer du
pouvoir au profit du gouvernement de Tokio en
renversant la dynastie de Han, régnant à Séoul
depuis le quatorzième siècle, et dont le repré-
sentant actuel, Li Houi, de la noble famille Min,
occupe le trône depuis 1864. Cette conspiration
échoua. Et, en la même année 1884, un traité
fut signé entre le comte Ito, pour le Japon, et
Li Hung-Chang pour la Chine, par lequel on
convint qu'aucune des deux puissances ne pour-
rait désormais envoyer de troupes en Corée
sans donner à l'autre avis préalable de sa déci-
sion et des motifs nécessitant pareille mesure.

Cet accord a-t-il été violé dans la présente
occasion? Avant de débarquer à Tchémoulpo
les soldats qui occupent actuellement le palais
de Séoul et tiennent le roi Li Houi en leur pou-
voir, le Japon aurait, on l'affirme, fait prévenir
la Chine de ses intentions et allégué, pour les
justifier, ce double motif: la menace d'une agi-
tation fomentée dans le pays contre les natio-
naux étrangers, la nécessité de faire adopter
certaines réformes fiscales par les ministres ré-
calcitrants de Li Houi. Mais l'homme qui, prati-
quement, règne sur les destinées du Céleste
Empire, c'est-à-dire Li Hung-Chang, le très
puissant vice-roi du Petchili, semble avoir
jugé que ces raisons n'étaient pas invoquées de
bonne foi, ni conformes à l'esprit et aux ré-
serves du traité de 1884. Outre qu'il conteste la
légitimité d'imposer à une puissance indépen-
dante les mesures douanières exigées par le Ja-
pon, il a beau jeu pour répondre à l'argument
tiré de la protection éventuelle des sujets du
mikado habitant la péninsule coréenne, car
l'assassinat du conspirateur King, tout récem-
ment frappé à Shanghai par un « vengeur », a
redonné une nouvelle impulsion aux intrigues
antidynastiques et encouragé les espérances

des ennemis de la famille Min et des partisans
du régime japonais, qui ont un chef au sein
même de la cour coréenne, en la personne du
propre père du roi.

Les pourparlers diplomatiques ni les protes-
tations courtoises n'ont donc produit aucun ef-
fet. Au moment où la Chine déclinait l'offre
d'une sorte de condominium ou de tutelle à
exercer sur la Corée, conjointement avec le Ja-
pon, celui-ci portait au chiffre de 9,000 hom-
mes l'effectif de ses troupes dans la péninsule;
à quoi la Chine ripostait par l'envoi de nou-
veaux bataillons placés sous les ordres de Léou
Meng-Tchouan, notre ancien adversaire de
Formose, et d'une escadre commandée par l'amiral
Ting.

Faudra-t-il que le malheur se produise? Les
fusils partiront-ils? L'arbitrage du gouverne-
ment des Etats-Unis, dont il est question depuis
quelques jours, sera-t-il invoqué et suffira-t-il à
écarter tout danger?

Ce qui permet de conserver quelque espoir,
c'est, d'une part, le fait que la Corée a pour voi-
sine une puissance qui ne cherche pas les aventu-
res et que la Russie, en dépit des provoca-
tions de certains journaux anglais, n'interviendra
sans doute que dans la mesure où elle y
sera contrainte par la nécessité de protéger sa
frontière; c'est, d'autre part, que, lors des événe-
ments dont nous avons parlé, les relations de
la Chine et du Japon furent plus tendues encore
qu'aujourd'hui — tendues à se rompre pour
longtemps! — et que les deux Etats surent s'ar-
ranger à temps pour faire l'économie d'une
guerre.

On peut même dire qu'il n'y aurait pas d'in-
certitude et de menace bien sérieuse dans une
situation de ce genre, si, au cours des dernières
années, grâce aux progrès que l'empire mika-
donal a faits dans toutes les directions, et parti-
culièrement dans l'organisation militaire et na-
vale, sa supériorité ne s'était affirmée d'une ma-
nière incontestable et de façon à rompre l'équi-
libre des puissances indigènes dans l'Extrême-
Orient.

2 temps: 6 Juillet 1894.

Corée

Les bruits les plus contradictoires circulent au
sujet du conflit sino-japonais en Corée. Hier il
était question d'un arbitrage ou tout au moins d'une
médiation qu'exercerait le gouvernement des Etats-
Unis. Aujourd'hui c'est la Russie qu'on représente
comme devant intervenir dans le différend. D'après
le *New-York Herald*, elle aurait même déjà invité le
gouvernement du Céleste-Empire et le gouverne-
ment mikadonal à rappeler sans délai leurs trou-
pes et à entrer ensuite en pourparlers dans le but
d'arriver à une entente à l'amiable. De son côté la
Gazette de Cologne attribue à la Chine la responsa-
bilité de l'intervention russe. « La Chine, dit-elle
expressément, a fait appel à la médiation de la Rus-
sie » et elle commente en ces termes la nouvelle :

Il est à espérer que les deux Etats (Chine et Ja-
pon) réfléchiront sur les dangers qu'entraînerait la
médiation de la Russie. Elle pourrait facilement avoir
pour conséquence l'immixtion d'autres puissances, et
notamment de la France, de l'Angleterre, de l'Allema-
gne et des Etats-Unis. On croirait ainsi très probable-
ment une Egypte dans l'Extrême-Orient, avec la Rus-
sie pour voisine. En tout cas, les réformes projetées en
Corée ne pourraient plus être mises en vigueur sous
la surveillance exclusive de la Chine et du Japon.

Quant au *Daily Telegraph*, dont l'habitude est de
donner un aspect sensationnel aux événements les
plus ordinaires, on ne sera pas étonné qu'en cette
occasion il parle tout de suite d'un prétendu traité
secret qu'aurait signé le puissant homme d'Etat
chinois Li Hung-Tchang avec la Russie et qui se-
rait contraire au traité de 1885. L'Angleterre, ayant
renoncé à Port-Hamilton sous la condition que la
Russie ne chercherait pas à s'établir dans la mer
du Japon, ne pourrait voir cette puissance s'annexer
le port coréen de Lazaref, ou celui de Fou-San sans
protester de toutes ses forces: elle a donc, conclut
le *Daily Telegraph* tout intérêt à appuyer le gou-
vernement mikadonal.

Voici à titre de document, le compte rendu d'une conversation qu'a eue un journaliste anglais avec le ministre du Japon à Londres. Il va de soi que ce diplomate prêche pour son saint et qu'à ses yeux le conflit actuel est un conflit entre le progrès, représenté par le Japon, et la réaction barbare représentée par la Chine.

Le Japon, déclare-t-il ne reculera pas devant l'accomplissement de son devoir, quels que soient les obstacles que la Chine essaiera de placer sur son chemin. Mon gouvernement avait proposé au gouvernement chinois d'introduire en commun des réformes dans l'administration coréenne, le gouvernement coréen étant incapable de maintenir l'ordre dans ce royaume, et trop faible à tous les points de vue. Le gouvernement chinois a repoussé notre offre sous le prétexte que la Chine est la puissance suzeraine de la Corée.

C'est là une prétention que le Japon ne peut pas accepter, le roi de Corée ayant passé des traités internationaux avec le Japon et avec les puissances occidentales sans autorisation ni ingérence de la Chine. Ce fait, d'après la loi internationale, établit l'indépendance de la Corée. Des troupes japonaises ont été envoyées d'abord pour supprimer l'insurrection, mais elles ont été ensuite renforcées lorsque la Chine en a envoyé à son tour.

En dehors de la question des réformes, le Japon doit sauvegarder ses droits en Corée et il protégera énergiquement l'intégrité de ce pays. C'est là notre principal but.

Des négociations ont encore lieu entre les deux gouvernements de la Chine et du Japon; mais, quoi qu'il arrive, le Japon est décidé à insister sur la nécessité de réformer l'administration de la Corée.

Escher : 6 juillet 1894.

LA QUESTION DE LA COREE

Le conflit entre la Chine et le Japon. — Hostilités imminentes. — Déclaration du ministre japonais à Londres. — La suzeraineté de la Chine contestée

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

LONDRES, 4 juillet. — Les cercles politiques anglais suivent avec la plus grande attention le conflit qui vient d'éclater entre la Chine et le Japon, à propos de la Corée.

Le ministre du Japon à Londres a donné aujourd'hui à un rédacteur d'un journal anglais d'intéressants détails sur ce conflit qui est maintenant à l'état aigu et pourrait bien se terminer par des hostilités.

D'après le diplomate japonais, le conflit actuel n'est pas autre chose qu'un conflit entre le progrès représenté par le Japon et l'esprit de réaction représenté par la Chine.

Le Japon, a poursuivi le ministre, ne reculera pas devant l'accomplissement de son devoir, quels que soient les obstacles que la Chine essaiera de placer sur son chemin. Voici, d'ailleurs, quelle est la situation :

Mon gouvernement avait proposé au gouvernement chinois d'introduire en commun des réformes dans l'administration coréenne. Le gouvernement coréen est incapable de maintenir l'ordre dans ce royaume. Il est trop faible à tous les points de vue.

Le gouvernement chinois a repoussé notre offre sous le prétexte que la Chine est la puissance suzeraine de la Corée.

C'est là une prétention que le Japon ne peut pas accepter, le roi de Corée ayant passé des traités internationaux avec le Japon et avec les puissances occidentales sans autorisation ni ingérence de la Chine. Ce fait, d'après la loi internationale, établit l'indépendance de la Corée. Des troupes japonaises ont été envoyées d'abord pour supprimer l'insurrection, mais elles ont été ensuite renforcées lorsque la Chine en a envoyé à son tour.

En dehors de la question des réformes, le Japon doit sauvegarder ses droits en Corée et il protégera énergiquement l'intégrité de ce pays. C'est là notre principal but.

Des négociations ont encore lieu entre les deux gouvernements de la Chine et du Japon; mais quoi qu'il arrive, le Japon est décidé à insister sur la nécessité de réformer l'administration de la Corée.

La médiation de la Russie

COLOGNE, 4 juillet. — Une dépêche de Saint-Petersbourg à la Gazette de Cologne confirme que la Chine a fait appel à la médiation de la Russie dans les affaires de Corée. « Le Japon, ajoute la Gazette, a, jusqu'ici, accueilli avec froideur les propositions faites dans ce sens. Il est à espérer que les deux Etats réfléchiront sur les dangers qu'entraînerait la médiation de la Russie.

Elle pourrait facilement avoir pour conséquence l'immixtion d'autres puissances, et notamment de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et des Etats-Unis. On créerait ainsi très probablement une Egypte dans l'Extrême-Orient; avec la Russie pour voisin. En tout cas, les réformes projetées en Corée ne pourraient plus être mises en vigueur sous la surveillance exclusive de la Chine et du Japon. »

Temps : 7 juillet 1894.

Corée

La question de l'imbroglio coréen a été soulevée hier dans la Chambre des communes du Parlement britannique où le sous-secrétaire aux affaires étrangères, sir Edward Grey, a fait connaître que le gouvernement qu'il représente avait envoyé à la Chine et au Japon une communication dans l'intérêt de la paix et qu'il s'efforcera d'induire ces deux Etats à résoudre leur différend à l'amiable.

A propos de la même question, le Standard publie une dépêche de son correspondant de Berlin démentant que le gouvernement du Céleste-Empire ait requis, ou se propose de requérir l'intervention de la Russie ou d'aucune autre puissance.

La National Zeitung, de Berlin, publie les bonnes feuilles d'un article que va publier, dans la Deutsche Rundschau du 1^{er} septembre, M. de Brandt. Etant donnée la grande autorité qu'on s'accorde à reconnaître dans les questions d'Orient à l'ancien ministre d'Allemagne à Pékin, nous en extrayons quelques appréciations.

Rarement hommage plus éclatant fut rendu à la politique chinoise. M. de Brandt constate que l'occupation japonaise en Corée a laissé aux naturels les pires souvenirs et que si, en 1884-85, à la faveur des conflits entre la Chine et la France, le Japon a pu sembler obtenir certaines reconnaissances de ses prétendus droits, il n'en est pas moins vrai que tout fondement historique et moral leur fait défaut.

M. de Brandt termine en montrant à quel point l'Angleterre et la Russie se trouveront bientôt engagées et embarrassées dans le conflit, et il conclut en disant :

« Avec la Russie à Port-Lazarof et l'Angleterre à Port-Hamilton, les Japonais pourront assez vivre pour regretter le temps où en Corée régnait le roi Soliveau et non pas le roi Cigogne. »

Temps : 9 août 94

Débats (matin) 16 mai 1895.

Si les Coréens, dont on a tant parlé en ces derniers temps, sont, au dire des rares personnes compétentes, dans un état de civilisation peu avancé, il faut reconnaître cependant qu'ils ont à certains égards devancé l'Europe et compté parmi leurs souverains des hommes d'un rare génie. C'est du moins ce qui résulte de renseignements contenus dans un ouvrage intitulé : Bibliographie coréenne, tableau littéraire de la Corée, dont un interprète du ministère des affaires étrangères, M. Maurice Courant, vient de publier le premier volume.

M. Courant nous apprend, en effet, que, dès 1403, par conséquent avant Gutenberg, le roi Htai-Tjong inventait l'imprimerie au moyen de types mobiles et ordonnait de fonder des caractères de cuivre reproduisant les caractères chinois dont les Coréens se servaient uniquement alors. Un demi siècle plus tard, en 1443, un de ses successeurs, Oyei-Tjong, faisait une invention plus remarquable encore. Alors que les Chinois se sont toujours tenus à une écriture idéographique et les Japonais à une écriture syllabique, il inventait de toutes pièces un alphabet coréen.

Munis d'instruments aussi perfectionnés, ces Coréens ont-ils donné le jour à une littérature remarquable? M. Courant semble le croire, mais c'est un point qu'il est difficile pour des profanes d'éclaircir, car cette partie de son ouvrage est tellement technique que la lecture en est permise aux seuls orientalistes de profession.

matin 15 mai 1895

PREPARING FOR WAR.

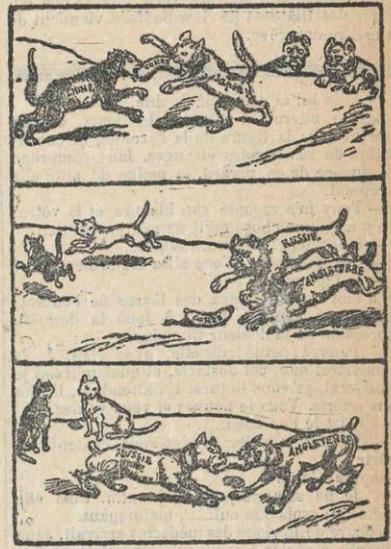
Active Steps Being Taken at Yokohama for Hostilities in Korea.

VICTORIA, B.C., July 14. — The steamer Victoria brings news that while she was at Yokohama active preparations were being pressed for war. Off Moji, on the Japanese coast, she passed a warship and eight troop ships carrying 10,000 Japanese soldiers to Korea. The latter action was taken by the Japanese Government after a report that China was going to send 12,000 men.

On June 26 Li Hung Chang ordered a fleet of five warships to the north for service. Many Chinese engaged in business are withdrawing from Korea and Japan. Japan has stopped the exportation of coal. The two armies are camped very close to each other at Seoul, and if there is any trouble the Korean capital will be the battleground.

No less than four demands have been made on Japan to withdraw, but all have been declined. The whole Orient is on the qui vive. Every telegram, every mail, every move by officials aids in keeping up the tension of feeling among the people. The Chinese troops are quartered at Assan, levying a forced tribute on the people and committing many indignities.

La Croix : 22 août 1894.



LE COMMENCEMENT ET LA FIN DE LA DANSE SINO-JAPONAISE (D'après l'Humoristické Listy de Prague.)

Revue des Revues : 15 août 1895.



Pilon (Paris). — L'emprunt chinois.

Temps: 21 octobre 1895.

Les Atrides coréens

Le récent assassinat de la reine de Corée commença le dernier acte d'une tragédie jouée depuis vingt ans par les chefs de la famille royale coréenne, le roi, son père et la reine qui vient de succomber.

La haine de ces Atrides jaunes a été allumée par l'ambition du père du roi et date de l'avènement de celui-ci en 1864. Cet avènement a été, il faut le dire, une mesure plus politique que légale. Voici comment :

Vers 1830, le prince héritier Li-Ying mourut du vivant de son père, laissant trois enfants, Li-Hwan, Li-Ping et Li-Hsia-Ying. Quand son père disparut, l'aîné, Li-Hwan, fut naturellement intronisé et sa grand-mère, Chao, créée reine douairière. Il mourut sans enfants. Son frère Li-Ping lui succéda. Mais lui non plus ne laissa pas d'héritiers directs. La couronne devait être attribuée à Li-Hsia-Ying.

Malheureusement, une intrigue de palais, assez semblable à celle qui éleva l'empereur de Chine actuel, Kouang-Sou, fit écarter Li-Hsia-Ying, dont on redoutait la cruauté, et proclamer à sa place son propre fils, Mong-Poki, que sa bisaïeule Chao adopta pour lui donner un droit plus fort, et qui reçut le nom royal de Li-Hsi.

Comme il était encore en bas âge, un conseil de régence gouvernait à sa place. Li-Hsia-Ying, qui en faisait partie et le dominait absolument, le supprima et saisit le pouvoir avec le titre de tai-wen-kun (président de la cour suprême), qui s'est substitué à son nom.

Il gouverna avec une impitoyable rigueur, ordonnant le massacre des chrétiens en 1866 pour écarter de la Corée les blancs, qui, à ce moment, forçaient partout le monde jaune.

Mais son fils épousa la princesse Min, appartenant à la famille la plus noble du royaume, alliée à la dynastie chinoise qui précéda celle qui règne actuellement.

Cette femme énergique, devenue mère d'un fils, Li-Hsia, arracha son mari à la torpeur du sérail, si bien qu'en 1882 il remercia son père et saisit lui-même le gouvernement.

Immédiatement, le tai-wen-kun se mit à la tête du parti antiétranger et antiréformiste et commença une lutte sauvage contre son fils et sa bru, qui défendit son mari et son enfant comme une tigresse ses petits. C'est à la faveur de tentatives d'assassinat faites tour à tour l'un contre l'autre par le père et le fils que les Japonais, qui guettaient l'heure et l'occasion, réussirent à s'implanter solidement dans le pays, où ils établirent leur condominium, sur pied d'égalité, avec la Chine.

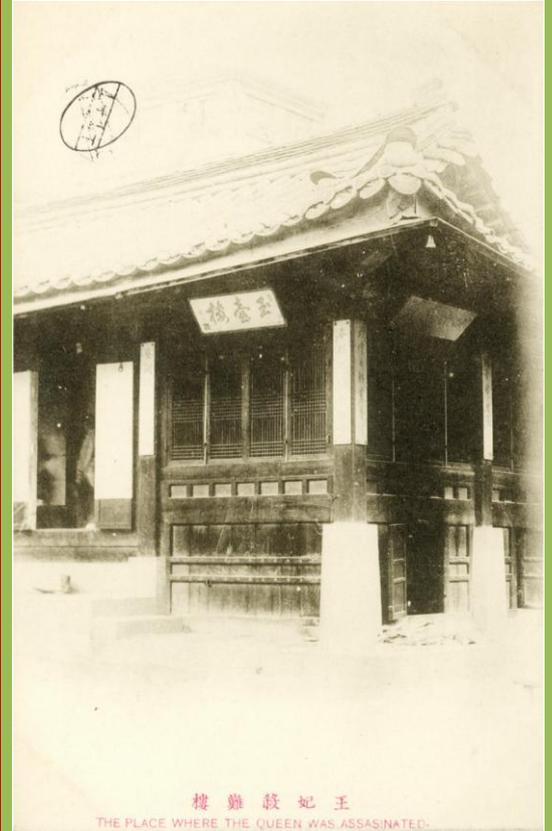
L'exposé des péripéties de ce drame, cause directe de l'état de choses actuel, appartient à une étude complète de la question coréenne et dépasserait de beaucoup les limites d'une note explicative.

Disons seulement que la reine, entourée de traîtres et d'embûches, fit face à tout et déploya, avec une énergie toute virile qui manquait à son piteux mari, une implacable cruauté.

Contre le tai-wen-kun elle défendait le trône de son mari, de son fils, son pouvoir occulte et même sa vie. Seules, son intelligence et sa volonté pouvaient tenir en échec l'homme « au cœur de pierre et aux entrailles d'airain ». Les Japonais, qu'elle avait devinés et haïssait de tout son cœur, savaient bien qu'elle vivante jamais ils ne réussiraient dans leur accaparement de la Corée. C'est pour cela qu'elle est morte, assassinée sous les yeux des soldats japonais, dont la présence insolite et illégale aux portes du palais royal au lieu et place des soldats coréens accuse nettement les auteurs de ce guet-apens, deux fois infâme, puisqu'une femme en a été victime. Mais l'entente ne peut durer entre les Japonais et le tai-wen-kun, qui les haït aussi profondément que la feuée reine. Un moment réconciliés contre un ennemi commun, ils vont s'entredéchirer et bouleverser de nouveau la malheureuse Corée... jusqu'à ce que les puissances perdent patience et signifient au Japon, bien tardivement, qu'elles ne le laisseront pas constituer une Egypte en Extrême-Orient.

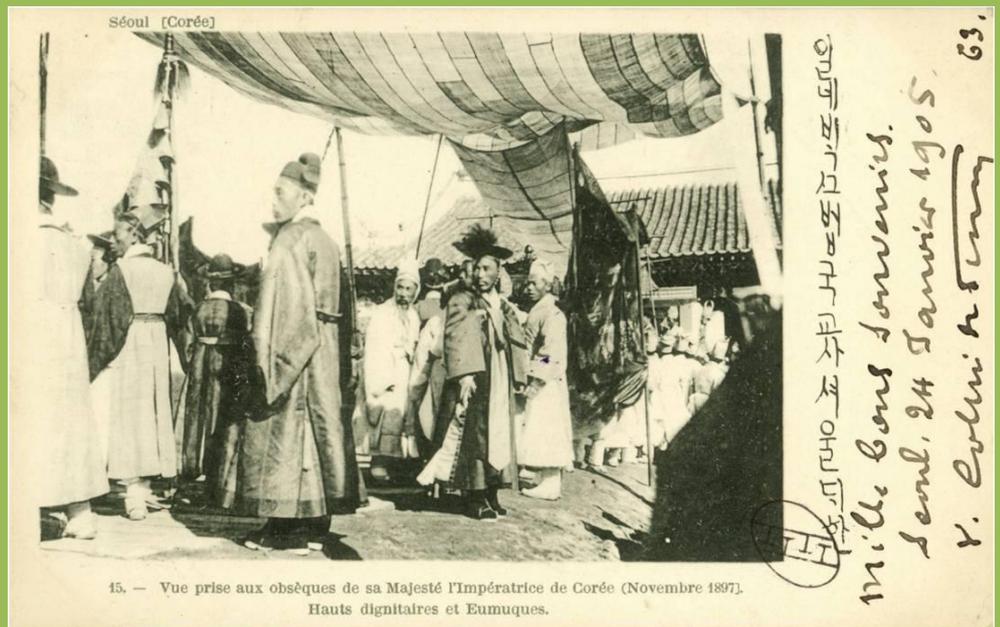
(cote MGT : CP 11 p.345)

L'endroit où la reine fut assassinée



(cote MGT : CP Collin 2423)

Cette même année 1895, les Japonais organisent l'assassinat de la reine Min qui cherchait à favoriser contre eux le camp pro-russe. Les assassins forcent les portes du palais, tuant tous ceux qui leur barrent la route, dont le Grand Chambellan. La reine est massacrée à coups de sabre et son corps brûlé dans un bosquet de pins proche du palais. Le roi, choqué mais sain et sauf, réussit quelques mois plus tard (février 1896) à quitter le palais avec le prince héritier pour aller se réfugier dans la légation russe. Il se laisse arracher concessions sur concessions par les sociétés étrangères. Des intellectuels coréens s'organisent alors pour contrer l'influence étrangère. C'est ainsi qu'est créé, notamment, le club de l'Indépendance dont les activités s'étendent aux domaines culturels et politiques. Il fait pression sur le roi Kjong pour qu'il quitte la légation russe (janvier 1897) et s'installe dans un petit palais jouxtant les légations étrangères.



15. — Vue prise aux obsèques de sa Majesté l'Impératrice de Corée (Novembre 1897). Hauts dignitaires et Eunuques.

(cote MGT : CP Collin 2425)

aux fêtes du couronnement du tsar, a reçu pour mission d'engager des négociations au sujet de la Corée. Tout fait prévoir que grâce à la modération des gouvernements de Tokio et de Saint-Petersbourg, ces négociations aboutiront rapidement. Ainsi se trouvera prochainement résolue une question qui avait un instant menacé d'entraîner de graves complications.

Temp. 15 mai 1896.

LETTRES DU JAPON

(De notre correspondant particulier)

Yokohama, 8 avril.

La presqu'île sanglante

La Corée vivait en paix. Le Japon survint et, brusquement tiré de sa longue torpeur, le royaume-ermite est devenu la presqu'île sanglante. A Chemoupo on pourrait planter un poteau indicateur avec cette inscription : Ici l'on s'entretient !

Faut-il déclarer ce pays barbare ? Ma foi non. Avant de le condamner, voyez ce qui se passe là-bas, à l'Occident, parmi les nations civilisées, où l'on s'entre-déshonore. A tout prendre, j'aime moins ceci que cela, et si la diffamation et la calomnie sont filles de la civilisation, qu'on me ramène aux carrières ! Je postule énergiquement pour l'état de Troglodyte !

En attendant cette transformation enviable, constatons que c'est un royaume en plein moyen âge (quel coup pour les adversaires du régime parlementaire !) qui détient le record de l'instabilité ministérielle.

Depuis deux ans on ne compte plus les ministres qui, comme autant de capucins de cartes, sont tombés les uns sur les autres, ne laissant pas seulement, ceux-là, un portefeuille dans la bagarre, mais aussi leur tête. Hostiles aux Japonais, ils ne tardent pas à passer de vie à trépas. Dans le cas contraire, la population les écharpe. Cruelle alternative ! Et cependant les candidats affluent... Tels les papillons volent à la flamme qui les doit consumer.

Vraiment ces vieux mondes sont pleins d'intérêt ; sans effort, naturellement, ils mêlent la comédie au drame, l'enfantillage inattendu aux plus sérieux problèmes et jettent l'épisode burlesque au cœur de la plus sombre tragédie. Exemples : Vous pensez, n'est-ce pas, que les Japonais sont allés en Corée pour en réorganiser l'administration et les finances et procéder à l'exploitation méthodique du pays ? Assurément c'était leur programme, mais la réforme initiale, celle qui entrava toutes les autres et indisposa le peuple, a consisté à raccourcir les tuyaux des pipes coréennes !

Nous avons encore présent à la mémoire l'horrible assassinat de la courageuse reine de Corée, tailladée de coups de sabre, puis arrosée de pétrole et brûlée palpitante encore ? La cause de cet acte de férocité c'est évidemment la résistance opiniâtre de la victime aux exigences japonaises, mais c'est surtout la réflexion suivante qu'on lui attribuait : « Miura (c'était l'envoyé mikadonal) a beau faire, il aura toujours l'air d'un singe ».

Et le roi, cet être passif, indolent et sans forces ! vous savez que, trompant la surveillance de ses gardiens, il s'est réfugié à la légation de Russie d'où il ne veut plus sortir, de crainte d'être empoisonné ou assassiné. Depuis le meurtre de son épouse, il était au secret. Cependant, édits, ordonnances, décrets, paraissent à son insu, revêtus de sa signature et de son sceau. Le pauvre homme se contentait de gémir de son isolement, absolument découragé ; peut-être même était-il sur le point, en bon Asiatique, de s'incliner devant l'inévitable, lorsque se produisit un incident qui changea entièrement la face des choses. Les Coréens portent la chevelure roulée en chignon sur l'occiput. Une idée lumineuse vint aux Japonais, digne complément de la réforme des tuyaux de pipes. Il s'agissait de couper les cheveux du roi qui n'y consentit point. Sa couronne, passe encore, mais son chignon, jamais. Alors eut lieu une scène étrange : on se saisit du récalcitrant et pendant que le malheureux se débattait, pleurant, implorait, le ministre du Japon lui-même, armé de ciseaux, en un tour de main sacrilège, dénuda le crâne royal...

Le lendemain, un millier de Coréens vinrent aux

portes du palais, demandant qu'on les tondit à la nouvelle mode. La diplomatie japonaise exultait. La civilisation a fait un pas décisif. Le voilà bien, le progrès, le voilà bien ! Hier la pipe, aujourd'hui la coiffure, bientôt la chaussure, et après... les impôts. Vont-ils être heureux ces Coréens ! Comme c'est simple la politique de réformes. Le tout est de savoir s'y prendre.

Cette fois, le ministre japonais n'opéra pas lui-même. Il délégua ses pouvoirs de barbier à ses secrétaires et aux soldats de la garnison qui firent merveille. Les mille tondus s'éparpillèrent aussitôt dans toutes les directions :

« Regardez, criaient-ils à leurs compatriotes stupéfiés d'abord, furieux ensuite, regardez dans quel état nous ont mis les Japonais ! Vengeance ! » L'émeute éclata, irrésistible.

Le palais fut envahi, le sang coula à flots et, à la faveur du tumulte, le roi put s'enfuir...

Conclusion : le Japon a déclaré la guerre à la Chine pour s'emparer de la Corée. Il est vainqueur et c'est la Russie qui en profite. *Sic vos non vobis*. Les Japonais doivent goûter médiocrement la mélancolique ironie du doux et résigné Virgile. Les Russes ne semblent pas à la vérité avoir des vues immédiates sur la Corée, mais il est bien évident qu'ils la couchent en joue, se réservant de hâter ou de retarder à leur gré l'échéance d'une prise de possession ou plutôt d'un protectorat d'autant plus facile à établir qu'il est demandé par les Coréens. Peut-être (dernier espoir du Japon), aura-t-on recours à l'expédient d'un condominium russo-japonais ; mais cette combinaison n'aboutirait-elle pas fatalement à un protectorat uniquement russe ? Graves éventualités dont se préoccupe le gouvernement mikadonal par l'intermédiaire de son plénipotentiaire, le maréchal Yamagata.

Il faut souhaiter — et c'est le vœu des vrais amis du Japon — que cet intelligent officier général, éclairé par les événements, se rende compte que le temps des finasseries est passé, qu'il est préférable pour le Japon de ne plus prêter l'oreille aux conseils intéressés des faiseurs d'eau trouble, de proportionner ses ambitions à ses forces réelles et de s'associer franchement à l'accord franco-russe. Là est la solution indiquée par le bon sens, la logique de la situation et surtout par les véritables intérêts de l'empire du Soleil levant. Là aussi (la chose vaut qu'on y songe) est le côté du manche.

Temp. 15 mai 1896.

LI-HUNG-TCHANG A MOSCOU

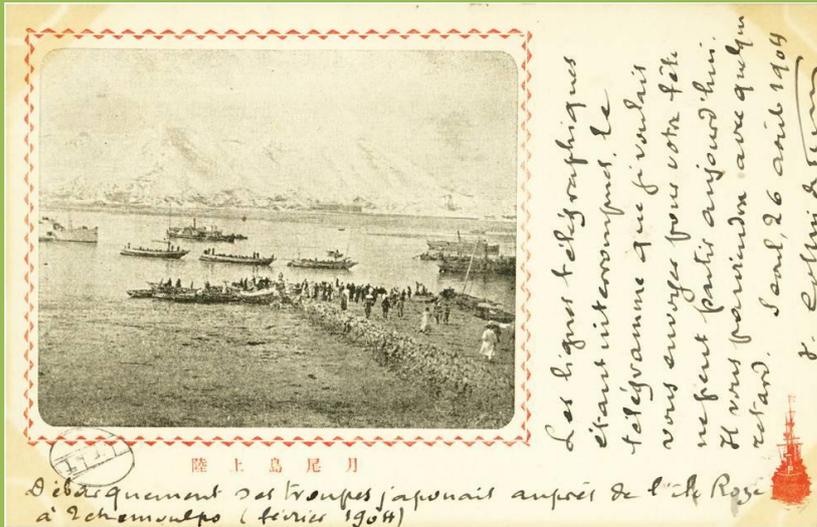
La visite du Bismarck chinois au Tsar. — Les commentaires de l'Angleterre. — Les intérêts de la Russie dans l'Extrême-Orient. — L'action parallèle

La visite de Li-Hung-Tchang en Russie est toujours vivement commentée dans les cercles politiques en Angleterre. Le « Bismarck chinois » est-il ou non porteur d'un traité secret ? Telle est la question qu'on discute actuellement sur les bords de la Tamise.

Les personnes de l'entourage du célèbre délégué de l'empereur de Chine ont beau nier que leur chef ait reçu une pareille mission ; à Londres, on s'obstine à mettre en doute la sincérité de cette dénégation. La Russie, se dit-on, vient d'obtenir l'importante concession de Chefou sur laquelle l'Angleterre avait un droit de priorité ! Comment s'expliquer ce succès autrement que par un pacte secret longuement préparé et qui doit enfin être ratifié à Moscou ? Il y a cependant une autre explication beaucoup plus naturelle.

Depuis la guerre sino-japonaise la diplomatie russe a reconnu qu'en Extrême-Orient il y a communauté d'intérêts entre la Russie et la Chine ; elle a réussi à le faire comprendre au gouvernement de Pékin. En présence d'un rival aussi dangereux que le Japon, la Russie et la Chine ont cru nécessaire de resserrer leurs liens commerciaux et politiques. Le grand chemin de fer sibérien, au lieu d'aller directement à Vladivostok, traversera la Mandchourie et aura comme point de raccordement Port-Arthur. Le réseau du chemin de fer russe et celui des futures voies ferrées chinoises seront reliés dans l'intérêt du commerce du Céleste-Empire. De plus, nous croyons savoir de bonne source que les instructeurs allemands de l'armée chinoise seront sous peu remplacés par des officiers russes.

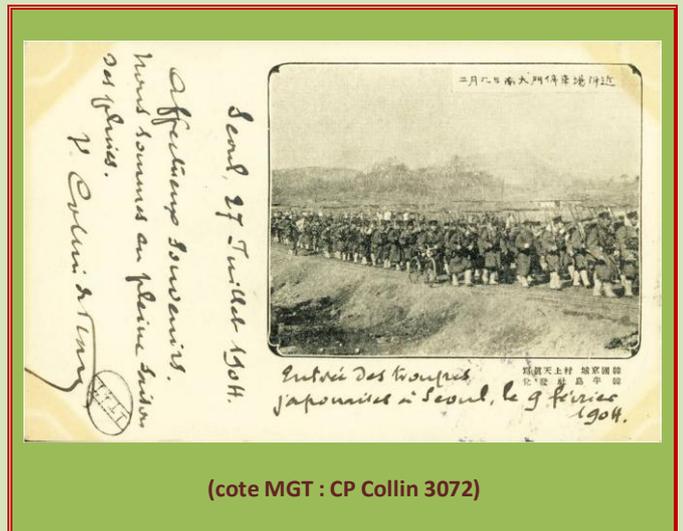
Débarquement des troupes japonaises à Tchemoulpo (février 1904)



(cote MGT : CP Collin 3064)

En 1904, sans déclaration de guerre, le Japon attaque la flotte russe à Port-Arthur, portant un coup sévère à la marine russe en Extrême-Orient. Les troupes japonaises débarquent alors en Corée, occupent Séoul, puis toute la péninsule. Au cours de cette guerre, le Japon bénéficie de sa proximité du théâtre des opérations, de la rapidité de ses initiatives, et de la qualité de son armement. De plus, la Russie est, en 1905, minée par la révolution. Le traité de paix entre la Russie et le Japon signé en 1905 consacre la position dominante du Japon en Corée. Le prestige du Japon est immense en Asie à la suite de cette victoire stupéfiante : pour la première fois, une grande puissance blanche est vaincue par un peuple non blanc. Aucun des Etats occidentaux n'a fait le moindre geste en faveur de la Corée.

D'emblée, le Japon entreprend la construction de lignes de chemin de fer dans la péninsule (lignes Uiju-Séoul et Séoul-Pusan). Le protectorat japonais sur la Corée est institutionnalisé en novembre 1905. Le roi Kojong est destitué, et remplacé par le prince héritier, qui prend le nom de Sunjong. Le résident japonais en Corée devient le chef suprême de l'Etat. Enfin, en 1910, le roi Sunjong renonce au trône et la Corée est purement et simplement annexée : jusqu'en 1945, elle fera partie intégrante de l'empire japonais.



(cote MGT : CP Collin 3072)

Le Misto, résident général du Japon à Séoul

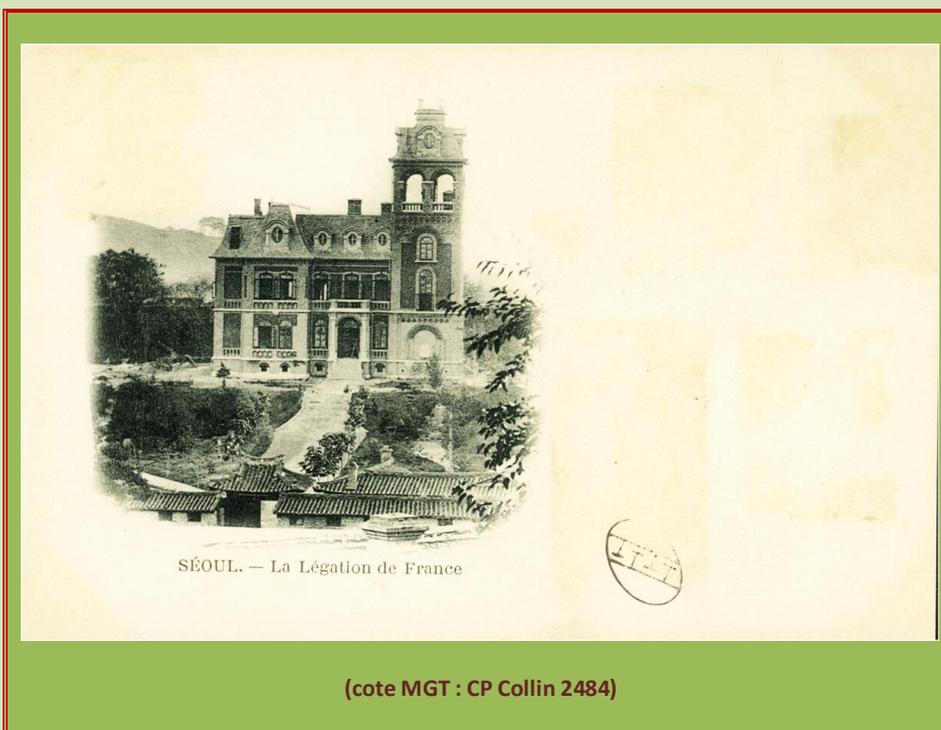
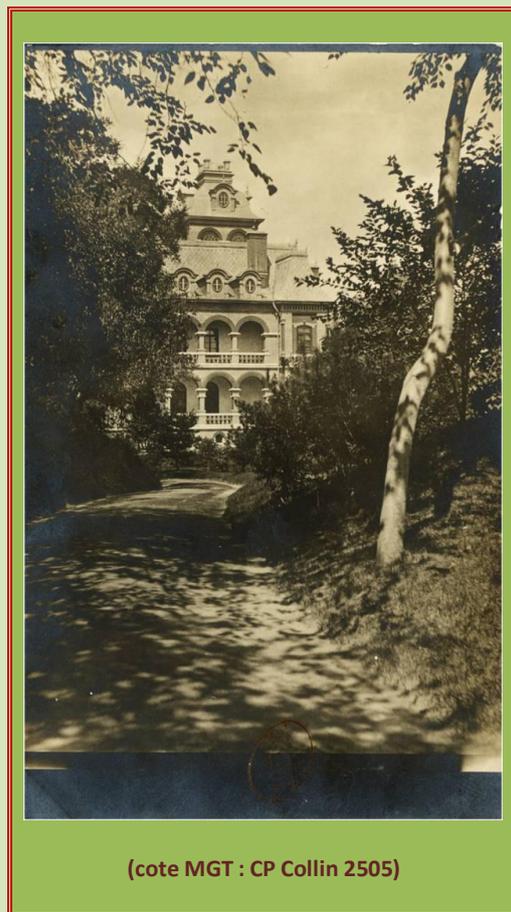


(cote MGT : CP Collin 3473)

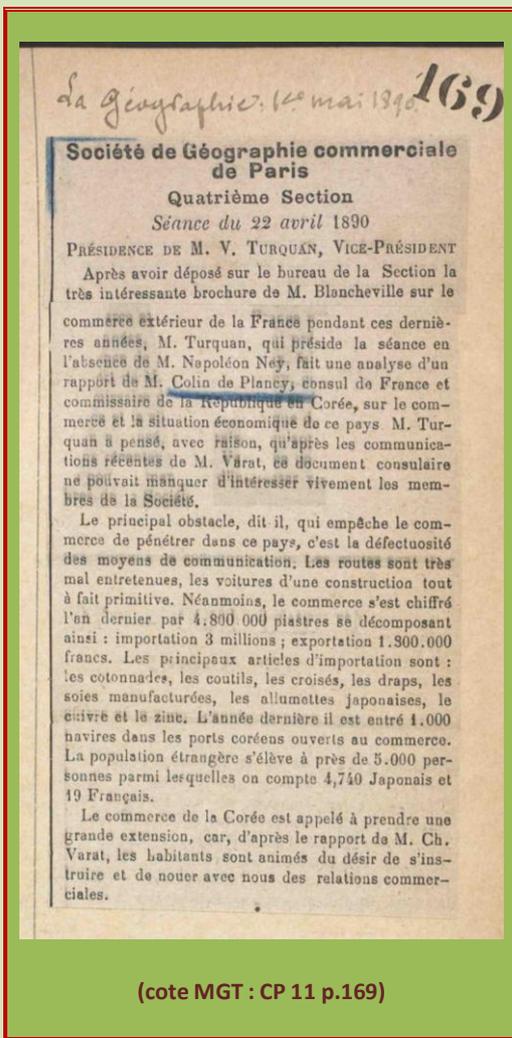
Victor Collin de Plancy, premier ambassadeur de France en Corée



En 1888, à la suite de la signature du traité d'amitié franco-coréen et de l'établissement des relations diplomatiques entre les deux pays, Victor Collin de Plancy est envoyé en Corée comme Premier Consul et Commissaire du gouvernement français. Il débarque le 3 juin à Tchemoulpo. A Séoul, il installe la légation française dans la maison d'un certain Supiotady Hutchison pendant un an, avant de la transférer dans une maison traditionnelle coréenne. En 1897, après un an de travaux, l'hôtel de la légation de France est achevé, à proximité du palais où séjourne alors le roi Kojong, et des légations des Etats-Unis, d'Angleterre et de Russie.

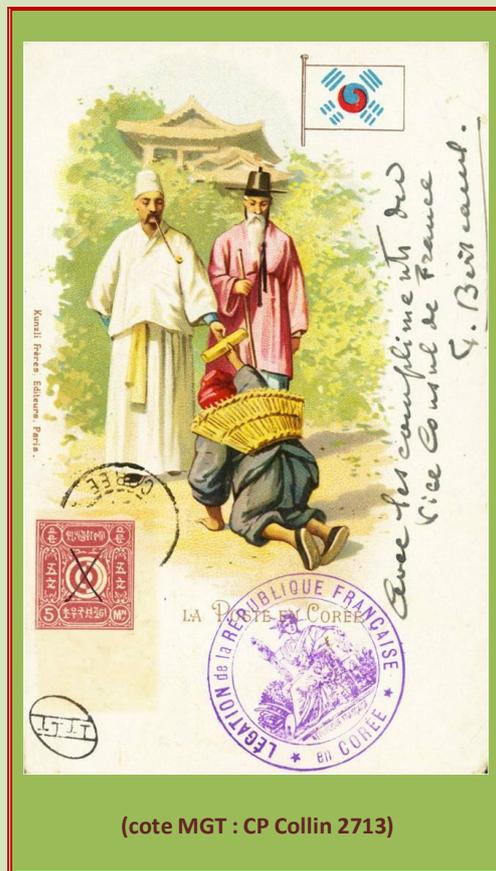


A son arrivée en Corée, le terrain est déjà bien occupé par les autres diplomates et conseillers étrangers. De plus, les relations sont encore tendues avec la Chine, malgré le traité de 1885, et il est nécessaire de ne pas irriter les Chinois. Paris lui recommande une politique prudente, tout en maintenant fermement les droits de la France, et de ne pas sacrifier l'amitié obtenue avec la Chine au désir de vivre en bons termes avec la Corée. Sa liberté d'action est donc extrêmement réduite.



(cote MGT : CP 11 p.169)

Ses efforts portent donc avant tout sur l'aspect commercial. Il cherche à recommander des hommes et des entreprises qui pourraient aider à la modernisation du pays. La construction des lignes de chemin de fer est un des enjeux importants, suscitant de ce fait des tensions entre puissances, et conduisant à des pourparlers difficiles avec les Coréens. Victor Collin de Plancy obtient que si le gouvernement coréen construit lui-même la ligne Séoul-Uiji, il serait fait appel à des ingénieurs français et on utiliserait du matériel français. La construction commence, mais Collin de Plancy souligne l'apathie des Coréens face à ce projet, qui connaît aussi des problèmes de financement. De fait, en 1905, la ligne passe aux mains des Japonais.



(cote MGT : CP Collin 2713)

Collin de Plancy obtient aussi la venue de conseillers militaires ou industriels pour rénover l'industrie militaire, l'arsenal ou l'industrie de porcelaine de la Corée. L'exploitation des mines est difficile à obtenir pour les Français. Cependant, en 1903, plusieurs ingénieurs français sont recrutés par le gouvernement coréen pour exploiter les mines de Pyongyang et construire une usine de briquettes.

Les Français jouent également un rôle important dans l'organisation du service postal coréen, assurant notamment un service international qui permet à la Corée de rejoindre l'Union postale universelle en 1900.

Une école de français est ouverte en 1895. Elle finit par connaître un grand succès en accueillant jusqu'à 100 élèves.

Séoul, inauguration du chemin de fer en 1905



(cote MGT : CP Collin 2335 et 2541)

Enfin, en 1896, suite à son retour en Corée comme représentant du gouvernement français, Collin de Plancy soutient la préparation de la participation coréenne à l'Exposition universelle de 1900. Un pavillon coréen sera donc ouvert en dépit, une nouvelle fois, des difficultés.

On peut consulter à ce sujet l'album réalisé par l'un des premiers coréanologues français, Maurice Courant, au moment de l'Exposition Universelle de Paris en 1900, *Souvenir de Séoul, Corée 1900* (cote MGT : CP 13). Cet album est consultable sous sa forme numérisée sur le site patrimonial de la BnF, Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54937409.image.f1.langFR>.

On peut y lire le texte rédigé par Maurice Courant sur le pavillon coréen de l'Exposition Universelle, et y admirer des photographies de la Corée au tournant du XX siècle : portraits de l'empereur, de ses fils, de hauts fonctionnaires, vues du palais impérial (par exemple du bâtiment où la reine fut massacrée), de monuments divers, de Séoul, de scènes de la vie quotidienne...

Maurice Courant



(cote MGT : Album CP 672-002)



(cote MGT : res. f.777)

La Voix de N. D. de Chartres
Octobre 1898.

Corée. — L'inauguration de la cathédrale catholique de Séoul. — La cathédrale élevée par les soins de M^r Mutel, vicaire apostolique en Corée, où les Sœurs de Saint-Paul de Chartres ont plusieurs établissements, a été consacrée le 21 mai dernier.

Le corps diplomatique et consulaire s'était rendu en uniforme à cette cérémonie, à laquelle assistaient également presque tous les étrangers, ainsi qu'un certain nombre de fonctionnaires coréens, comprenant la plupart des ministres ou vice-ministres, plusieurs anciens ministres et les autorités de la capitale.

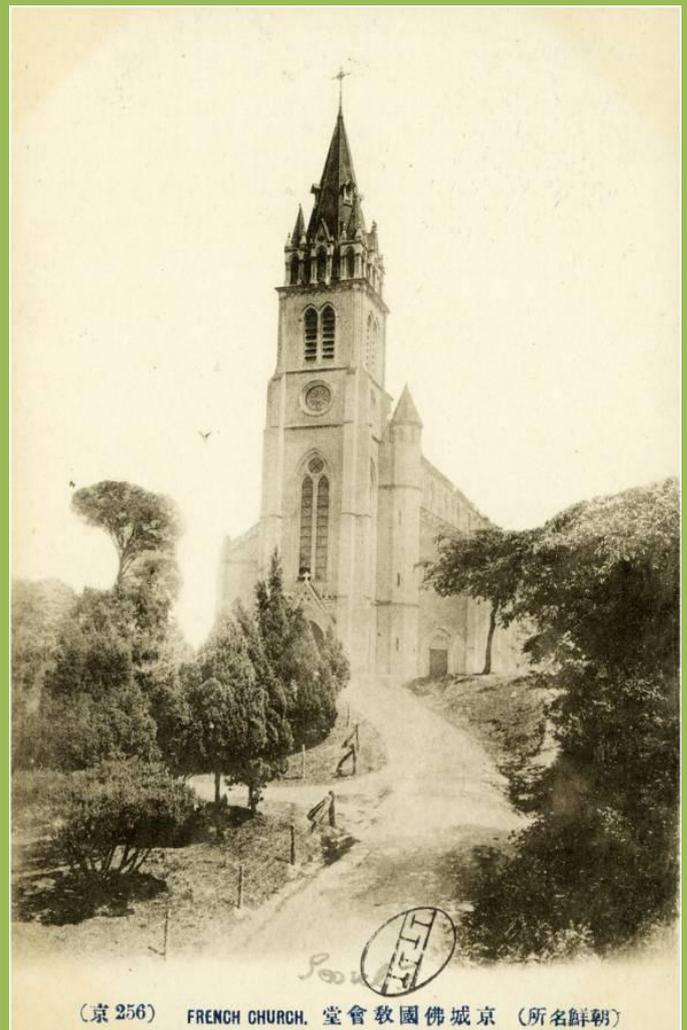
Après la bénédiction de la cloche, une messe pontificale a été célébrée; elle a été suivie d'un déjeuner de cent couverts, qui réunissait les personnages étrangers et coréens assistant à la cérémonie religieuse. Le vicaire apostolique a profité de l'occasion pour exprimer aux représentants des diverses puissances les remerciements de la Mission. Il a témoigné sa gratitude particulière au représentant de la République française, et, après avoir rappelé les bonnes dispositions des autorités locales, il a, en langue coréenne, porté la santé de l'empereur.

Le commissaire de la République en Corée, M. Collin de Plancy, en remerciant M^r Mutel des sentiments qu'il avait exprimés, a répondu en formant des vœux pour l'œuvre entreprise par le vicaire apostolique. Au nom des Coréens présents, le gouverneur de la ville a, enfin, prononcé quelques mots, en formulant le souhait de voir l'inauguration de cette nouvelle cathédrale marquer l'ouverture d'une ère où les rapports deviendraient encore plus intimes et plus cordiaux entre la Mission catholique et le peuple coréen.

(cote MGT : CP 11 p.408)

La cathédrale de Séoul, bâtie sur le lieu où habitait le premier martyr coréen à la fin du XVIII^e siècle, est inaugurée en 1898 en présence de Victor Collin de Plancy. Le traité d'amitié franco-coréen permet aux Missions étrangères de Paris d'acheter le terrain et de poser les fondations de l'édifice en 1887. Les travaux sont interrompus à plusieurs reprises par manque de fonds et par la volonté du gouvernement de Choson. Il faut faire appel pour la construction à des ouvriers chinois, peu d'ouvriers coréens se révélant aptes à travailler sur une architecture occidentale. Il y a de nombreux accidents, et le clocher s'écroule à plusieurs reprises, ce qui oblige à en réduire la hauteur. L'édifice est de style néo-gothique, en briques grises et rouges.

Cathédrale de Séoul

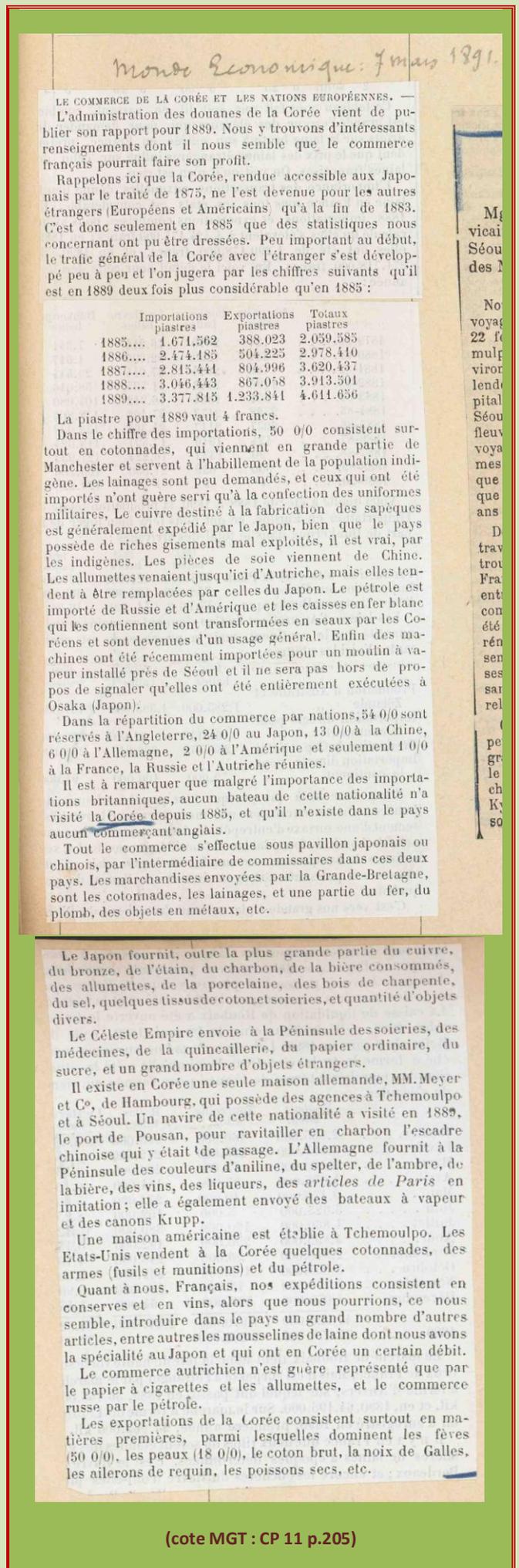


(京 256) FRENCH CHURCH. 堂會教國佛城京 (所名鮮朝)

(cote MGT : CP Collin 2506)

Les Européens découvrent la Corée

La collection de Victor Collin de Plancy léguée à la bibliothèque de Troyes regorge d'articles de journaux et d'ouvrages témoignant des premiers regards occidentaux sur un pays alors inconnu. Si on reconnaît aux Coréens certaines qualités artisanales, l'image d'un pays encore largement arriéré aux mœurs exotiques domine. La faible pénétration occidentale laisse augurer des potentialités commerciales alléchantes.



Figaro
10 Juillet 1889.

Un infatigable voyageur, M. Charles Varat, chargé, il y a dix-huit mois, d'une mission officielle par le ministre de l'instruction publique, vient de rentrer à Paris après avoir parcouru toute la Corée, le Japon, l'intérieur de la Chine, l'Annam, le Tonkin, etc.

Il a rapporté de ce beau voyage une collection d'objets des plus intéressants. Ces objets figureront bientôt à l'Exposition et l'administration a mis à la disposition de M. Varat un emplacement de trois cents mètres.

Liberté
10 Juillet 1889.

M. Charles Varat, explorateur, chargé d'une mission scientifique en Corée par le ministre de l'instruction publique, vient de rentrer à Paris.

En accomplissant sa mission, M. Charles Varat a fait le tour du monde, et il a rapporté de tous les pays qu'il a visités une très remarquable collection d'objets qui intéressent tout à la fois le commerce, la science et les arts.

Une partie de ces objets est, en ce moment, exposée aux Missions scientifiques, palais des Arts-Libéraux, et l'autre partie, celle relative à la Corée, sera visible, dans quelques jours, au Trocadéro, où elle formera une exposition spéciale.

Nous signalons à l'attention publique cette curieuse collection qui sera justement appréciée et pour laquelle on ne peut adresser que des félicitations au courageux et intelligent explorateur.

Soliel
19 Septembre 1889.

La première exposition coréenne qui ait eu lieu en Europe s'est ouverte hier au Trocadéro. M. Charles Varat, le premier, a exploré la Corée depuis le traité qui nous ouvre ce royaume, et a parcouru ces provinces où seuls, jusqu'à ce jour, avaient pénétré les missionnaires catholiques.

La collection qu'il a rapportée et offerte à l'Etat, est fort curieuse; avec ses costumes de mandarins, ses meubles incrustés, ses objets rituels et mortuaires, ses manuscrits et imprimés; elle avait sa place marquée au musée ethnographique.

Le *Journal officiel* de Corée renferme notamment la singulière mention que voici en substance :

« Les mandarins de police ont fait rapport à Sa Majesté qu'ils ont dû arrêter hier le nommé un tel.

« Sa Majesté a répondu :

« — C'est bien ! je le fais sous-secrétaire d'Etat ! »

Le parti national
19 septembre 1889.

PARIS QUI PASSE

Les collections coréennes du Trocadéro. — Celui qui les a recueillies. — L'explorateur Charles Varat. — Quelques mots de son voyage. — Art et industrie. — Singuliers usages. — Un peuple contraignant. — Etranges citations du « Journal officiel. »

Je suis allé hier visiter les collections que M. Charles Varat a rapportées de son exploration en Corée et qui sont visibles pour le public à partir d'aujourd'hui. Le voyageur a bien voulu nous faire lui-même les honneurs de son exposition du Trocadéro et nous donner d'intéressants détails tant sur les objets que nous passions en revue que sur la route suivie et les incidents qui avaient marqué ses pérégrinations.

M. Charles Varat est un homme jeune encore, malgré une couronne de cheveux très grisonnants qui jurent avec la limpidité très vive des yeux noirs. Il a été chargé par le ministre de l'instruction publique d'une de ces missions gratuites qui ne compromettent jamais les finances de la France, mais qui entament toujours sérieusement celles de l'explorateur. Non content d'avoir supporté seul les frais de son voyage, M. Varat offre encore sa collection à l'Etat. Il paye ainsi autant de sa bourse que de sa personne. Il serait peut-être à souhaiter que ces dévouements-là ne passassent pas tout à fait inaperçus.

Son programme était assez vaste, puisqu'il comprenait tout simplement le tour du monde, non pas en quatre-vingts jours, mais en dix-huit mois, c'est-à-dire de manière à consacrer un temps suffisant à la visite de certaines contrées, comme la Chine et le Japon. Du voyage en lui-même, je dirai peu de chose aujourd'hui. J'y reviendrai en détail lorsque l'explorateur fera ses conférences à la Société de géographie. Notons seulement que la partie essentielle a été la traversée du nord-ouest au sud-est de la Corée, en passant par les villes suivantes : Chepoulo, Séoul, Taikou, Foussane et Gersan. Aucun Européen, jusqu'ici, n'avait effectué ce trajet. Au reste, la colonie européenne n'existe pour ainsi dire pas en Corée.

M. Ch. Varat a rapporté des échantillons aussi précieux au point de vue ethnographique qu'au point de vue commercial. Il les a classés avec une remarquable méthode, qui en rend l'examen facile, et qui montre quelles ressources notre commerce pourrait tirer de ce pays, avec lequel nous avons des traités en règle,

dont nous n'usons pas, tandis que le Japon accapare tout le trafic local.

L'état de l'industrie et de l'art est assez avancé, sans pourtant atteindre à la perfection japonaise. Nous avons au Trocadéro de beaux meubles, dont l'un est garni de gracieuses incrustations de nacre de couleur; l'autre en cèdre garni de ferrures de bronze poli, est très original et rappelle l'extérieur des vieux cabinets espagnols. Une des pièces curieuses de ce musée est une mappemonde imprimée dans le pays, au seizième siècle, sous la direction des missionnaires jésuites. Certaines peintures sur papier sont riches de ton et agréablement dessinées. Dans les unes, on sent l'influence de la Chine, dans les autres celles du Japon. Il semble que la personnalité propre de ce pays ne soit pas très accusée. Il se ressent de sa situation géographique. C'est ainsi que l'on perçoit très facilement, à l'inspection des personnages moulés et très exactement reproduits, nous dit M. Varat, une fusion entre les races jaunes méridionales et les races blanches de Sibérie.

115

Les objets exposés traduisent naturellement les mœurs, les instincts et les croyances du pays. Nous trouvons, par exemple, tout le matériel des funérailles. Les Coréens croient à une dualité de l'âme, qui comprend un bon et un mauvais esprit. Après la mort, ce diable de mauvais esprit est possédé de l'idée fixe de venir tourmenter sa famille et ses amis. Il s'agit de s'opposer à tout prix à ces désagréables caprices. A cet effet, on emmène le mort dans la campagne dans un grand palanquin, orné de papier doré, et escorté de croque-morts à masque terrible, qui ont pour mission d'effrayer l'esprit mauvais s'il met le nez dehors. Puis, avant de l'enterrer, on fait tourner le corps une dizaine de fois dans tous les sens, comme à Colin-Maillard, pour désorienter l'esprit. On a d'ailleurs pris la précaution de boucher le nez, les lèvres et la bouche du cadavre. Et alors, moyennant la stricte observation de tous ces rites, on peut dormir à peu près tranquille.

Certaines industries atteignent, d'après les échantillons exposés, au plus haut degré de perfection. Les papiers, entre autres, peuvent rivaliser avec les plus beaux produits de la Chine et du Japon, s'ils ne les dépassent pas. Nous avons vu également des chapeaux en crin qui, comme grâce de forme et comme fini d'exécution feraient rêver nos élégantes, je citerai encore, comme spécimen d'art local, des couronnements de chapeaux de guerre en bronze ciselé, agrémenté d'argent et rehaussé d'émail bleu, d'une extrême délicatesse. Je voudrais dire un mot aussi des étoffes merveilleuses, des soies chatoyantes, qui, dans les costumes de mandarin, produisent un si curieux effet sous leur revêtement de tulle noir.

A ce propos, M. Varat me faisait spirituellement observer que ce peuple semble prendre à tâche de tout faire à l'inverse des autres : Les Coréens, nous venons de le voir, doublent l'extérieur de leurs vêtements. Chez eux, les tuyaux de cheminée sont horizontaux : on fait le feu à un bout, la fumée sort par l'autre, si elle veut. Pour se décoller, les Coréennes se découvrent les seins, mais elles se cachent les épaules. Elles ont des mantes dont les manches inutilitaires partent de leurs capuchons. Dans la capitale, les hommes ne peuvent plus sortir passé une certaine heure, et la rue appartient exclusivement aux femmes. Enfin on ne court pas, en Corée, après les charges publiques; témoin ces citations textuelles d'un numéro du *Journal officiel* de Séoul, que M. Varat a bien voulu me traduire :

« L'assistant compositeur de l'Académie de haute littérature Y-Youm ayant une première fois refusé sa charge, le roi lui a donné un congé. » — Voilà un roi aimable.

« Le directeur du bureau des historiographes ayant refusé sa charge pour la troisième fois, le roi la lui a changée. » — Le monarque est de plus en plus en plus aimable.

Mais ici, il devient d'une longanimité telle que nous touchons à l'opérette. Je cite textuellement :

« La Haute-Cour » — Il y en a une aussi là-bas — « La Haute-Cour transmet au roi un rapport où il est dit : Nous avons arrêté Yom-Siang. »

« Décret du roi : Yom-Siang est nommé premier secrétaire chargé des rapports directs » avec la cour de Pékin. »

GEORGES PRICE.

population s'ameute : on pria tous les dieux ; rien n'y fit. Un jour, les mandarins réunis en conseil virent la tête du criminel se couvrir de rosée. On s'étonna ; ce dernier, interrogé, s'effraya, se troubla, avoua. Il fut mis à mort sur le-champ, et la pluie tomba. Et c'est son portrait que les Coréens ont ainsi planté, de distance en distance, sur les routes pour rappeler aux passans que les crimes les mieux cachés se découvrent toujours.

Moniteur Universel,
20 Septembre 1889.

L'inauguration de l'exposition coréenne a eu lieu hier mercredi, à quatre heures, au musée ethnographique du Trocadéro.

Cette collection a été rapportée et offerte à l'Etat par M. Charles Varat, explorateur, chargée de missions scientifiques par le ministère de l'instruction publique.

M. Varat est le premier qui ait exploré la Corée depuis le traité qui nous ouvre ce royaume. Il a parcouru cette presqu'île de l'empire chinois où seuls, jusqu'à ce jour, avaient pénétré les missionnaires catholiques.

Cette collection est fort curieuse ; avec ses costumes de mandarins, ses meubles incrustés, ses objets rituels et mortuaires, ses manuscrits et imprimés, elle avait sa place marquée au musée ethnographique.

Le Journal officiel de Corée renferme notamment la singulière mention que voici en substance :

« Les mandarins de police ont fait rapport à Sa Majesté qu'ils ont dû arrêter hier le nommé un tel.

« Sa Majesté a répondu :

« — C'est bien ! je le fais sous-secrétaire d'Etat ! »

La collection comprend aussi des dessins très remarquables où la perspective est observée et de grossiers objets du culte bouddhiste qui est celui du peuple coréen.

Au nombre des personnes présentes à l'inauguration d'hier, nous avons remarqué l'amiral Mouchez, directeur de l'Observatoire, et le général Tchong-Ki-Tong, qui se sont entretenus assez longuement ensemble.

Patru

21 Septembre 1889.

FAIT DU JOUR

L'EXPOSITION CORÉENNE AU TROCADÉRO

Le public était admis hier pour la première fois à visiter les curieuses collections que M. Charles Varat a rapportées d'une longue mission en Corée, et dont vient de s'enrichir le musée ethnographique du Trocadéro par suite du don gracieux qu'a fait à l'Etat de ces collections, d'un prix inestimable, M. Varat, qui les a réunies non sans peine.

Nous devons savoir gré à l'explorateur français, qui revient d'un long et pénible voyage à travers ces contrées lointaines, de nous en avoir rapporté de quoi nous les faire connaître. Grâce à M. Charles Varat, l'Exposition se trouve aujourd'hui augmentée d'une véritable attraction.

Hier, pendant que M. Varat nous racontait son voyage dans ce coin de l'Extrême-Orient inconnu, nous étions sous le charme de la causerie, si claire et si riche d'observations, du voyageur ; nous étions aussi empoignés par l'intérêt qui s'attache à tous ces objets où se révèlent une civilisation très différente de la nôtre, des coutumes qui semblent être la contre-partie des nôtres, et une couleur qui, tout en restant particulière au pays même, subit la double influence de la Chine et du Japon.

M. Varat se propose de publier prochainement le récit de son voyage d'exploration. Les quelques aperçus qu'il nous en a donnés de vive voix nous permettent de lui assurer que cette publication sera accueillie avec un vif intérêt.

M. Ch. Varat a rapporté des échantillons aussi précieux au point de vue ethnographique qu'au point de vue commercial. Il les a classés avec une remarquable méthode, qui en rend l'examen facile et qui montre quelles ressources notre commerce pourrait tirer de ce pays, avec lequel nous avons des traités en règle, dont nous n'usons pas, tandis que le Japon accapare tout le trafic local.

Résumons, autant que possible, ce qu'est la Corée.

Un pays montagneux, avec une capitale, Séoul, qui est bien la ville la plus pittoresque qui soit : Une civilisation qui date de longtemps, puisqu'en 1522 on y fabriquait déjà des canons se chargeant par la culasse ; une industrie très poussée dans certaines parties, et très ingénieuse, qui nous montre des marbres gravés, des cuivres admirablement travaillés, des fontes de fer, des

ciselures sur acier, de la typographie à l'aide de bois durci, des ouvrages en crin d'une incomparable perfection, des papiers à faire rêver tons les bibliophiles et qui s'emploient pour la fabrication des vêtements ; des tulles et des étoffes d'une grande finesse, des meubles anciens tout incrustés de nacre, et des meubles modernes, avec de jolies armatures en cuivre poli ; une éducation suffisamment affinée, puisque toutes les places s'y conquièrent à coups de diplômes ; les lettres aussi y sont l'objet d'honneurs particuliers ; quant aux beaux-arts, on y cultive agréablement les dessins à la plume rehaussés d'un lavis.

Vous voyez que ce pays inconnu est loin d'être un pays sauvage. En outre des produits que nous venons d'énumérer et dont les vitrines de M. Varat nous montrent des échantillons, l'explorateur nous montre quelques scènes de la vie coréenne bien typiques au point de vue des mœurs.

Voici, par exemple, le groupe du jeune marié et de sa femme. Le marié est encore un enfant, tandis que la femme paraît avoir une vingtaine d'années. Ceci demande explication.

En Corée, on marie régulièrement les jeunes enfants même âgés de dix ans avec des jeunes femmes de vingt à vingt-deux ans qui jouent auprès d'eux le rôle de tuteurs et sont chargées d'administrer la fortune. Contrairement à ce qui a lieu chez nous, le mariage émancipe le mari et non femme.

Un autre groupe nous montre une femme en costume d'intérieur, assise à terre et tendant le bras pour recevoir la tasse que son enfant-mari vient de boire.

Voici maintenant la sieste :

Un mandarin couché dans un lit, dont la forme rappelle celle du moyen-âge, est à moitié assoupi ; il tient dans sa main la longue pipe coréenne qui vient de s'éteindre. Il est couvert du vêtement blanc que portent habituellement les Coréens de distinction.

Voici encore un tableau de mœurs intéressant :

Un grand catafalque coréen, recouvert des étoffes les plus brillantes, de bois peints aux couleurs les plus vives, représentant des fleurs, des fruits et un grand nombre de têtes de coq, cela a plutôt l'air d'un palanquin de jeune mariée qu'un sombre cercueil.

L'enterrement se fait la nuit à la lueur des torches.

Après la cérémonie, les parents rapportent les tablettes du mort, objet d'un culte spécial pour ses enfants.

Mais nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu insuffisant des curiosités que M. Varat a rapportées de son voyage accompli à ses frais, sans aucune participation du gouvernement.

Cette exposition coréenne, il faut la visiter et la parcourir en détail. On en reviendra avec la conviction que M. Varat a ouvert aux relations commerciales une voie nouvelle où notre activité pourrait s'employer pacifiquement et avec fruit.

Quoi qu'il en soit, M. Varat a déjà percé une partie du mystère qui entourait encore la Chine centrale.

Parmi les assistants, nous remarquons : MM. Xavier Charmes, remplaçant M. Fallières, ministre de l'instruction publique, empêché ; M. Bertrand, de l'Institut ; le général Schen-Ki-Tong, le prince Galizine-Girard de Rialle, M. Arnold-Vissière, premier secrétaire de l'ambassade de Pékin ; Paul Viollet, membre de l'Institut ; de Saint-Aromant.

Figaro sous Pont Eiffel, 21 Sept 1889.

Nous avons annoncé, il y a quelques jours, l'ouverture de l'exposition coréenne.

Cette exposition est située dans le musée ethnographique du Trocadéro.

C'est M. Charles Varat, chargé par le ministre de l'instruction publique de missions scientifiques en Corée, qui a organisé cette intéressante section.

Deux personnages en cire, un enfant d'une douzaine d'années et une femme de vingt ans, sont représentés dans leur intérieur. Une serpillière, verte ou grise, serrée à la taille, montant jusqu'au cou et s'ouvrant sur la poitrine, tel est le costume des femmes. Elles portent, en outre, une sorte de domino qui cache leur visage.

Le Temps signale dans cette exposition divers objets funéraires, un danseur des morts, les lèvres rouges, les yeux blancs, le visage recouvert d'un masque noir.

L'homme, selon les croyances du pays, a deux âmes, l'une matérielle, l'autre spirituelle. La première est l'objet d'un culte domestique ; la seconde doit, sous peine des plus grands malheurs, ne plus revenir dans sa demeure. C'est pourquoi l'on transporte le mort dans un catafalque fermé jusqu'à une distance donnée ; puis les porteurs s'arrêtent, tournent le cercueil dans toutes les directions afin que le mort ne puisse plus retrouver son chemin, et on procède ensuite à l'inhumation.

Des faïences, des éventails d'un caractère original, des bijoux, des chapeaux, des vêtements civils et religieux, etc., donnent une idée de l'industrie et de l'art en Corée.

Sœur Anne.

La géographie

24 octobre 1889.

Société de Géographie commerciale de Paris

La Société a tenu, le mardi 15 octobre, sa première séance mensuelle de l'année 1889-1890. Elle vient d'entrer dans sa dix-septième année et sa prospérité ne cesse de s'accroître. On peut prévoir le moment où, appuyée, servie par des membres dévoués, dans toutes les parties du monde, aidée dans sa tâche par des journaux spéciaux comme *La Géographie*, elle exercera une très sérieuse action au grand profit de notre commerce avec les Colonies et l'Étranger. Le bureau est réélu sans changement; c'est dire que la Société conserve à sa tête son très honoré président, M. Meurand, que la Société félicite chaudement de sa nomination de grand officier de la Légion d'Honneur (qui a eu lieu en juillet dernier); son infatigable secrétaire-général, M. Gauthiot, que la série des Congrès qui viennent d'avoir lieu a mis en lumière toute spéciale, et MM. Levasseur et Pigeonneau, Lourdelet et Pégibou, les représentants les plus autorisés de la science économique et de l'activité appliquée au commerce et aux grandes affaires.

Voyage de M. Ch. Varat autour du Monde, 1888-1889

La séance a été courte et M. Varat, le conférencier, nous a fait regretter sa concision. C'est cependant un bien sympathique et charmant diseur que M. Varat dont la physiologie forte et énergique respire la bonne humeur et la gaieté. M. Varat avait déjà, il y a deux ans, entretenu la Société d'un voyage fait dans le nord de la Sibérie et le nord de la Russie. Depuis ce temps, M. Varat ayant obtenu une mission, toute gratuite, du Ministère, a visité l'Amérique du Nord, le Japon, la Corée et la Chine. Les résultats de cette mission sont faciles à voir; ils sont à l'Exposition Universelle et au Ministère, et les collectifs rapportés ainsi par M. Varat font grand honneur à sa sagacité.

La Société écoute avec grand intérêt le conférencier donnant un aperçu de son Voyage autour du Monde et de ces longs mois d'une vie étrange et mouvementée, dans lesquels il a voulu se rendre compte des plus récents mouvements de notre commerce international.

M. Varat, dans sa route, a d'abord pris la grande ligne du *Canadien-Pacifique*, plus courte que les lignes des États-Unis; il a vu les magnifiques sites des Montagnes-Rocheuses et les énormes bûchers que les pionniers et les bûcherons, dans ces contrées, allument la nuit après avoir fait sauter d'énormes troncs d'arbre à la dynamite. Des villes naissent; mais les habitants se livrent à des spéculations effrénées; des fortunes colossales naissent et meurent en quelques mois. Tout s'assied cependant et voilà un premier débouché offert à notre activité, car le peuple canadien nous aime et aimerait mieux commercer avec nous qu'avec d'autres Européens.

Au Japon, M. Varat a constaté que notre influence n'a pas diminué; mais qu'elle est demeurée stationnaire pendant que d'autres peuples, les Américains surtout, gagnaient du terrain. A Yezo, des villes nouvelles s'élèvent et le conférencier exprime le désir que nos commerçants ne négligent rien pour s'attirer la clientèle de cette population aimable, gaie, au sens artistique.

123

De l'autre côté de la mer du Japon, M. Varat a vu Vladivostock, la curieuse cité sibérienne, née depuis quelques années seulement et déjà reine du Nord à cause de son port magnifique et que des chemins de fer vont relier incessamment à la Russie et à l'Europe. Les sympathies des Russes nous sont acquises et sont de nature à faciliter notre commerce en ces régions.

La Corée a été ensuite parcourue à cheval par M. Varat. Là, dit-il, la marge est grande pour nos commerçants, car rien n'y a été fait, et il n'y a pas dans le pays dix négociants européens. Il est vrai que les Japonais veillent, occupent les ports. L'accroissement rapide des cités prouve qu'il y a là un terrain à exploiter. M. Varat s'est loué de l'accueil cordial des mandarins et des gouverneurs de province.

La Chine a vivement intéressé le conférencier, à cause du mouvement scientifique et commercial dont notre Exposition a donné le signal en Chine. C'est un commerçant français de Tien-tsin que l'empereur a chargé de faire construire un chemin de fer de quelques kilomètres dans son parc. De Shang-hai, M. Varat a remonté le fleuve Bleu, gagné Han-Kao et atteint Y-Chang, le dernier port ouvert aux Européens. Le conférencier exprime le vœu que de nouveaux ports soient ouverts aux Européens chez ce peuple de quatre cent millions d'habitants aux aptitudes mercantiles si remarquables.

Le Tonkin réservait de réelles surprises à M. Varat qui, en débarquant à Hai-phong, a trouvé des quais superbes, des chantiers de construction où l'on a lancé récemment un magnifique bateau à vapeur. Les bateaux se croisent dans le port, apportant les productions agricoles de l'intérieur du pays. Après avoir visité Hué par le col des Nuages et parcouru l'Annam, dont il déclare la race plus assimilable que toutes celles de l'Asie, M. Varat a gagné Saïgon, le Cambodge, visité la Birmanie et il est revenu par l'Inde française. Là, il est vrai, il a constaté quelque ralentissement dans l'activité française et, cependant, il faut que l'expansion coloniale se porte aux Indes où se fait si aisément la fortune. La catastrophe du Comptoir d'Escompte, grâce aux rapides mesures prises par M. Rouvier, n'a eu aucun effet sur notre crédit en Orient. Par l'Égypte, par Athènes et Salonique, M. Varat est revenu vers la France; il a constaté malheureusement qu'à Salonique les hôtels regorgeaient d'Allemands et que ceux-ci ne négligeaient rien pour s'assurer le trafic des nouvelles voies ouvertes du côté de l'Orient. En somme, M. Varat a rapporté de sa mission de bonnes et fortifiantes impressions et termine sa trop courte conférence aux applaudissements de l'assemblée.

Maurice DUNAN.

Le Temps, 9 février 1890.

Société de géographie (7 février)

La séance est ouverte sous la présidence de M. de Bizemont.

Dans la correspondance, notons d'abord une lettre de Tachkent d'après laquelle, à la date du 19 janvier, le colonel Pevtsov aurait trouvé dans les montagnes du sud de Nia (Turkestan chinois) un col donnant un accès facile sur le plateau tibétain. M. Pevtsov aurait déjà pu constater que ce plateau, élevé d'environ 3,800 mètres, est bien arrosé et couvert de végétation. L'expédition Pevtsov après avoir passé l'été sur ce plateau, doit en descendre en automne pour se diriger vers le Lob-Nor.

Dans une note rédigée d'après les lettres les plus récentes des « Missions d'Afrique », M. Rouire signale les luttes engagées — après le passage de Stanley — entre le souverain détrôné et l'usurpateur du pouvoir dans le royaume d'Ouganda. Il ajoute que, vu le manque de sécurité, les stations de la région des lacs Victoria et Tanganika ont dû être abandonnées et que les missionnaires français sont actuellement réfugiés à Tabora. Ainsi, par suite des événements qui se sont déroulés à l'intérieur et sur la côte de Zanzibar, la situation des quelques Européens restés à l'intérieur est tout à fait critique, puisqu'ils se trouvent à la merci des Arabes, à mi-chemin des grands lacs et de la côte.

M. Rabot fait connaître le plan d'une nouvelle exploration antarctique suédoise qui s'organise sous la direction de Nordenskjöld, exploration subventionnée par la colonie australienne de Victoria. L'expédition quitterait la Suède en automne. Son programme comprend, outre les recherches géographiques et d'histoire naturelle, l'examen des couches de charbon et de bois fossilifère qui contiennent probablement des empreintes végétales d'une flore aussi riche et variée que celles des autres régions polaires.

M. Rabot ajoute que dans son historique des voyages aux régions polaires présenté à l'Académie des sciences de Stockholm, Nordenskjöld a oublié de citer le voyage si connu de Dumont-d'Urville, voyage d'autant plus remarquable que la navigation dans les glaces était autrement difficile avec des navires à voiles qu'elle ne l'est aujourd'hui avec des navires à vapeur.

Le président annonce à la société que la Société de géographie commerciale de Bordeaux vient de reconnaître les services que M. Depping n'a cessé de rendre à la géographie et à la cause des sociétés de géographie en lui accordant une médaille d'argent. L'assemblée accueille par des applaudissements cette bonne nouvelle, ainsi que la nomination de membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de son ancien vice-président, le docteur Hamy.

M. de Brazza donne quelques détails complémentaires sur le récent voyage de M. Fourneau dans l'Ouest africain. Il fait surtout ressortir le caractère pacifique et si favorable à notre action civilisatrice du voyage de M. Fourneau, et il attribue la nature de l'accueil des indigènes à la façon particulière dont se présentent à eux nos voyageurs.

La parole est alors donnée à M. Varat, qui, en faisant le tour du monde, a visité une grande partie de la Chine et la Corée, encore si peu connue.

Après avoir résumé ses observations géographiques, climatologiques et donné une idée générale de la flore, de la faune, des productions et des populations, M. Varat raconte dans un style imagé et pittoresque les péripéties de son voyage en Corée. Il nous représente sa capitale, Séoul, comme un immense village, aux maisons sans étage, dont les toits de chaume sont dépourvus de cheminées, de telle sorte que la fumée, sortant par les portes, remplit les rues étroites et sales. On doit être fort curieux dans ce pays, car il est interdit de regarder chez son voisin. En outre, il est défendu aux hommes de sortir pendant la nuit, qui est réservée aux promenades du beau sexe. Ce qui n'a pas moins surpris notre voyageur, c'est de voir nourrir les chevaux un peu mieux que beaucoup de gens en Europe. Leurs repas se composent de soupes aux légumes; ils se prolongent parfois assez longtemps pour donner à M. Varat le temps de rédiger ses notes de voyage.

Notons aussi un amusant entretien avec un gouverneur coréen qui, se figurant peut-être arrêter le voyageur, lui faisait un effrayant tableau de la famine qui désolait le pays à traverser, et à qui M. Varat répondit en lui enseignant le moyen de combattre les famines au moyen de voies de communication et de chemins de fer. Il est à souhaiter que les Coréens accueillent aussi bien ces idées nouvelles pour eux que la Société de géographie a accueilli l'intéressant récit de M. Varat, agrémenté de nombreuses vues de types et de paysages.

(cote MGT : CP 11 p.125)

present—a beggarly, ignorant, impotent mass of corrupt humanity; useless for itself and a danger to others.

We are strongly inclined to the belief that China will not win in the coming struggle, but that, on the contrary, the cause of freedom, legality and peace will triumph in the Far East as in other parts of the world. Rumours are circulating that China is considering the advisability of withdrawing the perfidious rule respecting imports from Korea to China being regarded as re-imports! The very promulgation of such a rule was an unwarrantable insult to the Treaty Powers, and it behoves those of the powers whose interest it is to maintain the independence of Korea to take steps which will prevent China from hatching any more plots for the enrolment of the peninsular kingdom as a province of her Empire. The mere withdrawal of the rule will not be a sufficient safeguard. China must be made to understand that there are states, not very far distant, ready to check *vi et armis*, her illegal and unjustifiable conduct towards Korea. China has, in a most reprehensible manner, strained the patience

of several deeply interested powers and she should not be surprised if they mete out to her a substantial return in the shape of powder and shot, if by no other *modus vivendi*, satisfying not only the honour and vital interests, but also the *amour propre* of powers justly and closely concerned.

Journal officiel,
21 Janvier 1890.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

CXCXVIII

Le commerce international de l'Orient et de l'Extrême-Orient (1).

(D'après les expositions étrangères à l'Exposition universelle de 1889 et d'après les documents statistiques officiels publiés par les divers gouvernements.)

XV. — CORÉE

Ouverture de la Corée au commerce du Japon, de la Chine, de la Russie, des Etats-Unis, etc. — Exportation. — Légumes secs. — Peaux de bœufs. — Importation. — Tissus de coton. — Etoffes de soie. — Métaux (cuivre en lingots). — Tissus de laine. — Matières colorantes et produits chimiques (couleurs d'aniline). — Place à prendre pour le commerce étranger.

Les débuts du commerce international en Corée.

Bien que la Corée n'ait pris aucune part à l'Exposition, il est intéressant de signa-

(1) Voir les numéros du Journal officiel des 9, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 18 et 19 janvier.

ler à l'attention du commerce ce pays, tributaire de la Chine, dont l'administration commerciale se trouve entre les mains de l'administration des douanes chinoises et qui commence à se trouver entraîné dans le mouvement des échanges avec le monde extérieur.

Défendant vigoureusement l'accès de ses frontières à tout étranger, le gouvernement coréen était parvenu à isoler complètement son pays, malgré deux expéditions militaires dirigées contre lui, en 1867 par les Français, en 1871 par les Américains, mais restées sans résultats. En 1876, les Japonais obtinrent un succès plus décisif : ils firent reconnaître leur droit à établir des comptoirs de commerce dans la petite ville de Fou-san. Un an après, ils obtenaient le même privilège pour le port de Yuensan; puis, peu à peu, le commerce européen aidant et tous les efforts s'unissant pour élargir l'entrebaillement de la porte entrouverte, le gouvernement coréen se voyait contraint d'affecter aux relations commerciales de la Corée avec les pays étrangers un troisième port, celui de Jenchuan.

Jusqu'à présent, c'est le Japon qui, en raison des précédents et de sa proximité, profite presque seul du mouvement commercial de la Corée et sert d'intermédiaire entre ce pays et le monde extérieur. Sur un mouvement total annuel de 18 millions de francs, le Japon en absorbe pour sa part pour 14 millions; le reste se partage entre les deux autres nations limitrophes, la Chine et la Russie; les Etats-Unis n'y participent que pour une somme insignifiante.

Jusqu'à présent, il n'y a aucun équilibre entre l'importation et l'exportation : la Corée a plus de besoins que de ressources disponibles; elle reçoit de l'étranger pour 14 millions de francs de marchandises, elle ne lui en envoie que pour 4 millions de francs. Cependant on peut s'attendre à voir ce rapport diminuer et peut-être un jour changer de sens, si l'on tient compte de la fertilité du pays, d'un climat favorable à toutes les cultures, du caractère laborieux et industriel des habitants, et des immenses ressources minérales et forestières encore inexploitées dont il dispose.

Exportation.

Pour le moment, les produits que la Corée fournit le plus au commerce extérieur sont des légumes secs consommés en Chine et au Japon, et des peaux de bœufs, la seule marchandise qui puisse jusqu'à présent donner lieu à quelques transactions avec le commerce occidental. A la suite, il faut noter encore les poissons secs et le riz exportés pour la consommation en Chine et au Japon. L'exportation des peaux a atteint en 1887 la valeur de 1 million et demi de francs.

Importation.

Bien que presque toutes les marchandises importées en Corée soient d'origine européenne, c'est le Japon qui en a le monopole presque exclusif; il fournit 10 millions de francs de marchandises, sur 14 millions de francs d'importation totale.

Les tissus de coton y entrent pour une valeur de 9 millions et demi de francs. Comme pour la Chine, la variété de ces tis-

sus est très considérable : on n'y trouve pas moins de seize genres d'étoffes; mais celui qui l'emporte le plus, c'est la cretonne éruée, dont il est importé en Corée pour une valeur de 9 millions de francs.

Après les tissus de coton viennent les étoffes de soie, qui représentent une valeur de 830,000 fr.; puis les métaux, dont la Corée a reçu, en 1887, pour 600,000 fr., la plus

147
grande partie consistant en lingots de cuivre importés du Japon. La vente des tissus de laine ne dépasse pas 230,000 fr. En revanche, l'importation des teintures et particulièrement des couleurs d'aniline dépasse 400,000 fr.

On voit par ce rapide aperçu qu'il y a en Corée une place à prendre pour le commerce étranger. La consommation de ce pays n'a pas encore atteint tout son développement, et les besoins d'une population de 10 millions d'âmes ne sont pas encore satisfaits par ces importations qui n'atteignent pas, en moyenne, 1 fr. 50 par tête. De même, l'exportation qui n'est exploitée jusqu'à présent que par les peuples de l'Extrême-Orient voisins de la Corée, en vue de leurs propres besoins, ne fournit encore aucun des produits que le commerce européen pourrait lui demander. C'est un point qui mérite de fixer l'attention des intéressés.

KOREA. 24 Janv. 1890.

Shanghai
Mercury

(From a Correspondent.)

Chemulpo, 9th January, 1890.

Apparently the Chinese merchants have made up their mind to not be sat upon entirely by the Japanese competitors in running steamers to this country; the Chinese are going to run a steamer twice a month now between Shanghai and this place. The only wonder is why they have not done so long ago.* The weather is still fine, no ice in the harbour, no skating on the paddy fields, and the river is open almost as far as Mapo. From Wonsan (Gensan of the Japanese, and Yuensan of the Celestials) I hear the same.

I unders and some inconvenience was experienced last week by no less than six steamers being in Chemulpo inner harbour, at one time. Of course, there is room for several more, but not unless a sensible plan of mooring buoys be adopted, as in Shanghai to economise space and insure safety at the same time. I believe a system of "sinks" to moor buoys will be employed, after it has received the sanction of the authorities, who ever they are. These "sinks" are adopted in Wilhelmshafen, a place not far from Heligoland. These "sinks" consist of artificial stones (cement with sand and pebbles cast in moulds) of a square shape, and when "sunk" it is almost impossible to raise them

* We must remind our correspondent that, in 1888, the Chinese s.s. *Fuyew* was running twice a month between China and Korea, and only discontinued trading there because at that time it did not pay, we believe. But since then, according to our information, a fairly good trade has been built up in Korea.—Ed. S.M.

KOREA. 24 Janv. 1890.

Shanghai
Mercury

(From our Correspondent.)

Chemulpo, 18th January, 1890.

Dr. Allen had an audience with the King on the 12th, and he left for Nagasaki to fetch his wife and child in the *Tsuruga* on the 17th. I am informed that he will open a medical mission at this port, but others state that he wants to get the post of Adviser to the King, or to get back as the King's physician and prompter, but the King will be a bigger fool than I take him to be if he takes him back into his service.

Pak has not gone into exile yet; it looks as though the King were trying to bluff Yuan over this affair, and just stave him off with promises. China will soon look small if she is not firmer in this Pak affair.

out les doigts; les os peuvent facilement être prisés ou broyés par la violence des coups. L'autre torture consiste à aiguillonner le corps out entier, et surtout les côtes, avec des pieuxigus, qui ouvrent bientôt d'énormes trousans les chairs.

Les bourreaux n'ayant pu ébranler la foi de ces courageux missionnaires, le juge donna ordre de mettre ces derniers à mort. La sentence fut exécutée le 8 mars.

Arrivés sur le lieu du supplice, raconte M. l'abbé Jeydou dans une très intéressante notice, on esdégage de leurs liens, on les dépouille de eurs vêtements, à l'exception du caleçon, puis n leur lie fortement les deux bras derrière le dos: on asperge d'eau la figure et la tête, que l'on saupoudre ensuite de chaux; on plie les extrémités de chaque oreille et on les perce, de haut en bas, d'une flèche, qu'on y laisse plantée; enfin, on passe sous les bras du patient deux morceaux de bois brut que deux soldats saisissent, l'un en avant, l'autre en arrière, et alors commence la funèbre marche dite le *pal-poug*. Trois porte-drapeaux ouvrent la marche, avec deux soldats armés de bâtons; derrière eux vient le patient, suivi de trois autres soldats et de deux porte-drapeaux. Quarvingts soldats, la lance ou le sabre au poing, les accompagnent. Ils s'avancent en décrivant une immense spirale, qui se rétrécit de plus en plus, jusqu'à ce qu'après avoir tourné huit fois sur eux-mêmes, ils se trouvent rendus au milieu de la plage.

La victime est jetée sur le sol, la tête penchée en avant et les cheveux liés à une corde que tient un soldat. Le signal donné par le mandarin est transmis par deux officiers, éche-lonnés dans l'espace qui sépare la tente du poteau fatal. Aussitôt, les six exécuteurs tournent en dansant autour du poteau, brandissant leurs longs couteaux et poussant des élancements sauvages. Ils mesurent plusieurs fois leur proie et déchargent leurs coups en tournant et en dansant toujours.

L'évêque, c'était son droit, fut décapité le premier. Après lui, ce fut le tour de M. de Bretenières. Beaulieu fut couronné le troisième. Le premier bourreau passe et frappe, le deuxième passe et frappe, le troisième passe et frappe, et, quoique labourée par trois affreuses blessures, la tête reste encore attachée au tronc. A son tour le quatrième bourreau arrive, mesure son coup et frappe. Louis Beaulieu était mort!

Quelques jours après, les chrétiens vinrent donner la sépulture aux martyrs sur la montagne de Ouai-ko-kai.

Il y a vingt-cinq ans de cela! Et Louis Beaulieu dort toujours là-bas, dans la terre lointaine, en attendant que des mains pieuses rapportent sur les rives de la Garonne ses restes mortels.

Ce jour sera véritablement le jour du triomphe, et la ville de Langon sera heureuse de déposer sur le tombeau de son héroïque enfant la palme réservée aux martyrs.

Le petit séminaire de Bordeaux s'associera lui aussi à cette fête. Déjà une souscription est ouverte dans le but d'élever à Mussonville un monument où seront inscrits les noms des anciens élèves morts pour le Christ et pour la France, les noms des missionnaires martyrisés et des soldats frappés par les balles prussiennes en 1870.

Une des places d'honneur sera réservée à Louis Beaulieu, décapité pour la foi en Corée, le 8 mars 1866. D. B.

Figaro: 6 mars 1891.

LA CORÉE A PARIS

L'arrivée d'un Persan ne nous émeut plus; mais celle d'un Coréen nous étonne encore, surtout lorsque cet habitant de la Corée entreprend ce lointain voyage sans compagnon, sans aide d'aucune sorte, sans connaître un seul ami dans Paris et sans pouvoir prononcer un seul mot de notre langage.

C'est le cas de Hong-Jong-Ou, qui vient des bords de la mer Jaune, n'ayant jamais entendu prononcer qu'un seul nom français: « Clémenceau », et possédant pour toute recommandation à travers le monde un incompréhensible passeport rédigé dans l'idiome de son pays et dont voici la traduction:

Le ministre des affaires étrangères du gouvernement Coréen délivre le présent certificat d'identité à Hong-Jong-Ou, habitant Séoul, qui va faire ses études de droit en Grande-France, et prie les agents de ce pays de surveiller sa conduite, afin qu'il ne se rende coupable d'aucune faute et puisse mener à bien ses études.

De l'année du Sanglier.

Signé: KIN,

Ministre des affaires étrangères.

Les études de droit seront-elles jamais commencées? Nous l'ignorons. Mais ce qui est certain c'est que ce garçon de trente-cinq ans, aux moustaches pendantes, aux cheveux noirs logés dans la haute coiffure tressée de crins, au torse droit et mince enfermé dans sa longue robe grise, aux yeux demi-clos qui semblaient hésiter à s'ouvrir devant tant d'étonnements et tant de surprises, faillit mourir de faim dans ce vaste Paris qu'il admirait jusque dans sa misère.

Il était porteur d'une lettre pour un missionnaire de la rue du Bac dont les bienfaits étaient restés inoubliés dans la Corée, et il croyait que ce talisman lui ouvrirait toutes les écoles, lorsqu'il apprit à son arrivée ici que le vénérable prêtre était reparti pour l'extrême Orient.

Que faire alors? A quelle demeure frapper? La Corée n'a pas de représentant à Paris, puisque la Chine, son ennemie, lui interdit toute légation. Bref, délaissé de tous, il alla de porte en porte et échoua finalement dans une maison ouvrière de la rue de Turenne où le directeur des missions étrangères le fit placer. C'est là qu'un peintre fort connu, et qui nous supplie de ne pas le nommer, l'a rencontré par hasard, se hâtant de le recueillir dès le lendemain dans son atelier.

Très intelligent, très énergique, Hong-Jong-

Ou montre de telles facilités dans l'étude du français que, dans un mois, il saura certainement parler couramment notre langue. Une seule chose est pour lui incompréhensible dans notre grammaire capricieuse, c'est que le *t* se prononce tantôt dur, tantôt doux comme l'*s*. Ce sujet de « l'Empire fermé » est d'ailleurs un esprit des plus cultivés et, dans les études chinoises, coréennes et japonaises faites jusqu'à l'âge de dix-sept ans, il a presque tout appris sauf la musique, l'exercice de cet art étant interdit aux gens de sa caste. Son père est un noble-lettré de la classe des Sa-Jo.

Que demande-t-il ici, dénué de ressources? Nul ne le sait: peut-être pourrait-il, au point de vue de l'ethnographie et de la langue, donner d'utiles indications aux écrivains qui étudient ce mystérieux pays de Corée; peut-être la municipalité pourrait-elle l'employer dans ce merveilleux musée Guimet donné à la Ville. Peut-être aussi, inconsolée de son Orient, son âme lassée sera-t-elle envahie demain par le désir subit du retour aux pays désertés! Certes, il apporterait là-bas des idées nouvelles plus larges, sinon plus sages, résultat des choses vues, car il appartient au parti libéral, le Kaï-ha-to, et est opposé par conséquent au parti Kou Saïto, le parti rétrograde, qui combat l'introduction des coutumes européennes. Mais une seule chose l'étonnera longtemps encore, lui que tout surprenait à son arrivée dans Paris sceptique, mouvant, bruyant, brillant, c'est qu'il soit interdit là-bas, aux Coréens, comme marque suprême de respect, de jamais prononcer le nom de leur souverain, alors qu'à Paris, des millions de Français, plus civilisés, traitent quotidiennement leurs maîtres de menteurs ou de vendus, en leur obéissant tout autant!

Qui veut un Coréen?

Musotte.

La Tribune de Genève

201

8-9 mars 1891.

FRANCE

(Corresp. particulière de la Tribune).

Paris, 6 mars.

Aventures d'un Coréen. — La censure, les cafés-concerts et les coquins. — Encore le pari mutuel.

On m'accusera peut être de tomber dans le fait-divers, mais en vérité l'aventure de Hong-Jong-Hou est si invraisemblable qu'elle mérite d'être contée.

Hong-Jong-Hou est un Coréen qui ne nous vient pas de Montmartre, la patrie classique des exotiques; il nous arrive en droite ligne des bords de la mer Jaune et ne sait pas un mot de français. Son aspect physique, ses moustaches pendantes, ses cheveux noirs, son teint, ses yeux demi-clos disent mieux son origine que tous les certificats authentiques.

Comment est-il arrivé à Paris? Cela tient du merveilleux, Hong-Jong-Hou n'étant protégé dans son voyage que par un passeport rédigé dans l'idiome de son pays et qui rend rêveurs nos pauvres agents. Comment pourraient-ils savoir que ce grimoire « les prie de surveiller la conduite de Hong-Jong-Hou, habitant de Séoul, qui va faire ses études de droit en France. »

Or, la Corée n'a pas de représentant officiel à Paris, et un Coréen n'a rien à attendre de l'ambassade de Chine. Le pauvre diable en était réduit à promener sa longue robe grise dans les rues de la capitale; et il a eu faim plus d'une fois. Il finit par échouer, non pas sur les bancs de l'École de droit, mais dans un asile de la rue Turenne. C'est là qu'il a été repêché par un brave homme qui a pensé que le meilleur service à lui rendre était de lui faire apprendre le français.

L'interview étant à la mode, nos savants, qui ne connaissent guère la Corée que par oui-dire, pourraient recourir à ce procédé pour la mieux connaître. Notre Coréen pourra peut-être gagner sa vie en se faisant feuilleter comme un livre. On demande des gens de bonne volonté pour étudier un Coréen.

Temps: 16 août 1934.

CORÉE ET CORÉENS

Puisque Chinois et Japonais, selon une expression familière à Mme de Sévigné, sont décidés à en découdre, que la Corée, comme le Maroc, auquel on ne saurait mieux la comparer, ouvre aux puissances de l'Europe un champ fécond en spéculation, il est bon de rappeler ce qu'est la Corée, ce que sont ses habitants et leurs usages.

Là, plus que partout ailleurs, le sang de nos missionnaires a coulé.

Louis-Philippe et Napoléon III, à deux reprises différentes, voulurent venger la mort de ceux de nos compatriotes qui s'obstinèrent à prêcher l'égalité et la fraternité chez un peuple que l'aristocratie opprime. Les coups que nous portâmes aux Coréens leur firent si peu d'effet, qu'en 1883, lorsque le roi de Corée ouvrit à l'Allemagne, à l'Angleterre et aux Etats-Unis les portes de son royaume — le Royaume Solitaire — comme on l'appelle dans l'Extrême-Orient, ces portes restèrent fermées pour la France. Il fallut une mission spéciale, dont furent chargés MM. Patenôtre et Paléologue, pour nous les faire ouvrir.

Au point de vue commercial, nous faisons une assez triste figure dans ces lointaines régions; mais de la lutte qui commence entre la Chine et le Japon il peut à tout instant résulter de sérieuses complications, et, à ce titre, il n'est pas inutile de connaître la nature du pays où le combat se livre.

I

Après avoir laissé derrière lui les riantes perspectives des îles boisées du Japon, le navigateur qui arrive sans transition en vue des côtes méridionales de Corée, est tout surpris de l'aridité des terres élevées qui s'offrent de loin à ses regards. Son étonnement n'est pas moindre au froid excessif et à la chaleur torride qu'il ressent sous une latitude qui n'est autre pourtant que celle de Malte et de l'Italie du Sud. En décembre, c'est le climat de la Sibérie, en juillet celui de Tombouctou. La Pérouse raconte qu'il fut stupéfait de voir encore de la neige au mois de mai, dans les ravins voisins des côtes. Cette basse température, qui semble régner avec sévérité l'hiver, est due à une nature montagneuse et aux vents qui se précipitent sur elle des steppes glacées de la Mongolie. « En quelque lieu que vous posiez le pied, nous a dit un missionnaire qui était venu se réfugier à Manille à l'époque des persécutions, vous ne voyez que des hauteurs. Presque partout vous semblez être emprisonné entre les rochers, resserré entre les flancs de collines, tantôt nues, tantôt couvertes de pins sauvages, tantôt hérissées de broussailles ou couronnées de forêts. Tout d'abord vous n'apercevez aucune issue; mais cherchez bien, et vous finirez par découvrir les traces de quelque sentier qui, après une marche plus ou moins longue, vous conduira sur un sommet d'où vous verrez se développer un horizon accidenté. Vous avez quelquefois, du haut d'un navire, contempilé la mer, alors qu'une brise carabinée soulève les flots en une infinité de monticules. C'est, en petit, le spectacle qui s'offre à vos regards. Vous voyez dans toutes les directions des milliers de pics aux pointes aiguës, d'énormes cônes, des rochers et, plus loin, à perte de vue, d'autres montagnes plus hautes encore, et c'est ainsi presque dans tout le pays.

Indépendamment de la péninsule qui porte le nom de Corée et qui mesure 400 kilomètres de long sur 60 de large, il y a, à l'ouest et au sud, au centre d'une mer pleine de bas-fonds, un grand nombre d'îles dont la plus étendue est celle de Quelpaert. Par un temps clair, des îles japonaises de Tron-Sima on voit fort bien la côte coréenne.

C'est de la chaîne de montagnes où domine le Paikton-San ou la montagne à tête blanche que les deux plus grands fleuves de la Corée prennent leur source. Entre ces deux cours d'eau est une contrée noire de forêts, formant un territoire sans nom où les bandits de la

Mandchourie et de la Chine vivent, à l'exemple des trop fameux Pavillons-Noirs du Tonkin, de brigandage. Ce fut de la partie sud-orientale de ce district, de ces immenses plaines parsemées de lacs, de marais, de bois fourrés, de collines arides, qu'à la fin du douzième siècle les Tartares, les Mongols et les Huns s'élançèrent pour conquérir l'Asie occidentale et une grande partie de l'Europe. Aujourd'hui, par un étrange retour, ce sont des Russes, des Anglais, des Français qui cherchent à faire prévaloir leur influence dans ces régions.

L'agriculture est ici en honneur comme elle l'est en Chine, et cependant beaucoup de montagnes, celles du Nord surtout, sont encore couvertes de forêts et de bouleaux, de pins rachitiques et de hêtres; elles seraient tout à fait vierges de semences si les catholiques indigènes n'y étaient venus, par crainte de la persécution religieuse, y porter des graines. Dans les vallées, on récolte le riz, le millet et beaucoup de plantes textiles, surtout le chanvre, dont de vastes champs sont couverts. On y trouve le fameux Gen-Seng (*Panax quinquefolium*) dont la racine est tellement appréciée par les Célestes, toujours en quête d'excitants prolifiques, qu'elle se vend au prix incroyable de 50,000 francs la livre.

Un jour viendra où la prospérité du pays dépendra plus de ses mines que de son agriculture. Dans certaines régions septentrionales, il suffit de gratter la terre pour y voir briller l'or, et dans les sables des rivières les paillettes de ce métal s'y rencontrent fréquemment. L'exploitation des mines est sévèrement défendue. Le gouvernement coréen, dans la crainte de voir le royaume envahi par les étrangers, a toujours voulu faire croire que la nation était pauvre. La seule monnaie qui ait un cours légal est la sapèque. Deux cents francs font la charge d'un homme. Rien n'est mieux imaginé pour n'avoir pas d'argent sur soi.

Les forêts, qui couvrent un tiers du pays, ont permis aux tigres de se multiplier. Ces fauves font un nombre considérable de victimes, les paysans coréens n'étant pas plus autorisés que les paysans du Tonkin à faire usage d'armes à feu. Au temps où la *Capricieuse* faisait l'hydrographie des côtes coréennes sous la direction de M. Mouchez, plusieurs officiers de marine de mes amis descendirent à terre dans des parages déserts pour enrichir la collection de coléoptères que je formais aux Philippines. Ils durent revenir à bord sans rien me rapporter. A quelques mètres du rivage, le sol était couvert d'empreintes de tigres, d'ours et de sangliers.

Comme en Chine, le chien sans poil se mange en Corée; il passe pour un mets des plus délicats, quoique, au dire des missionnaires, ce chien soit dressé au nettoyage des marmots. Le gouvernement défend l'élevage des moutons et des chèvres: le roi seul a ce privilège. Les moutons lui servent pour le sacrifice des ancêtres; les chèvres sont réservées pour les offrandes à Confucius.

Ce qui rend le séjour de la Corée insupportable à l'Européen, c'est la vermine qui l'assaille. Il y a des cancrelats énormes qui, l'été, rongent l'épiderme et rendent le repos impossible. Ils se multiplient avec une si prodigieuse rapidité, qu'un proverbe coréen dit: « Quand une femelle de cancrelat ne donne pas le jour à quatre-vingt-dix-neuf petits cancrelats dans une nuit, elle a perdu son temps. »

En résumé, la Corée est pour nous, habitants des zones tempérées, un séjour détestable. Et cependant, un auteur chinois, cité dans l'*Encyclopédie japonaise*, a écrit que « parmi les pays barbares aucun ne se peut comparer au Cambodge en richesse, au Japon en franchise, au Kilan, — le pays d'origine de la dynastie chinoise actuelle — en bravoure, à la Cochinchine en fertilité, au Tchousien — la Corée — en agrément ». *Tchochien*, en chinois, signifie la fraîcheur du matin.

II

Les Coréens, par leur physionomie, rappellent les Japonais du Sud, particulièrement ceux de Satsouma; mais ils ont les traits plus fins et plus réguliers. Beaucoup portent la barbe. Les femmes sont fortes et grandes, la plupart d'une taille de plus de cinq pieds deux pouces. II

semble que la masse du peuple représente un faisceau de races diverses, car il est facile d'y trouver des types très purs de Japonais, de Chinois, de Tatares, de Tongouses et peut-être même de Malais. La paix qui a régné longtemps en Corée et l'oppression exercée par le gouvernement ont beaucoup contribué à rendre le peuple mou et ignorant. Celui-ci supporte aisément sa misère. On le croit intellligent : c'est une erreur due sans doute à sa persistance à ne pas répondre aux questions des étrangers. Il déteste les visages nouveaux et il fait semblant de ne pas vous comprendre, pour n'avoir pas à vous parler. Au dire des Malais, les singes ne parlent pas non plus, pour ne pas payer d'impôt aux collecteurs anglais.

La femme coréenne qui noue des relations avec un étranger est condamnée à mort. Les Japonais en eurent un terrible exemple lors de la famine qui, en 1877, dépeupla une partie du Royaume Solitaire. De pauvres femmes affamées vinrent demander des secours aux Japonais installés à Fusan; après quelque temps, elles furent renvoyées chez elles par ordre du gouverneur. On leur trancha la tête. Les Coréens riches vont aussi à Fusan, mais c'est pour y admirer les *mousmées* japonaises, leur offrir des cadeaux et en obtenir des faveurs.

Aussitôt qu'une femme coréenne — à moins qu'elle ne soit très jeune ou très vieille — rencontre un étranger, elle s'enfuit, et, si la retraite est impossible, elle se voile le visage. Il est à présumer qu'elle agit ainsi plutôt par crainte de ses compatriotes que des étrangers. Un jour, un officier anglais qui faisait des sondages à Masamfo, descendit à terre avec quelques camarades. Deux femmes, qui travaillaient seules dans les champs, vinrent à eux, les examinèrent longuement et leur adressèrent quelques paroles qu'ils ne purent comprendre. Un Coréen se montra à quelque distance, et aussitôt elles prirent la fuite.

Tous les travaux domestiques sont faits par les femmes; la destinée des hommes paraît être celle de fumer et de flâner de la naissance à la mort. Ils sont doux de caractère, très polis dans leur langage, et même flatteurs. A ceux qui leur demandent comment ils vont, ils répondent: « Grâce à la faveur que vous me faites en m'adressant cette question, ma santé est bonne. » Un malade dit à la personne qui vient le visiter: « Grâce à votre visite, je me sens mieux. » S'adressent-ils aux Japonais, les seuls étrangers avec lesquels ils causent volontiers, ils commencent toujours par ces mots: « Vous êtes si savants! » ou « Vous êtes si grands! » Un Coréen rencontrant un enterrement arrête le cortège et, s'approchant du cercueil, dit: « Je regrette profondément la perte de cet homme vertueux », même s'il n'a jamais connu le défunt.

M. Ch. Dallel, dans son intéressante *Histoire de l'Eglise de Corée*, nous apprend qu'en Corée les mœurs sont effroyablement corrompues et que la condition de la femme est un état d'abjection et d'infériorité choquantes. « Elle n'est pas la compagne de l'homme, dit-il; elle n'est qu'une esclave docile, un instrument de plaisir et de travail, à qui la loi et les mœurs ne reconnaissent aucun droit et, pour ainsi dire, aucune existence morale. C'est un principe admis, consacré par les tribunaux, que toute femme qui n'est pas sous puissance de mari ou de parents est, comme un animal sans maître, la propriété du premier occupant. »

On ne cesse de répéter aux garçons qu'il est honteux pour un homme de demeurer dans l'appartement des femmes, et, jeunes encore, on les voit se refuser à mettre les pieds dans les parties du logis où vivent leurs mères et leurs sœurs. Presque jamais un Coréen de bon ton n'aura une conversation suivie avec sa propre femme, qu'il regarde comme étant infiniment au-dessous de lui. Après le mariage, les femmes nobles sont inabordables. Presque toujours consignées dans leurs appartements, elles ne peuvent ni sortir ni même jeter un regard dans la rue sans la permission de leur mari. Des libertins profitent de cette reclusion pour violenter les femmes en l'absence de leurs époux: elles se taisent, par crainte de la mort ou d'un effroyable scandale. Il est aussi des usages qui

viennent évidemment de la liberté des mœurs et du mépris qu'on a pour le sexe faible. Ainsi, les femmes non mariées ont le droit de pénétrer partout, de circuler en tous les temps dans les rues de la capitale, même la nuit, tandis que, depuis neuf heures du soir, moment où la cloche donne le signal du couvre-feu, jusqu'à deux heures du matin, aucun homme ne peut sortir sans s'exposer à une forte amende.

Lorsque les enfants ont atteint l'âge de puberté, ce sont les parents qui les unissent sans les consulter; les filles ne peuvent se marier avant vingt ans. La veille ou l'avant-veille du jour fixé pour un mariage, la fiancée invite chez elle une de ses amies pour lui relever les cheveux qu'elle a portés jusque-là en tresses flottantes sur les épaules; le jeune homme appelle, de son côté, l'un de ses parents pour lui rendre le même service. Tant que l'on n'est pas marié, eût-on trente ans, on est considéré comme un enfant auquel toutes les folies sont permises, et l'on doit garder les cheveux nattés et tombants. Après l'union, les hommes portent leur chevelure nouée sur le sommet de la tête, mais en si petite quantité qu'il n'y en a pas plus gros qu'un œuf. Les femmes mariées font tout le contraire; elles se procurent de faux chignons, afin de grossir autant que possible les deux tresses qui, pour elles, sont de règle stricte.

Quand arrive le jour du mariage, on prépare dans la maison de la jeune fille une estrade plus ou moins élevée, ornée avec tout le luxe possible. Les futurs époux, qui ne se sont jamais vus, sont amenés solennellement sur l'estrade et placés l'un en face de l'autre. Ils y restent quelques minutes, se saluent sans mot dire, puis se retirent chacun de son côté. Le jour de la noce, la femme doit montrer la plus grande réserve dans ses paroles. Sur l'estrade, elle n'a pas dit un mot, et le soir, dans la chambre nuptiale, l'étiquette lui commande de garder le silence le plus absolu. Le jeune marié l'accable de questions, de compliments; elle doit rester muette, impassible comme une statue. Assise dans un coin, revêtue d'autant de robes qu'elle peut en porter, elle attend que son époux la déshabille, si toutefois cela peut être agréable à ce dernier. Et c'est tout: le mariage est conclu. Les Coréens ont le droit d'avoir autant de concubines qu'ils peuvent en entretenir, et ils ne s'en privent pas si leur femme légitime n'est pas de leur goût. Se contenter d'une femme serait d'ailleurs de mauvais ton.

III

Les Coréens sont divisés en trois classes: nobles, gens du peuple, esclaves. La noblesse est héréditaire. Les enfants naturels étant devenus très nombreux, un décret royal leur a donné le droit d'aspirer comme les enfants légitimes à toutes les dignités. Les nobles descendent pour la plupart des guerriers qui, il y a cinq siècles, ont placé sur le trône le fondateur de la dynastie actuelle. Les services publics sont monopolisés par eux, les traitements de leurs fonctions sont les uniques moyens de leur existence. Ils ont, en outre, certains privilèges tels que celui de ne pas se voir inscrits sur les rôles de l'armée, d'être inviolables dans leurs demeures et leurs personnes et de porter chez eux le bonnet de crin, qui est le signe distinctif de leur rang. Qu'un grand seigneur n'ait pas d'argent, il envoie ses valets saisir un marchand ou un laboureur et lui en demande. Si celui-ci s'exécute de bonne grâce, il le relâche; sinon, il est emprisonné, privé d'aliments et battu jusqu'à ce qu'il ait donné la somme qu'on lui réclame.

Dans les auberges, on n'ose ni interroger un noble ni même le regarder. On ne peut fumer devant lui. S'il sort à cheval, un valet conduit sa bête par la bride; aussi n'en voit-on jamais galoper. La noblesse est la grande plaie du pays. Il est des hobereaux qui ne mangent du riz qu'une fois tous les trois ou quatre jours, passent d'horribles hivers sans feu et presque sans habits, et cependant refusent obstinément de se livrer à quelque travail, par crainte de déroger.

Entre la noblesse et le peuple proprement dit se trouve la classe moyenne, qui ne se rencontre que dans la capitale. Elle comprend des familles qui, depuis plusieurs générations, remplissent auprès du gouvernement certaines

fonctions spéciales, telles que celles d'astrologue, de médecin et d'interprète. Au-dessous de cette classe vient le peuple, qui n'a absolument aucune influence politique. Les individus attachés aux temples de Confucius, les fabricants de cercueils, les couvreurs, les maçons, tous ceux, en un mot, qui ont un même genre de travail ou des intérêts communs, créent comme en Europe des syndicats afin de trouver aide et protection en cas de besoin. Les abatteurs de bœufs forment une classe à part, tenue pour plus vile que celle des esclaves. Cela vient de ce que le bœuf étant un animal absolument nécessaire pour la culture, une loi défend de le tuer sans permission du gouvernement. De là une grande répulsion contre ceux qui les abattent. Ces parias d'un nouveau genre ne peuvent demeurer dans l'intérieur des villages, et c'est parmi eux que sont pris les exécuteurs des

hautes-œuvres. Le mépris public n'atteint que ceux qui tuent l'animal et nullement les bouchers qui vendent la viande.

Sont esclaves ceux qui naissent d'une mère esclave, ceux qui se vendent ou sont vendus par les chefs de famille comme tels, et enfin les enfants abandonnés. Leur maître a le droit de vie et de mort sur eux; s'il use de ce droit sans raison majeure, il est justiciable des tribunaux. Les femmes esclaves, propriétés des préfets de province, sont traitées comme des animaux.

Les Coréens, qui ont tant de dureté pour le sexe faible, adorent leurs enfants et surtout les garçons. Ils ne sont jamais abandonnés ou exposés, du reste pas plus qu'en Chine, sauf dans les cas de grande famine. Parfois, aux époques de disette, des pères vendent leurs fils; mais l'argent qu'ils peuvent acquérir par la suite est employé à les racheter. Le premier sentiment que l'on inculque à un enfant est le respect de son père. On ne lui demande aucune considération pour sa mère. On n'adopte pas de filles, toujours parce qu'on les considère indignes d'accomplir les rites prescrits. A la mort du père, le fils aîné prend sa place: il conserve le domaine familial, s'il y en a. Les cadets, à l'époque de leur mariage, reçoivent des cadeaux plus ou moins importants. Les noms de famille sont en très petit nombre, cent quarante-cinq ou cent cinquante au plus. Pour distinguer les différentes familles qui portent le même nom, on y joint l'indication du pays.

La Corée, longtemps vassale de la Chine, a subi l'influence de sa domination. On y trouve, ainsi que dans l'Empire du Milieu, le même respect pour la science, la même vénération pour les grands philosophes, et presque le même système d'examens littéraires pour les emplois et les dignités. Mais si, dans le Céleste-Empire, un individu, tout pauvre qu'il soit, peut, ayant acquis des grades littéraires, devenir le premier mandarin de l'empire, celui qui échoue, fût-il fils d'un ministre et riche à millions, est également incapable d'exercer une fonction publique. En Corée, c'est bien différent. La démocratie égalitaire n'existe pas, et si les Coréens ont le droit de concourir pour les plus hauts emplois, jamais ils n'obtiennent autre chose que des places insignifiantes, sans espoir de s'élever bien haut. Le noble qui a reçu son diplôme universitaire accapare les meilleurs postes administratifs et militaires.

Les sciences exactes, la linguistique, les beaux-arts, sont loin d'être en aussi grand honneur que les études littéraires et philosophiques. Les sciences sont l'apanage de la « classe moyenne » qui se rattache à huit professions différentes: La première, celle des interprètes, est très recherchée; la seconde comprend l'étude de l'astronomie et l'art de choisir les jours propices. Ceux qui en sont chargés ne travaillent que pour le roi. Puis, vient l'école de médecine, l'école des chartes, l'école de dessin pour les cartes, plans et portraits du souverain, l'école de droit, l'école de calcul, et enfin l'école de l'horloge qui fournit les directeurs et surveillants de l'horloge unique du gouvernement. C'est une machine hydraulique qui mesure le temps en laissant tomber des gouttes d'eau à intervalles réguliers. Il y a de nombreux potiers, mais nulle part on ne retrouve la fabrication de ces porcelaines admirables dont il ne

reste plus que quelques rares spécimens. Ce sont les Coréens qui ont initié les Japonais et les Chinois à la connaissance de la céramique (1).

Les richesses minérales abondent, et personne ne dit avoir vu fabriquer ces bronzes d'une charmante couleur et d'une sonorité incomparable que l'on rencontre dans les habitations des mandarins riches. C'est pourtant à la Corée, d'après les vieux livres chinois, que le Japon et le Céleste-Empire sont redevables de leurs premières tentatives artistiques et littéraires. Une autre gloire lui revient. Elle a inventé les caractères mobiles métalliques, précédant ainsi l'Europe de plus d'un siècle et demi. Un M. Satow possède une réimpression du K'ung-Tsé-Kia-Yü ou apologues de Confucius, imprimée en caractères mobiles à la librairie de l'Unité de distinction, en 1317. C'est l'un des plus anciens livres qu'il y ait au monde. On assure aussi que les Chinois ont employé des caractères d'argile cuite et mobiles dès le onzième siècle. A ce propos, il est juste de dire que les missionnaires en Corée de la Société des missions étrangères de Paris ont fait imprimer, en 1880 et 1882, à Yokohama, un *Dictionnaire franco-coréen* et une *Grammaire coréenne*.

IV

Le bouddhisme, où la doctrine de Fo, pénétra en Corée au quatrième siècle de notre ère; longtemps après la religion de Confucius le supplanta et devint en quelque sorte la religion d'Etat. Pour la masse du peuple, celle-ci consiste dans le culte des ancêtres et dans l'observation de cinq devoirs: envers le roi, envers les parents, entre époux, envers les vieillards et entre amis. Pour les lettrés, il faut ajouter: le culte de Confucius et des grands hommes, la vénération des livres sacrés de la Chine et un culte à Sia-Trik, le génie du royaume. Qu'est-ce que ce Sia-Trik? Les missionnaires ont souvent interrogé les Coréens à son sujet, sans jamais obtenir une réponse précise. Les uns désignent ainsi un être suprême, d'autres croient que c'est le ciel, le plus grand nombre ignore ce que cela veut dire. C'est lui qui, comme notre saint Médard, fait la pluie ou le beau temps. Un jour, M. Ch. Dallet disait à un Coréen que chaque homme avait une âme; le Coréen ne voulait pas l'admettre. « Pour nous autres, disait-il, ce qui nous meut et nous anime se dissipe avec le dernier souffle de la vie; mais pour les grands hommes, ils subsistent encore après la mort » (2). Il y a des couvents de bonzes et de bonzesses. Il y a peine de mort pour celles-ci si elles ont des enfants. Comme la loi ne les oblige pas à séjourner dans les bonzeries toute leur vie, elles les quittent dès que l'ennui les domine trop, ce qui n'est pas long. Si on demande aux Coréens ce qu'ils deviennent après la mort, ils répondent comme les épicuriens: « Qui le sait? Personne n'est revenu; l'important est de jouir de la vie tant qu'elle dure. »

Le nombre des charlatans, astrologues, jongleurs, diseurs de bonne aventure de l'un et l'autre sexe qui vivent en Corée de la crédulité publique est inimaginable. Ceux qui ont le plus de succès dans ces métiers sont les aveugles, qui, presque tous, exercent leur profession depuis leur bas âge et transmettent leurs secrets aux affligés de la même infirmité qu'eux. On les fait venir pour dévoiler l'avenir, découvrir les choses secrètes, mais surtout pour chasser les démons qui ont pris possession de malheureux frappés d'épilepsie.

Le christianisme s'introduisit en Corée en 1784. Il y avait déjà plus de deux cents ans qu'il avait été prêché en Chine et au Japon par saint François-Xavier. Dans le principe, ce fu-

(1) Julliot, l'un des plus experts marchands de curiosités du dix-huitième siècle, parle ainsi de la porcelaine coréenne, qu'il croit être, à tort, l'œuvre du Nippon: « Cette porcelaine, dont la composition est entièrement perdue, a toujours eu l'avantage d'inspirer la plus grande sensation aux amateurs par le genre si fin du beau blanc de sa pâte, le flou séduisant de son rouge mat, le velouté de ses vives et douces couleurs en vert et bleu céleste foncé; tel est le véritable mérite renoué de cette porcelaine; aussi, tous les cabinets supérieurs en sont composés, ce qui seul fait son éloge. » (*Les Merveilles de la céramique*, par Jacquemart.)

(2) *Histoire de l'Eglise de Corée*, par M. Ch. Dallet, missionnaire. Paris - Palmé éditeur.

rent surtout les nobles, les savants, les lettrés, qui se firent chrétiens en confessant leur foi jusque dans les tortures et jusqu'à la mort. Plus tard, ce furent, comme aux premiers temps de l'Eglise, les pauvres et les esclaves qui demandèrent le baptême, soit pour relever à leurs yeux leur condition morale, soit pour mieux supporter leur misère en attendant un monde meilleur.

L'histoire du christianisme en Corée n'est, du reste, qu'un long martyrologe où l'on ne voit que des noms coréens et français. En 1839, MM. Imbert, Maubant et Chastan, tous les trois missionnaires, furent décapités après de longues souffrances. C'en fut qu'en 1846 que le gouvernement de Louis-Philippe songea à venger leur mort. A cet effet, le 10 août, la frégate *Gloire*, commandant Lapiere, et la corvette *Victorieuse*, commandant Rigault de Genouilly, avançaient dans la mer de Corée, au milieu d'un groupe d'îles. Rien n'annonçait un danger, lorsque les deux navires touchèrent à la fois. Ils étaient par 35°45 de latitude nord et 124°8 de longitude est. Aux voies d'eau qui se déclarèrent immédiatement on reconnut que tout espoir de sauver les bâtiments devait être abandonné. Dans la journée du 12, les marins français, au nombre de six cents, opérèrent leur débarquement sur une île voisine du naufrage, et, le 13 au soir, les

deux commandants quittèrent les derniers leurs navires. Les équipages furent reconduits en Chine par des navires anglais qui, à la nouvelle du sinistre, étaient accourus.

En 1866, Mgr Berneux et MM. de Brétenières, Beaulieu, Dorie, Pourthié, Petit Nicolas, Mgr Davely et MM. Aumaitre et Huin étaient torturés, puis décapités sur les berges du fleuve qui baigne la capitale, non loin du village de Sai-Nam-Bo.

Le jour de cette épouvantable exécution, quatre cents soldats qui accompagnaient les martyrs se rangèrent en demi-cercle en face de la tente d'un mandarin. On déposa les prisonniers à terre, au centre du cercle que formait la troupe, au pied d'un mât sur lequel flottait un drapeau blanc, puis, descendus de leurs chaises à porteur, on les dépouilla de leurs vêtements, à l'exception du caleçon. Mgr Berneux fut appelé le premier. Ses bras sont liés sur le dos; un bourreau replie l'une contre l'autre les deux extrémités de chaque oreille et les traverse du haut en bas par une flèche qui y demeure fixée. Deux autres bourreaux aspergent d'eau le visage et la tête qu'ils soupoudrent ensuite de chaux; puis, passant deux morceaux de bois sous les bras du supplicié, ils le soulèvent et le montrent aux spectateurs en lui faisant faire huit fois le tour de la place, rétrécissant chaque fois le cercle qu'ils forment en marchant, de manière que, à la fin du huitième tour, ils se trouvent au milieu du terrain. Mgr Berneux est alors placé à genoux, la tête inclinée en avant, retenue par les cheveux liés à une corde que tient un soldat. Six bourreaux brandissent de longs coutelas, tournent autour de lui en exécutant une danse sauvage tout en poussant des cris horribles; chacun d'eux frappe comme et quand il veut. Au troisième coup, la tête du vénérable évêque roule sur le sol, et soldats et bourreaux s'écrient à la fois: « C'est fini! » On ramassa aussitôt la tête, et, selon l'usage, on la plaça sur une petite table avec deux bâtonnets, et on la porta au mandarin pour qu'il pût constater de ses propres yeux que c'était bien la victime exigée. Les bâtonnets servent à remuer la tête, s'il prend fantaisie à l'un des assistants de la retourner. Celle-ci est ensuite apportée près du corps et fixée par les cheveux à un poteau au-dessous d'une planche où est écrite la sentence. On répéta les mêmes évolutions et les mêmes cérémonies lentes et cruelles pour les autres confesseurs.

Au mois de septembre 1866, on reçut à Paris une lettre de Mgr Ridel, donnant les premiers détails des événements que nous venons de résumer. Les séminaristes des Missions étrangères étaient en récréation à Meudon, dans la maison de campagne qu'ils y possèdent. Le soir, le supérieur les recevait et leur annonça que neuf de leurs confrères, dont deux évêques, avaient versé leur sang pour leur foi. Les séminaristes

improvisèrent aussitôt une illumination et entonnèrent le *Te Deum*.

Le gouvernement impérial prit autrement la chose: il ordonna au contre-amiral Roze de se rendre en Corée avec la frégate la *Guerrière*, les corvettes à hélice *Laplace* et *Primauguet*, les avisos *Déroulède* et *Kien-Chan*, les canonnières *Tardif* et *Lebrethon*. Le 22 septembre 1866, trois bâtiments de l'escadre s'engageaient dans un chenal qui devait les conduire en vue de la capitale, et, le 25, après de nombreux échouages, le *Tardif* et le *Primauguet* mouillaient en face de ces murailles. Le 30, les mêmes bâtiments redescendaient la rivière sans rien obtenir du gouvernement coréen. Le 16 octobre, la ville de Kang-Hoa, dans l'île de ce nom, fut prise. Quelques soldats coréens se firent tuer bravement à leur poste; mais les habitants ayant pris la fuite, on ne trouva à occuper qu'une cité déserte. Dans le Yamoun ou résidence du gouverneur, on trouva des arcs, des flèches et, en très grand nombre, des sabres, des fusils à mèche et des canons en cuivre se chargeant par une cavité placée près de la culasse. La bibliothèque de ce palais était très riche. Elle se composait de deux ou trois mille volumes imprimés en chinois, avec de jolis dessins, sur beau papier, tous bien étiquetés, la plupart très volumineux, reliés avec des plaques en cuivre sur des couvertures en soie verte ou cramoisie. On y trouva une histoire ancienne de la Corée en soixante volumes. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'était un livre formé de tablettes de marbre se repliant, comme les panneaux d'un paravent, sur des charnières en cuivre, très bien polies, avec des caractères dorés incrustés dans le marbre, et chaque tablette protégée par un coussin de soie écarlate; le tout placé dans un joli coffre en cuivre, lequel était à son tour renfermé dans une boîte de bois peinte en rouge, avec ferrements en cuivre doré. Ces tablettes carrées formaient, en se développant, un volume d'une douzaine de pages. Elles contiennent, au dire des uns, les lois morales du pays et, selon d'autres, dont l'opinion est plus probable, les faveurs accordées aux rois de Corée par l'empereur de la Chine. Dans une autre caisse, on trouva une tortue en marbre, parfaitement sculptée, sous le piédestal de laquelle était le sceau royal, ce sceau redouté que les simples Coréens ne peuvent ni voir ni toucher et dont la possession a suffi plusieurs fois pour transférer l'autorité royale et terminer des révolutions.

Le contre-amiral Roze, fatigué de son inaction, lassé de ne recevoir aucune réponse aux lettres qu'il écrivait au roi de Corée, crut, après sa démonstration contre Kang-Hoa, que son devoir était de mettre fin à sa mission. Il appa-reilla.

Après cette expédition, c'est-à-dire de 1866 à 1875, le Royaume Solitaire resta fermé. Dès 1867, les foires annuelles qui avaient lieu à Pien-Men, ou la Porte-Frontière, furent supprimées. Les jonques chinoises, qui étaient autorisées à pêcher sur les rivages coréens, reçurent l'ordre de ne plus se montrer. En 1868, soixante-dix de ces bateaux furent brûlés et trois cents hommes de leur équipage massacrés sous les prétextes les plus futiles, mais le plus souvent sur le soupçon d'avoir des chrétiens à bord.

Un ou deux navires américains ayant éprouvé le même sort, les Etats-Unis firent, en 1871, une démonstration aussi inutile et aussi malheureuse que les deux nôtres. Seuls, les Russes ont étendu leurs conquêtes au nord-est de l'Asie, sans rencontrer du côté de la Chine la moindre opposition. En 1860, leurs frontières sont devenues limitrophes de la Corée. On leur a prêté alors des projets d'annexion qui se seraient réalisés si la Chine n'y avait mis obstacle en cédant sur la question du Kouldja.

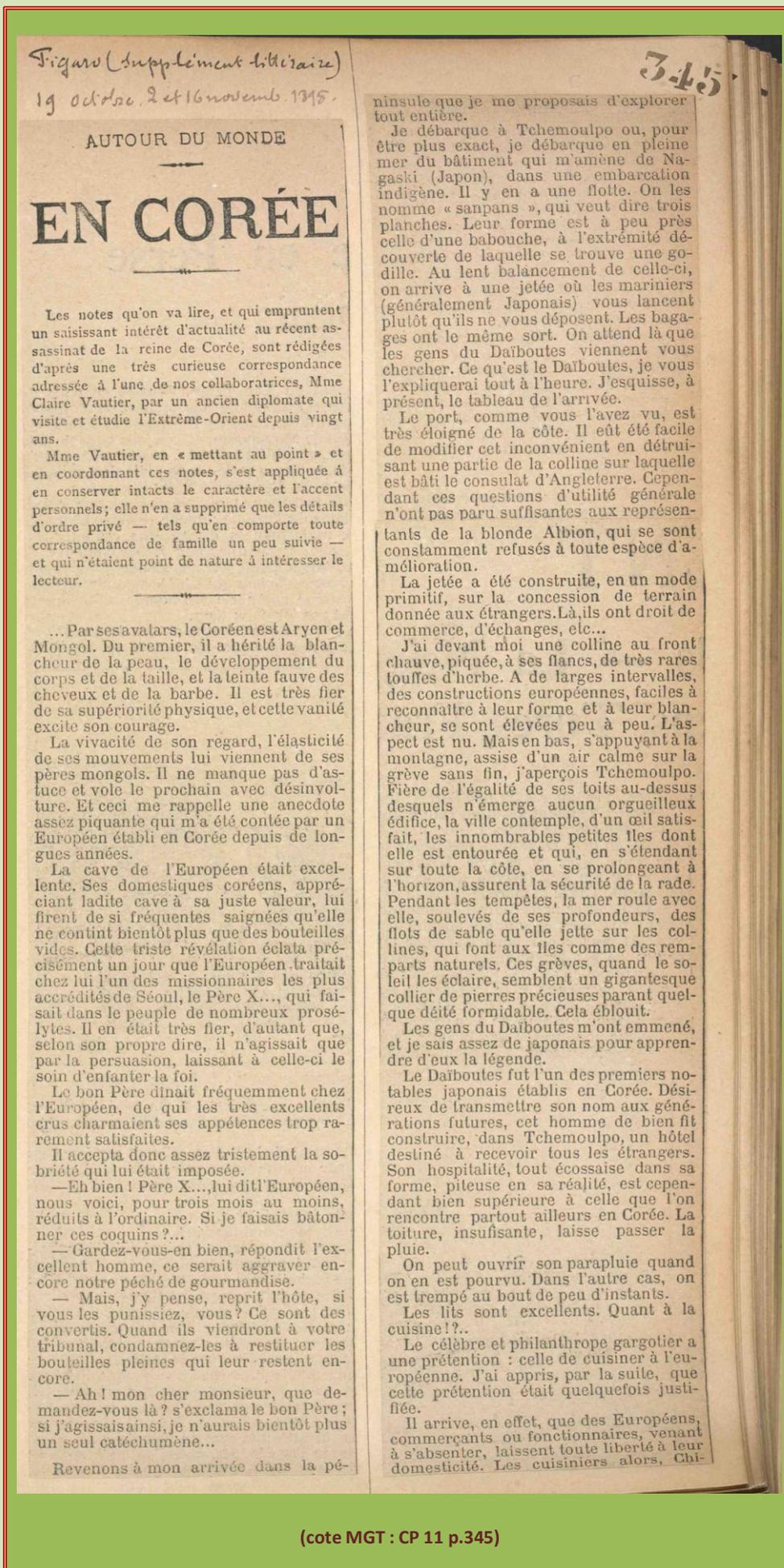
EDMOND PLAUCHUT.

La Corée vue par Hippolyte Frandin et Claire Vautier (*En Corée*, Paris, 1905)

Les propos qui suivent proviennent du livre de Claire Vautier et Hippolyte Frandin, *En Corée*, Paris, 1905 (cote MGT : Patrimoine Adultes magasin res.f 777). De larges extraits de cet ouvrage, ainsi que d'autres récits de voyageurs occidentaux consacrés à la Corée, sont compilés dans Loïc Madec et Charles-Edouard Saint-Guilhem (dir.), *Corée voyageurs au Pays du matin calme, récits de voyage 1788-1938*, Paris, 2006 (cote MGT : 910.4 CORE).

Hippolyte Frandin (1852-1924), fils de diplomate, étudie à l'École des langues orientales puis séjourne comme interprète et ambassadeur en Chine. En 1890, il devient consul et commissaire du gouvernement français à Séoul, où il remplace Victor Collin de Plancy. À partir de 1895, il occupera d'autres postes en Amérique latine ou en Australie. Claire Vautier est une coauteure énigmatique, que l'article ci-contre présente comme une collaboratrice au supplément littéraire du *Figaro*. *En Corée* reprend, d'ailleurs, le texte de l'article.

« Je débarque à Tchémoulpo, ou, pour être plus exact, je débarque en pleine mer, du bâtiment qui m'amène de Nagasaki (Japon), dans une embarcation indigène. Il y en a une flotte. On les nomme sampans, ce qui veut dire trois planches. Leur forme est à peu près celle d'une babouche, à l'extrémité découverte de laquelle se trouve une godille. Grâce au lent balancement de celle-ci, on arrive à une jetée où les mariniers – généralement japonais – vous lancent plutôt qu'ils ne vous déposent. Les bagages ont le même sort. [...] Le port, comme vous l'avez vu, est très éloigné de la côte. Il eût été très facile de modifier cet inconvénient en détruisant une partie de la colline sur laquelle est bâti le Consulat d'Angleterre ; cependant, ces questions d'utilité générale n'ont pas paru suffisantes aux représentants de la blonde Albion, qui se sont constamment refusés à toute espèce d'amélioration. La jetée a été construite, en un mode primitif, sur la concession du terrain accordée aux étrangers. Là, ils ont droit de commerce, d'échanges etc. J'ai devant moi une colline au front chauve,



(cote MGT : CP 11 p.345)

piquée, à ses flancs, de très rares touffes d'herbe. A de larges intervalles, des constructions européennes, faciles à reconnaître à leur forme et à leur blancheur, se sont élevées peu à peu. L'aspect est nu ; mais, en bas, s'appuyant à la montagne, assise d'un air calme sur la grève sans fin, j'aperçois Tchemoulpo. Fière de l'égalité de ses toits, au-dessus desquels n'émerge aucun orgueilleux édifice, la ville contemple d'un œil satisfait les innombrables petites îles dont elle est entourée et qui, en s'étendant sur toute la côte, en se prolongeant à l'horizon, assurent la sécurité de la rade. [...] »



Quai de débarquement des marchandises
à Tchemoulpo.



Affectueux souvenirs. Absence
complète de bateaux et de courriers.
Séoul, 9 avril 1905.

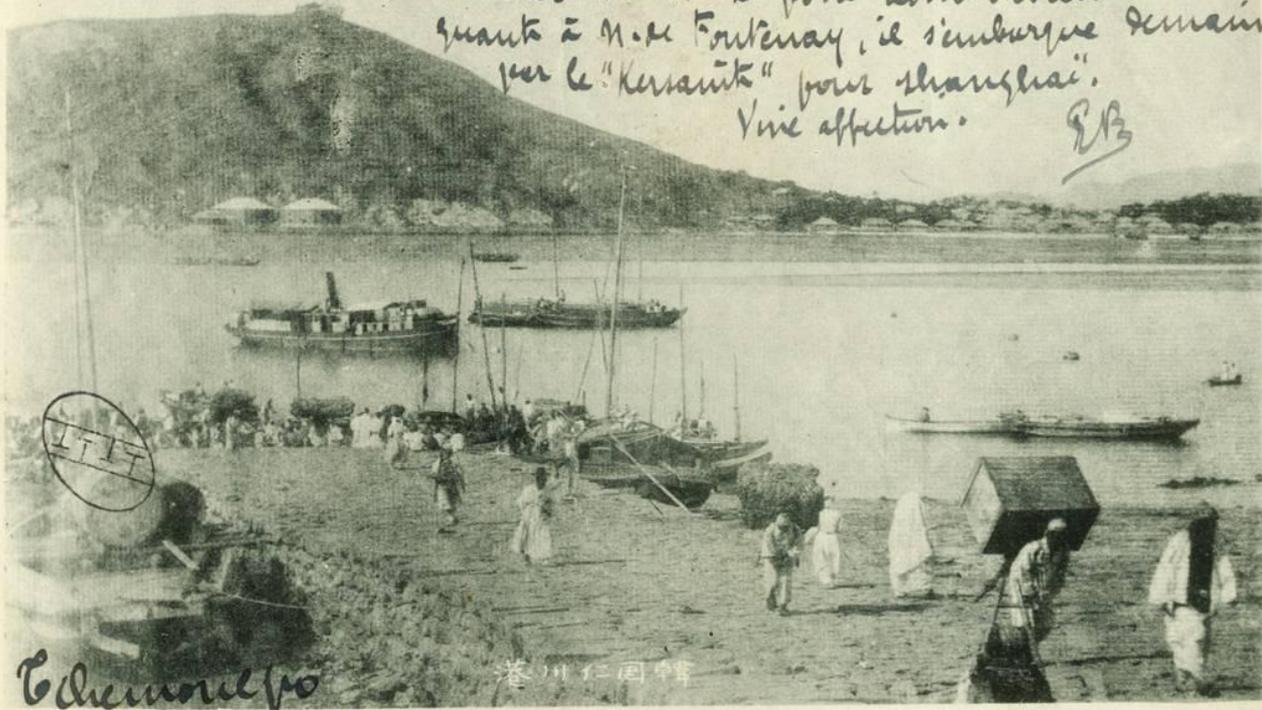
V. Collin à Séoul

(91)

(cote MGT : CP Collin 2365)

Tchemoulpo (aujourd'hui Incheon) est un simple petit port de 4700 habitants au début des années 1880. La ville connaît son développement dans les années 1880 avec l'ouverture de la Corée au commerce international et aux étrangers. Elle est alors le lieu de passage obligé des étrangers vers Séoul et vers l'intérieur du pays car elle constitue le plus proche accès maritime de la capitale. L'axe Tchemoulpo-Séoul fait rapidement l'objet d'aménagements routiers et ferroviaires.

Leony 10 juillet 1906
Mon cher ministre se porte admirablement,
quant à M. de Fontenay, il s'embarque demain
par le "Kersanté" pour Shanghai.
Vive affectueux. *EB*



(cote MGT : CP Collin 2363)



La concession internationale
à Echemoupo



28

(cote MGT : CP Collin 2371)



Taureaux chargés de branches de Sapin pour le chauffage, place de la grosse cloche à Séoul.

23

(cote MGT : CP Collin 2574)

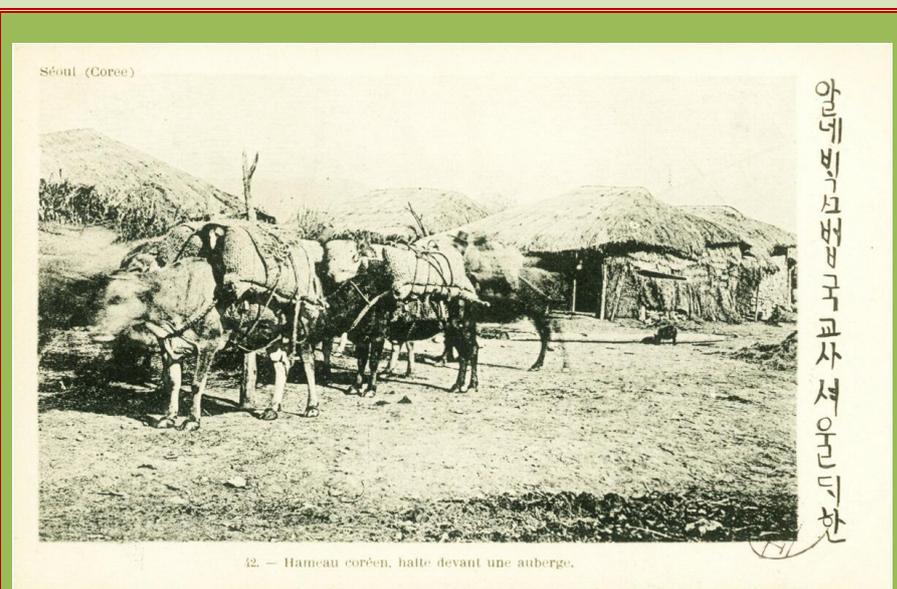
« Ce sont des taureaux qui portent les bagages ; et la race bovine est ici d'une vigueur telle, que chaque animal peut recevoir sur son dos un poids de deux cents kilos sans en paraître surchargé. Au moyen d'un anneau passé dans le mufler et muni d'une corde, les coolies conduisent ces bêtes. [...] Le cahotement causé par le mauvais état des chemins rend le voyage en chaise absolument insupportable. D'ailleurs, fait à ces climats, habitué aux ardeurs du soleil, je préfère cheminer en piéton, estimant que c'est là l'unique manière de voir et de comprendre. [...] Mes coolies, au nombre de cinquante, [...] s'étonnent de voir qu'en marchant, je veuille partager leurs fatigues, et surtout que je reste vêtu. Eux n'ont

gardé que leur pagne. La sueur ruisselle sur leur corps, tandis que sous mes vêtements de soie, avec mon parasol, mon casque en moelle d'aloès et mes lunettes bleues, je pare assez bien aux incommodités de la chaleur. »

« A mi-chemin de Tchemoulpo à Séoul, c'est-à-dire après deux heures de marche environ, nous nous arrêterons à l'auberge royale. [...] Cette fois, j'ai décidé de faire halte, au moins pendant quelques heures, et j'ordonne le déballage de ma vaisselle, de mon linge, des nattes, matelas, meubles et objets de toilette dont je m'étais préalablement muni. Bien m'en avait pris. Dans les douze chambres de l'auberge royale, je n'ai pas rencontré le meuble le plus élémentaire. Je suis pourtant l'hôte du roi de Corée. C'est lui qui a fait construire cette auberge, destinée à recevoir les étrangers. [...]

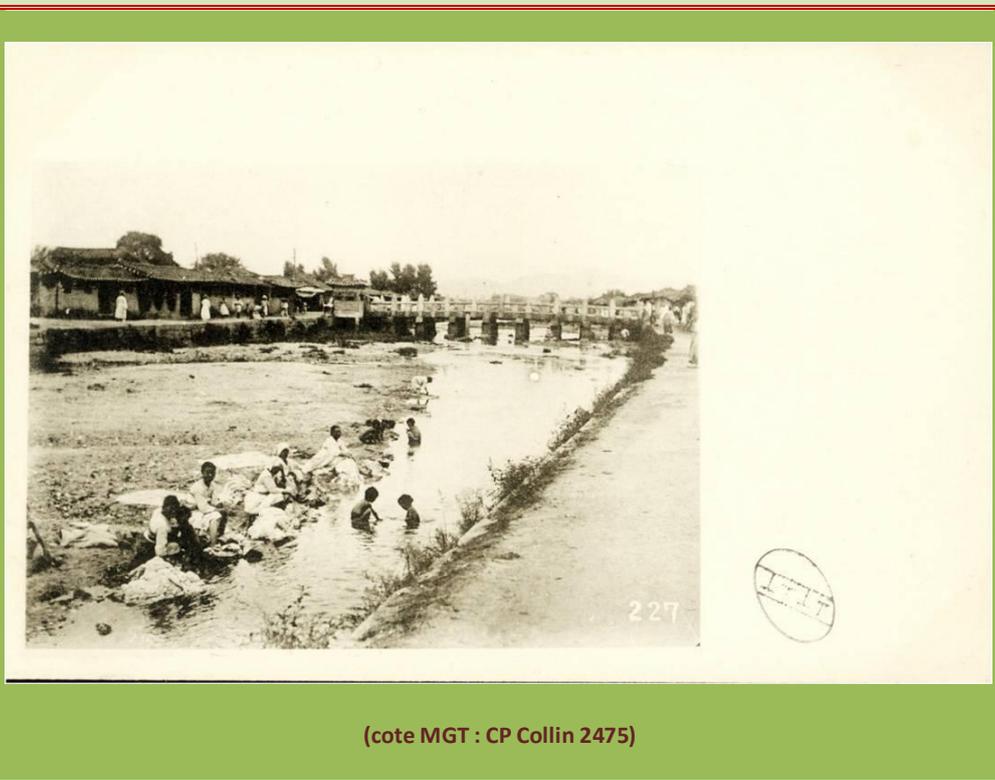
Pour la première fois, à peu de distance de l'auberge, j'aperçois un village coréen. J'ai pu croire, d'abord, que j'avais devant moi une agglomération de gigantesques tortues ; mais je constate, en m'approchant, que ces apparences de carapaces ne sont autres que les toitures des cases indigènes. Ces toits sont formés de boue amalgamée à des pailles et à des feuillages séchés. Le tout, réuni, est d'une dureté extraordinaire.

L'architecture coréenne, non seulement dans les villages, mais souvent même dans l'intérieur des villes, est d'un primitif comique. Les murailles sont faites de boue comme les toitures. Cette boue, en dehors et en dedans, est plaquée de pierres superposées, attachées entre elles par des cordes de paille et riz tressées !... La solidité de ces murailles ne se prolonge pas au-delà d'une ou deux années, au bout desquelles l'indigène rassemble ses matériaux, redélaye sa boue, réédifie les pierres et les entoure de cordes neuves. »



42. — Hameau coréen, halte devant une auberge.

(cote MGT : CP Collin 2572)

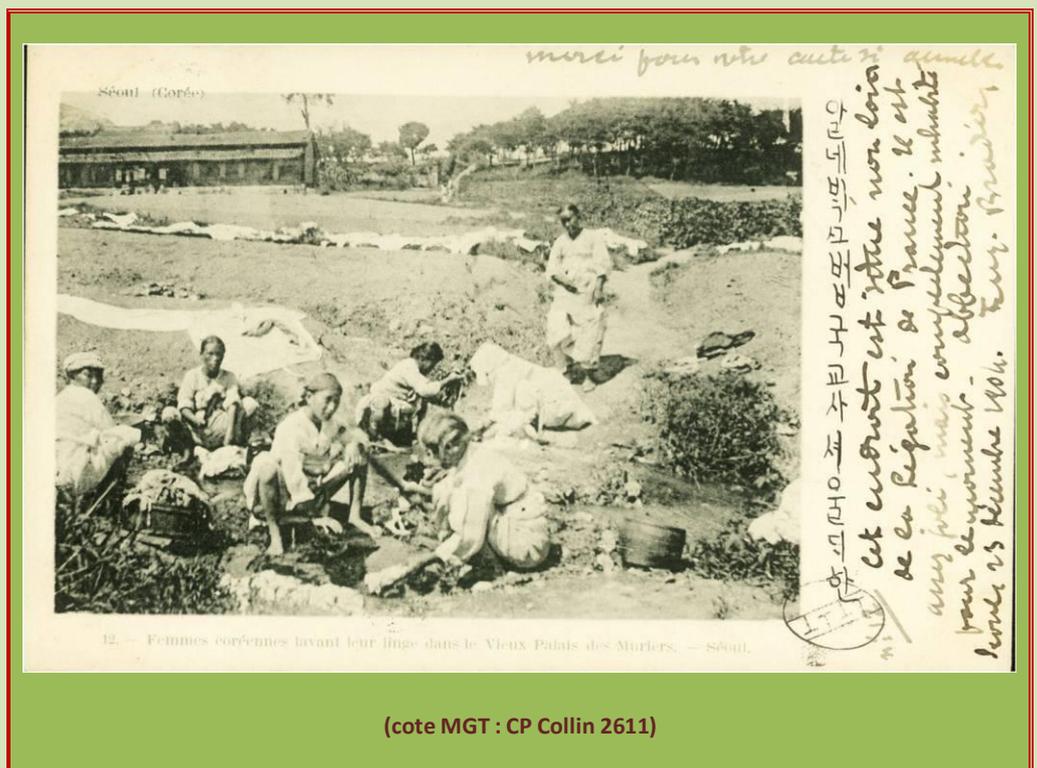


(cote MGT : CP Collin 2475)

« Ici, comme en Chine, la malpropreté est endémique. Les enfants pullulent, grouillant comme la vermine qui les ronge. L'été, ils sont nus. Les femmes sont vêtues d'un pantalon bouffant qu'elles attachent au-dessous des seins, qui généralement sont allongés et retombants – ce qui, chez les Coréens, est le signe glorieux et respecté de la fécondité. Outre le pantalon, la femme mariée porte un corselet montant dans le dos jusqu'au cou, mais laissant la poitrine découverte. De cette façon, les marmots peuvent satisfaire leur appétit sans que

leur mère ait besoin de se distraire de sa besogne. [...] Les étoffes de soie sont prohibées dans le peuple. Les classes inférieures, celle même des marchands, n'ont droit qu'aux étoffes de cotonnade bleue ou blanche.

Le costume masculin comporte également le pantalon bouffant, auquel vient s'adjoindre une robe ou surtout de même étoffe. Les cheveux sont relevés sur les tempes et le front, et serrés au sommet de la tête par un affreux petit chignon. [...] Ce qui est du dernier grotesque, c'est le vêtement de deuil coréen. La cotonnade écrue est alors adoptée. La coiffure, en forme de cône, se dresse, énorme, faite de bambous croisés et d'un poids invraisemblable tandis que, devant son visage, lui en masquant toute la partie inférieure, l'homme affligé doit tenir un morceau d'étoffe soutenu par deux longs bâtons. Le but de cette mascarade m'est resté inexplicé. [...] »



(cote MGT : CP Collin 2611)



Souvenir de Seoul (Coree)-1903



Souvenir de Seoul (Coree)-1903



conservé pendant trois ans, en vêtements de deuil. Lors de la mort du père on le fait

Seoul (Coree)

고려의 백성들은 고구려의 백성들과 같은

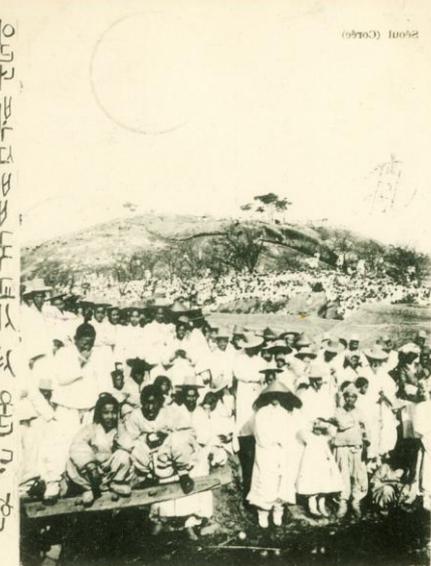


夫賣商營國不禮時

WORKMEN OF COREA



Souvenir de Seoul (Coree)-1903



— Groupe de Coreens attendant le passage du cortège de Sa Majesté l'Empereur.

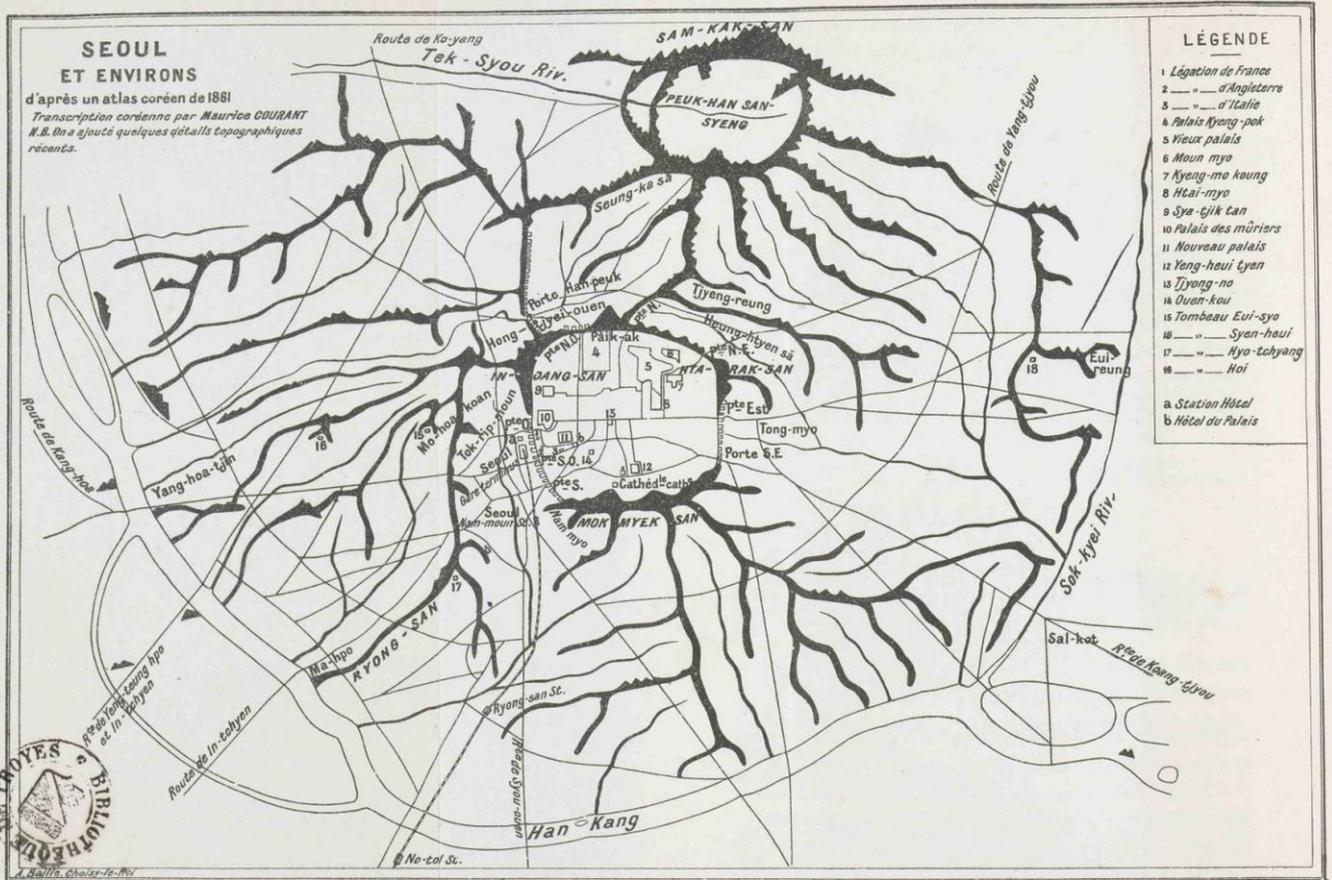
Seoul (Coree)

고려의 백성들은 고구려의 백성들과 같은



Je suis le premier qui
trouve une bonne occasion
pour vous.

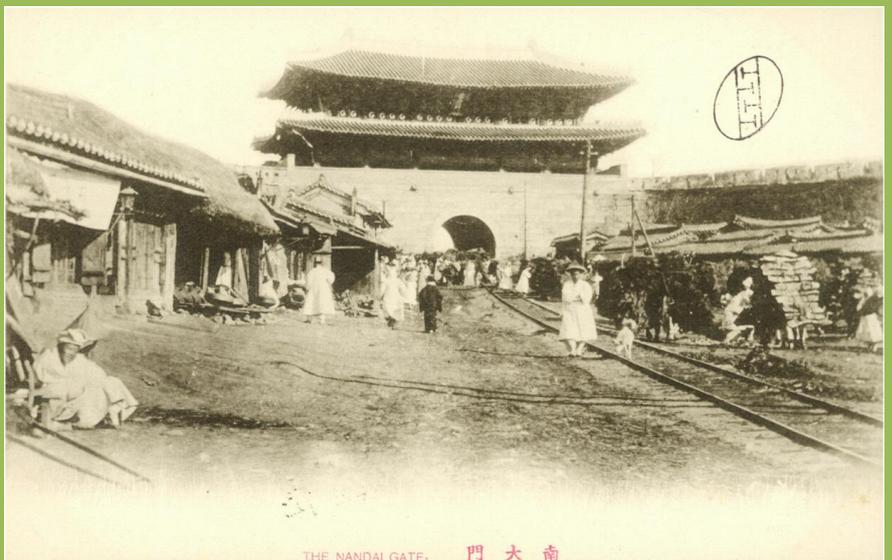
(cote MGT : CP Collin 2614, 2651, 2603, 2591, 2596 et 2431)



(cote MGT : CP 247 p.22-23)

« Les collines qui entourent Séoul s'étendent devant moi, avec, à leurs sommets, touchant d'un clair ruban la masse sombre des forêts, les murailles blanches de la ville. Les lourds bastions qui sont ses portes dressent, à mes yeux, les pagodes dont ils se surmontent. [...] C'est le soir, et il me faut camper ici. Les portes de Séoul sont fermées, et leurs clefs remises, au coucher du soleil, entre les mains du gouverneur ; la ville ne sera rouverte qu'à l'aube prochaine. [...] Je suis là ; cependant, la gorge contractée et le cœur frémissant en une invincible émotion, j'attends et je demeure. C'est que j'ai aperçu là-haut, sur la colline, dominant la ville de Séoul, une bande d'étoffe, flottant, faiblement agitée par la brise. Et cette étoffe, c'est le drapeau de la France ! [...] »

Séoul, grande porte Sud (Nandai Gate)



THE NANDAI GATE. 門大南

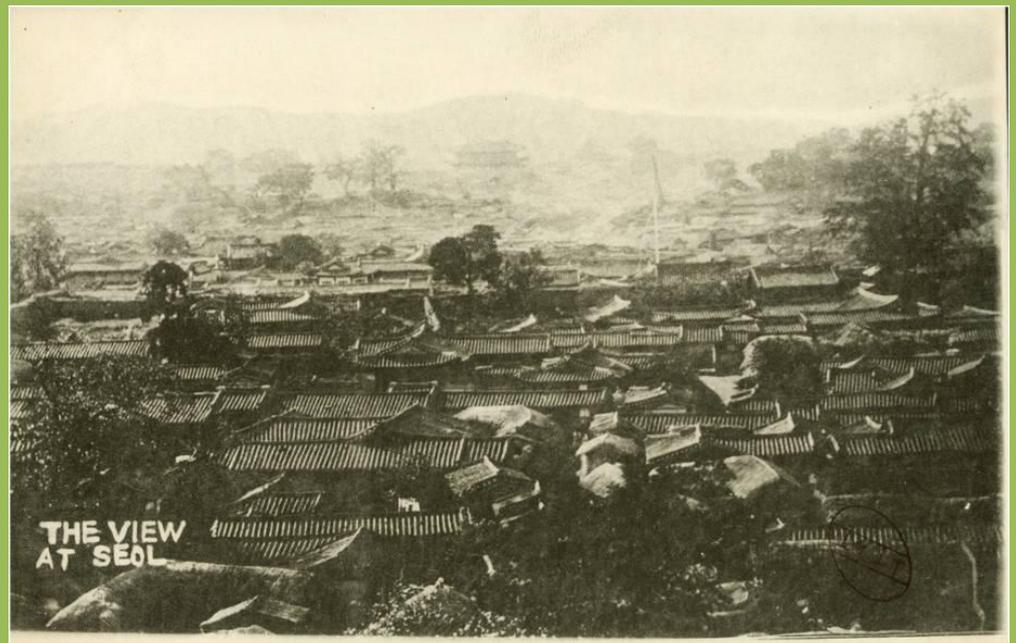
(cote MGT : CP Collin 2383)

« [J]e traverse, pour parvenir à la légation, d'abord des murailles de cinq ou six mètres d'épaisseur, qui font à la ville une ceinture protectrice, puis une voûte, puis une cour, puis d'autres voûtes, dédale étrange au bout duquel je rencontre un ruisseau noir, boueux, stagnant, infect. Toutes les immondices, sans exception, se déversent là, empuantant tout aux environs, foyer pestilentiel autour duquel, dans lequel même, grouille une population aussi indifférente que malpropre.

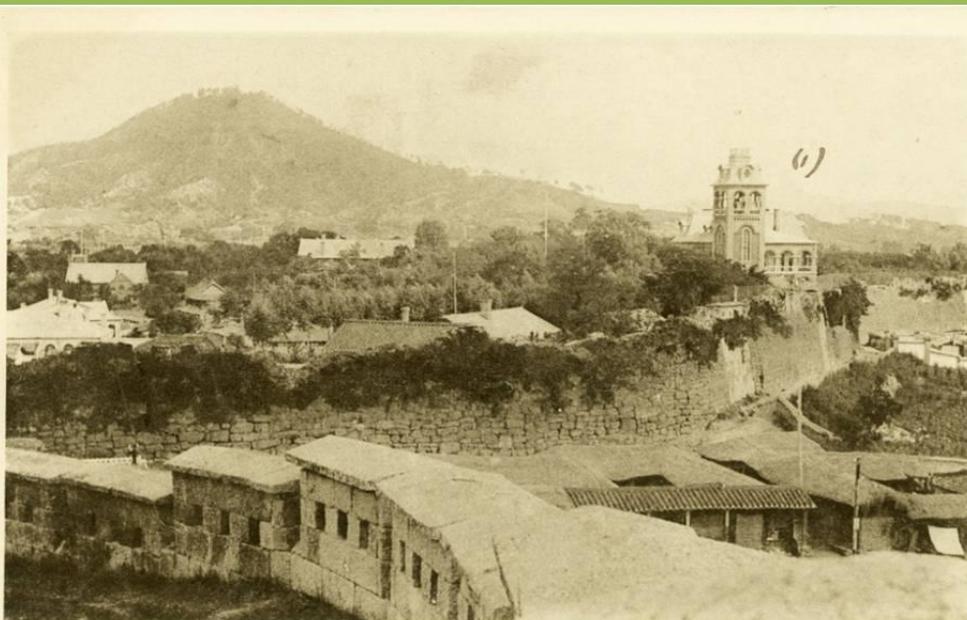
Un quart d'heure de marche à travers des ruelles infâmes, et, devant moi, s'ouvre enfin une voie large, aérée, bien entretenue, qui mène à la légation de France. Cette rue est

l'œuvre du résident [Victor Collin de Plancy], qui a tout assaini autour de lui, rêvant de constructions encore à élever, mais dont la réalisation fera de ce quartier, sans doute, le plus beau de Séoul. [...] La gaieté du résident, son solide appétit entraînent ses convives. La chère est exquise, les vins authentiques, et les heures s'écoulent en un enchantement. [...] »

Vue de Séoul



(cote MGT : CP Collin 2392)



Souvenir de Seoul (Coree)-1903

(1) Légation de France

Seoul, 1^{er} Juin 1903
 Affectueux et très reconnaissant
 Souvenir : Eug. Brastès



(cote MGT : CP Collin 2482)

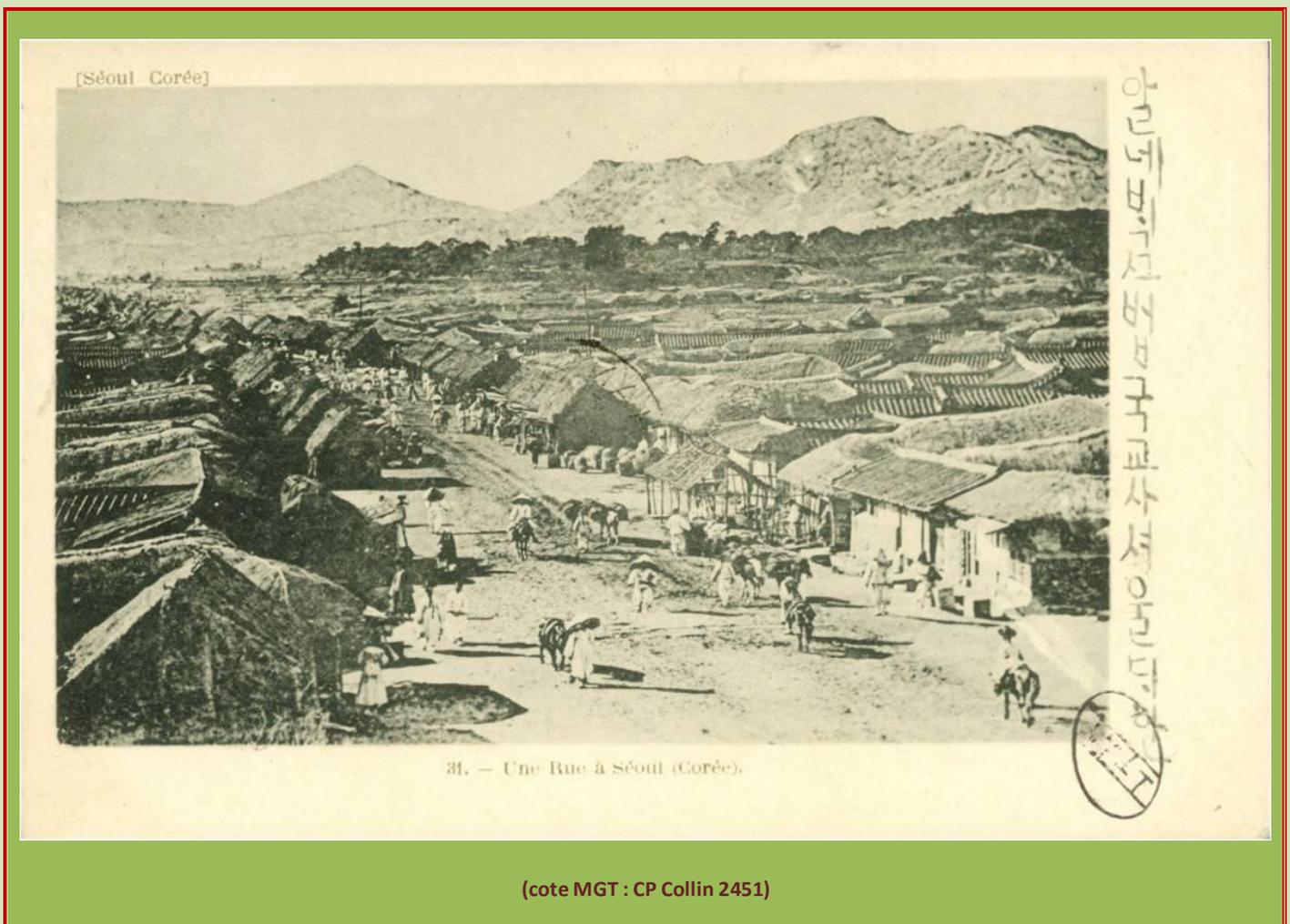
Petit bilan des impressions sur la Corée rapportées par les voyageurs occidentaux

D'autres voyageurs ont laissé des témoignages, carnets de route, recueils d'impressions... sur la Corée du tournant du XXe siècle. Citons, entre autres (voir bibliographie) : Raoul Villetard de Laguérie, Jean-Jacques Matignon (médecin militaire), Angus Hamilton (correspondant du Pall Mall Gazette de Londres), Georges Ducrocq (chroniqueur parisien, grand habitué des salons mondains), Emile Bourdaret (ingénieur français), George Lynch (journaliste irlandais), Jean de Pange (médiéviste et patriote lorrain).

Un certain nombre de thèmes récurrents peuvent être notés.

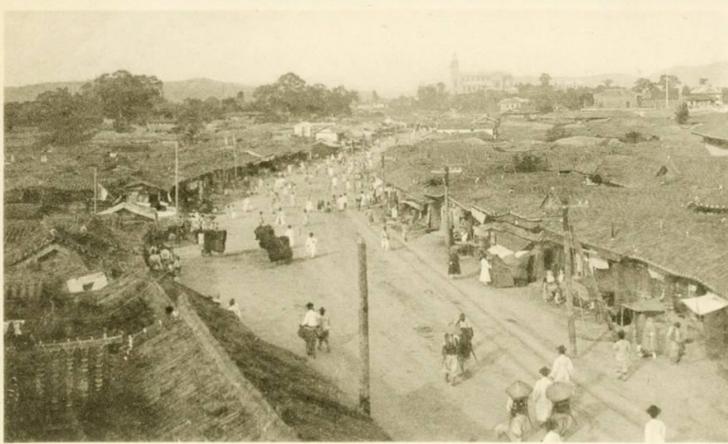
Architecture et urbanisme

Les Occidentaux considèrent avec condescendance l'architecture et l'urbanisme coréens. Peu de monuments trouvent grâce à leurs yeux. Les villes et les villages sont souvent comparés à des carapaces de tortues, Séoul elle-même n'étant vue que comme un gros village, terne et sans relief, une pâle copie de Pékin. La saleté des rues rebute : les enfants dégoûtants jouent dans les débris, la boue, la puanteur. Cependant, progrès et métamorphoses caractérisent le début du XXe siècle, avec notamment un rôle important en la matière joué par les Japonais.



- « Celui qui arrive à Séoul par la colline du Nam-San aperçoit, entre les arbres, un grand village aux toits de chaume. Il a d'abord peine à croire que ces cabanes enfumées soient la capitale de la Corée. Mais l'immense étendue qu'elles couvrent et la ceinture de remparts et de portes monumentales qui les enveloppe ne laissent aucun doute : Séoul est à nos pieds et c'est une paysanne qui ne paye pas de mine. » (Georges Ducrocq)
- « Ces maisons de chaume, ces petites maisons de chaume, on ne voit qu'elles au bord des rues larges que traversent des tramways électriques (et cette électricité, dans ce cadre de pouillierie séculaire, constitue bien la chose du monde la plus ahurissante !) » (Jean-Jacques Matignon)

- « Nous devons remercier les Japonais d'avoir imposé l'hygiène de la rue aux Coréens. Ceux-ci étaient aussi sales que les Chinois, et à Séoul comme à Pékin, le système du *tout à la rue* était l'équivalent de notre *tout à l'égout*. Le Coréen s'arrêtait où il se trouvait pour satisfaire ses besoins. Les Japonais eurent rapidement mis bon ordre à cette trop grande liberté. Des W.-C. furent installés dans les rues et des notices explicatives renseignaient les passants sur leur usage et l'obligation de s'en servir sous peine



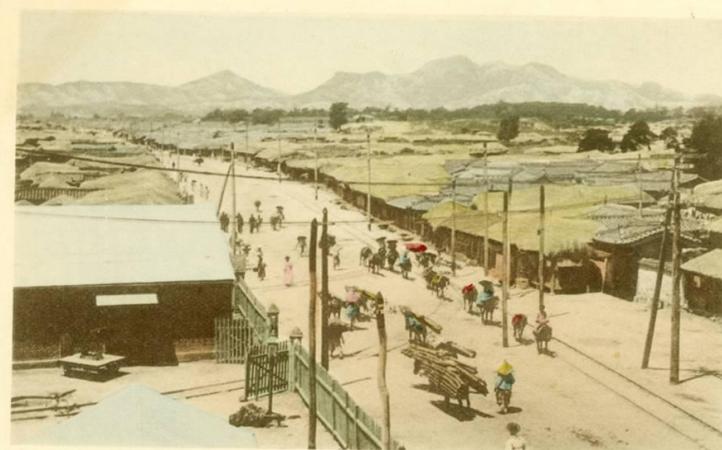
Souvenir de Seoul (Coree) -1903



(cote MGT : CP Collin 2453)

d'amende. Celle-ci était terrible. Ce n'était ni la cangue, ni le bambou, ni la somme à verser. Tout Coréen pincé en flagrant délit par un « sergot » japonais était invité, après bourrade souvent, à ramasser de ses mains ce qu'il venait de déposer et à le transporter dans ses mains à la vespasienne. » (Jean-Jacques Matignon)

- « Dans ce pays si étrange, de perpétuels contrastes s'offrent à la vue de l'Européen. A côté de la porte de l'Est, d'allure imposante dans son architecture chinoise, et dont la vue seule évoque tout un passé de vieille ville orientale, une grande cheminée vomit des torrents de fumée noire dans un ciel limpide, symbole bien moderne de l'activité humaine. C'est l'usine électrique alimentée par du charbon japonais. Les assises et la voûte de la porte de l'Est sont formées de remarquables cubes de granit. La porte est en bois blindé de tôle, mais pour faire passer la voie du tramway, il a fallu en baisser le seuil, et cette énorme porte ne ferme plus. [...] D'un point élevé des murailles, Séoul apparaît comme une mer de toits gris



Grand rue de l'Est à Seoul.
à gauche, l'usine électrique.

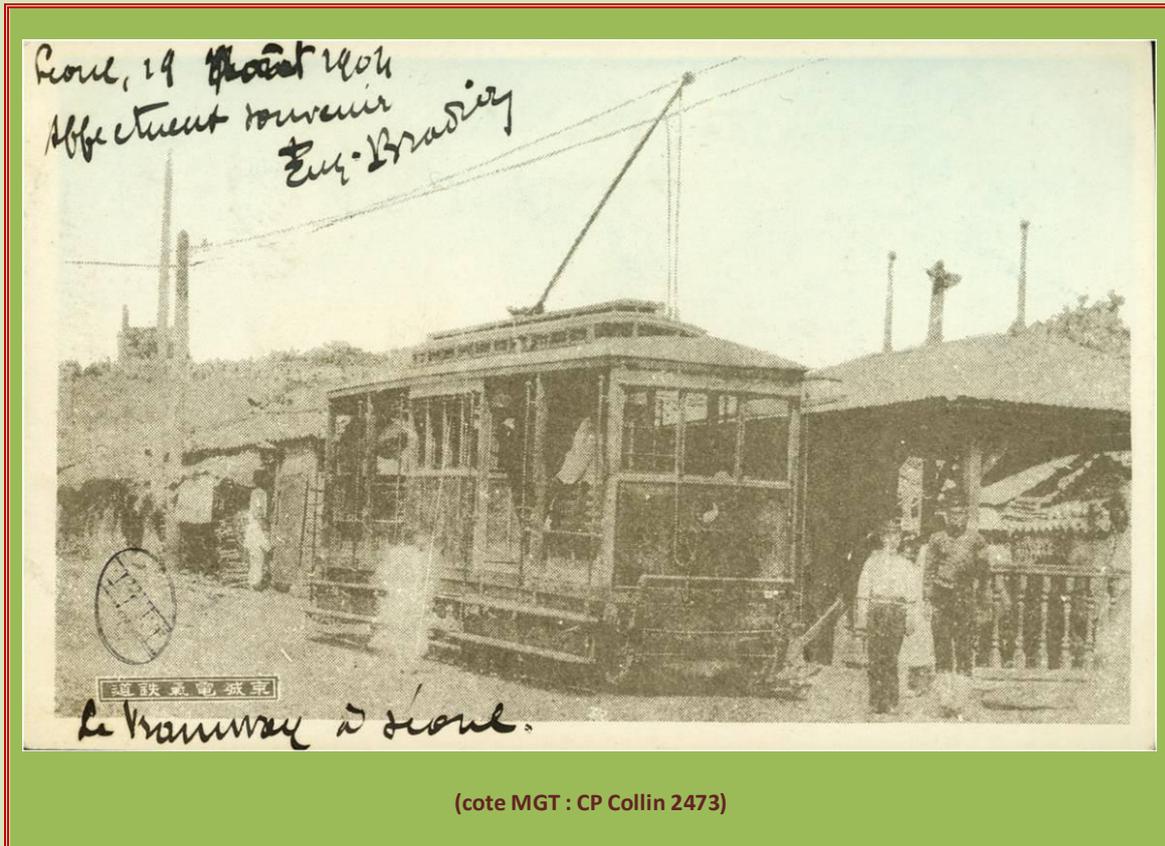


(cote MGT : CP Collin 2452)

ou jaunes, rayée par les grandes artères de la ville. Il faut avouer que le touriste n'éprouve à contempler cette vue aucune sensation de beauté, ni de pittoresque. L'art n'a pas secondé la nature dans le tracé de cette ville qui n'a rien d'attrayant, et ne justifie pas son titre de capitale, du moins à première vue. » (Emile Bourdaret)

- « La muraille qui borne la ville a une apparence infiniment plus primitive que les monuments plus importants mais similaires qui existent en Chine. En entrant —ô rencontre absurde et incongrue!— je vis un tramway électrique. Il s'arrêta à une petite station. [...] Les Coréens paraissent s'accommoder fort bien des tramways électriques,

nonobstant l'opposition qu'ils firent à leur construction. A peine le tramway fut-il parti, que je m'aperçus de l'erreur où j'étais tombé en ne le prenant pas ! Les rues de Séoul sont plus mauvaises encore que celles d'une ville chinoise. [...] Il y a bien une large rue qui traverse la cité. Mais les ruelles qui l'entourent sont étroites et d'une malpropreté indescriptible. » (George Lynch)



- Extraordinaire métamorphose fin XIXe-début XXe : « rues splendides spacieuses, propres, admirablement tracées et pourvues d'un excellent système d'égouts. Les ruelles étroites et malpropres ont été agrandies ; les ruisseaux ont été recouverts et les chaussées élargies, à un tel point qu'avec ses trains, ses tramways, son éclairage, ses kilomètres de fils télégraphiques, son Hôtel de la Gare, ses maisons de briques aux fenêtres vitrées, Séoul est en passe de devenir, en un temps qu'on peut prévoir, la première, la plus intéressante, la plus propre des villes de l'Orient. » (Angus Hamilton)

Séoul, avenue des anciens ministères



L'immense artère qui mène à la porte principale du palais Kyongbok. Plusieurs fois ravagée par les invasions japonaises et mandchoues, Séoul tenta de cacher ses richesses dès le XVIIe siècle. Les grandes avenues étaient bordées d'humbles chaumières, et les maisons des nobles se cachaient dans ses ruelles insalubres. C'est la raison pour laquelle les voyageurs étrangers du XIXe siècle la décrivent comme une ville sale et pauvre.

Description des Coréens

- « On ne peut nier que l'aspect extérieur des hommes et des femmes ne rende la capitale singulièrement attrayante. Les hommes sont beaux, bien faits ; ce sont des gens calmes, dignes dans leur attitude, polis et même prévenants vis-à-vis les uns des autres. » (Angus Hamilton).
- « Les Coréens n'ont pas la face grimaçante des Jaunes. Le sang des races du Nord s'est mélangé dans leurs veines au sang mongol et a produit ce beau type d'homme vigoureux, rudement charpenté, d'une taille imposante. Les yeux ne sont pas bridés ni perpétuellement enfiévrés ; le front saillant, poli et découvert ressemble au front de nos Bretons [...]. Leur pauvreté persistante est encore un indice de cette simplicité d'esprit qui leur fait dédaigner la vie moderne : ils ne désirent que la tranquillité. Leurs femmes sont grandes, élancées, la taille assez ferme pour porter sur la tête de lourds fardeaux, assez souple pour demeurer accroupies de longues heures au bord des fontaines. Leur visage, bien marqué, a souvent une expression de gravité touchante, une sérieuse douceur qui contraste avec l'insouciance des hommes : c'est que les fatigues de la vie sont pour elles. » (Georges Ducrocq).
- « L'économie intérieure du pays est basée depuis des siècles sur les travaux et les problèmes de l'agriculture. [...] Le tranquille et laborieux cultivateur de Corée a son semblable dans le taureau, son compagnon. Le paysan coréen et son taureau las d'allure sont faits l'un pour l'autre. Sans cet associé ruminant, son travail serait impraticable. [...] Ils font à tous deux un superbe couple ; l'un et l'autre sont des bêtes de somme. [...] De nos jours, le cultivateur coréen est le type même de l'enfant de la nature ; superstitieux, simple, patient et ignorant. Il est l'esclave de sa tâche et il ne sort de son village que pour aller au marché voisin. Il croit avec terreur à l'existence des démons, des esprits et des dragons [...]. »

La place infériorisée des femmes dans la société

Dans une société coréenne patriarcale, les femmes sont présentées comme passant le plus clair de leur temps cloîtrées, prenant en charge la gestion domestique du foyer, et assumant les devoirs de la maternité. Cette réclusion semble dépendre du rang qu'elles occupent dans la société : elle est davantage marquée dans les couches supérieures que chez les petites gens. La situation tend à évoluer avec le temps et l'intrusion des étrangers. Les sorties avaient lieu le soir, en chaise ou le plus souvent dissimulées dans une vaste cape pour se dérober aux regards masculins. Les seules femmes cultivées sont les courtisanes, que leur profession oblige à être des compagnes brillantes et divertissantes.



(cote MGT : CP Collin 2566)

- « Il est impossible de ne pas admirer l'activité et l'énergie de la femme coréenne. En dépit du mépris avec lequel elle est traitée, elle est le grand facteur économique dans la maison et dans la vie de la nation. La force des circonstances l'a faite bête de somme. [...] Elle fait le travail d'un homme dans la maison et d'un animal dans les champs. » (Angus Hamilton).

- « Autrefois la ville leur appartenait la nuit et les hommes ne pouvaient s’y promener ; cet usage a disparu, mais les femmes ont gardé l’habitude de se sentir plus libres chaque soir. Les petites bourgeoises vont à pied, elles mettent trois ou quatre robes de soie pour se donner de l’importance, s’encapuchonnent dans le grand manteau aux



(cote MGT : CP Collin 2685)

- manches flottantes, et, serrées de près par une vieille servante, vont faire leur tour de ville. Les plus riches vont en chaise, dans une boîte tapissée de peaux de léopards ou de soieries, portée vivement sur les épaules de quatre domestiques. La présence de ces femmes dans les ruelles sombres est très mystérieuse : elles doivent avoir longuement désiré cette heure et plus d’une en profite pour suivre une intrigue, recevoir ou jeter dans l’embrasure d’une porte un billet doux, ou même, si la duègne est complice, courir à un rendez-vous. Séoul est une ville très sentimentale et la plupart des Coréens ont une amourette en train. » (Georges Ducrocq)

Les vêtements coréens

Ils frappent, de façon générale, par leur incongruité et leur inadaptation apparente. Les Occidentaux sont fascinés par la quantité de tissus superposés, à l’ampleur exagérée, et surtout par les couvre-chefs totalement insolites, parfois considérés comme grotesques.

- « Voici une femme du peuple ; les seins au vent, elle porte son enfant ficelé sur le dos. Son costume est singulier et mérite une attention. La jupe est une sorte de pantalon à la turque extrêmement large et sans la moindre élégance, noué sous les seins, donnant au beau sexe la vague tournure d’un paquet de

linge sale. Le haut du tronc est recouvert d’une sorte de boléro très court, s’arrêtant à la naissance des seins. Ceux-ci sont librement exposés à l’air, et ce décolletage par le bas est bien fait pour surprendre le voyageur à une



(cote MGT : CP Collin 2472)

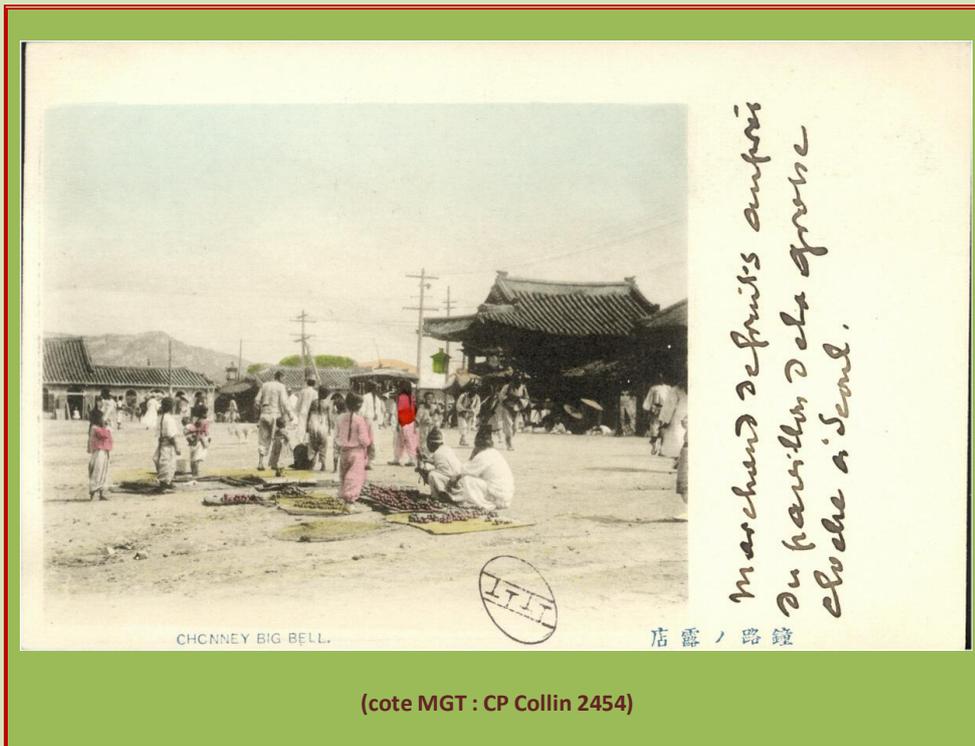
première rencontre. [...] La bourgeoise a le même costume ; mais on ne peut juger de son décolleté. Le bon ton veut, en effet, qu'elle ne sorte que voilée. Ce voile n'a rien du *haik* turc. Il n'est au fond qu'une longue mante, de couleur verte, dont on ne passe pas les manches et qu'on met sur la tête. Les bords en sont ramenés autant que possible sur la figure. Dans la rue, vue de loin, la Coréenne ressemble moins à une femme qu'à une guérite de factionnaire : il serait très mal vu d'aller adresser la parole au planton. » (Jean-Jacques Matignon).

- « [U]n Coréen en grand deuil attire facilement l'attention de l'Européen, même le plus distrait ; moins par son costume qui est de grosse toile blanche que par son chapeau –encore ce chapitre du chapeau !- qui a des proportions énormes. C'est une monumentale cloche à melon en paille tressée, aux bords légèrement échancrés en longues ondulations. Ce couvre-chef masque absolument la figure. Aux yeux des Coréens, en effet, un homme en deuil est un homme mort. Il doit être abîmé dans sa douleur, au point de ne rien voir du monde qui l'entoure ; rien ne doit le distraire. Il n'est même pas obligé de répondre aux questions qu'on lui pose et, pour bien montrer que sa bouche doit rester close, il tient au-devant une pièce d'étoffe de vingt centimètre carrés, montée sur deux bâtonnets de cinquante centimètres de longueur. » (Jean-Jacques Matignon).
- « Les Coréens ont des goûts simples, sauf pour leurs chapeaux qui sont compliqués et coûteux. Ils rappellent nos hauts-de-forme, mais ils sont encore plus comiques, perchés sur le sommet d'un chignon, en équilibre sur une perruque. Ils ne diffèrent que par la qualité du crin. On porte un chapeau selon sa fortune et son rang : aux particuliers des fibres de bambou, aux gentilshommes des soies de sanglier. [...] Pour n'en pas porter il faut être coolie ou en deuil, c'est-à-dire réduit à la grande cloche de paille. [...] Il faut habiter longtemps le Corée pour se reconnaître dans cette hiérarchie des chapeaux et deviner la noblesse et l'éducation d'un individu à la façon dont il porte le sien, correct ou cascadeur. » (Georges Ducrocq)

Marchands de chapeaux à Séoul



(cote MGT : CP Collin 2461)

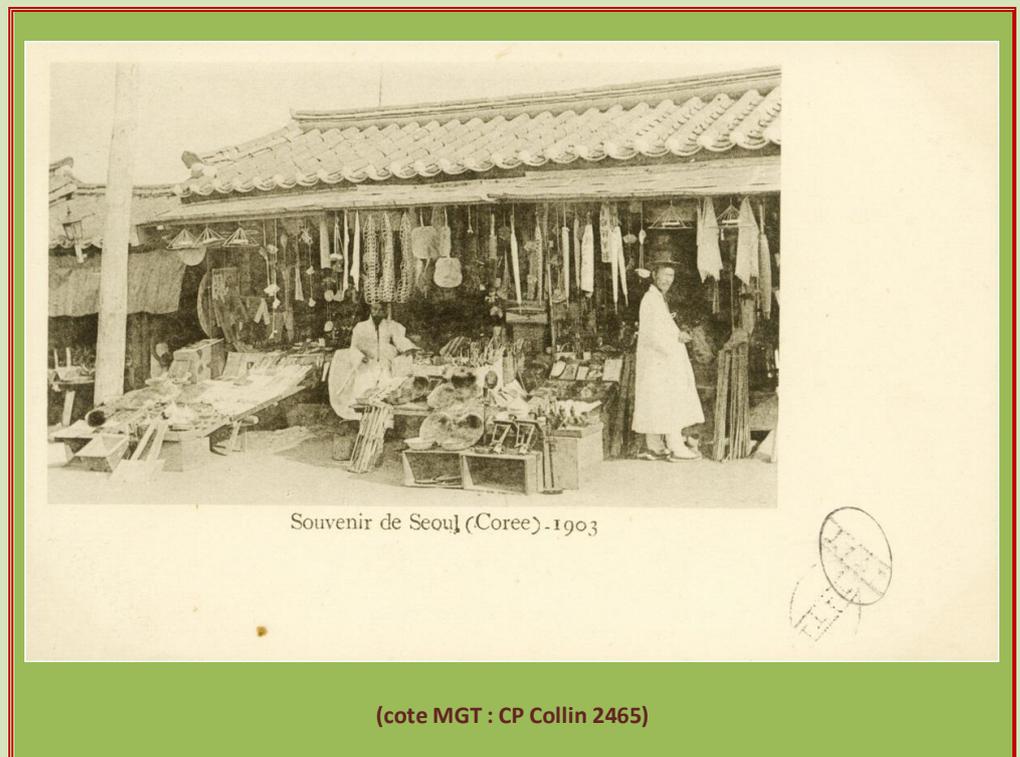


(cote MGT : CP Collin 2454)

- « Le matin, arrivent de la campagne, poussant leurs taureaux, les paysans qui viennent vendre à la ville leur charge de bois ou de légumes. Ils stationnent sur les places et attendant la clientèle : le carrefour, près de la Grosse-Cloche, devient un marché à bestiaux. Ces grands gaillards qui ne portent pas le chapeau des citadins, mais le bonnet des rustres ou la cloche de paille des coolies,

apportent en ville leur belle humeur, l'odeur des champs et des sapins et ces mots pour rire qu'ils savent lancer aux passants sur les grandes routes. [...] La marchandise vendue, ils s'entassent dans les auberges près du rempart [...]. Quand ils ont bien bu et appris quelques histoires, acheté un fouet ou un licol, échangé quelques jurons avec les palefreniers, les maraîchers s'en retournent à leur village, poussant devant eux leurs taureaux doux comme des moutons. » (Georges Ducrocq)

- « Les rues de Séoul sont très marchandes : petit commerce, mais beaucoup de boutiques, les métiers encore divisés comme un moyen âge, par quartiers ; Séoul a sa rue de chaudronniers, sa place aux chapeaux et son marché aux soies. [...] Un pâté de maisons est occupé par les quincailliers. Leurs petites échoppes sont étincelantes, les marmites, les bols, les tasses de cuivre poli



(cote MGT : CP Collin 2465)

reluisent comme des miroirs. Le Coréen aime cette batterie de cuisine clinquante qui lui donne l'illusion d'une vaisselle d'or. [...] Mais les plus achalandés sont les marchands de chapeaux, et il faut voir, autour du pavillon de la Grosse-Cloche, au cœur de Séoul, la presse des clients et de quel air grave ils font leur emplette. » (Georges Ducrocq)

La nourriture et la musique

Sans surprise, la nourriture est la plupart du temps présentée comme infâme, au mieux insipide : pas de gastronomie, on se nourrit pour survivre. Les boulettes de riz sont à la base de l'alimentation, mais les Coréens consomment aussi du chien bouilli ou rôti, et des pâtés de poisson « absolument pourri ». La musique traditionnelle écorche les oreilles occidentales.

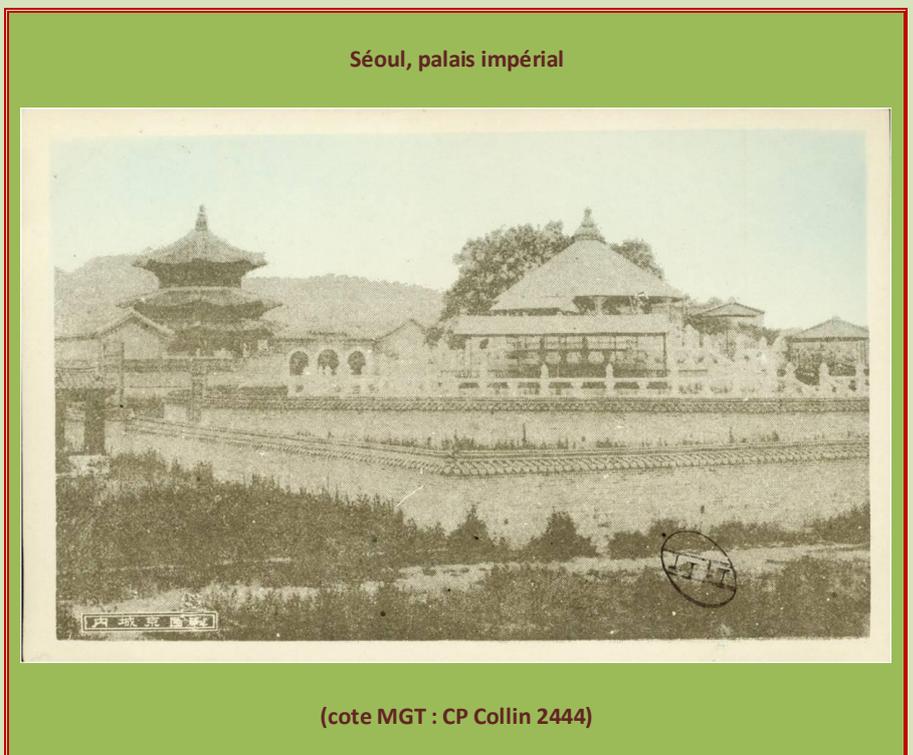
Le sentiment anti-japonais

- « Les progrès de la Corée, depuis que s'exerce la surveillance japonaise, sont évidents, plus évidents que n'importe laquelle des difficultés causées par les Japonais en malmenant et en contraignant les Coréens. [...] En écartant ces maîtres occidentaux, dont le génie et les talents administratifs le protégèrent au temps de son ignorance, le Japon attend avec impatience le moment où il pourra seul avoir la garde des intérêts de la Corée et approvisionner ses marchés. [...] L'évidence extérieure de la puissance des Japonais irrite les Coréens ; et cela augmente l'invincible aversion que ceux-ci leur ont inspirée à travers les siècles, au point que de toutes les races étrangères actuellement représentées en Corée, aucune n'est aussi détestée, et à juste titre, que celle qui vient de l'empire du Mikado. [...] Tant de choses ont eu lieu, ces dernières années, qui ont changé la situation du Japon et flatté la vanité des gens de l'île, qu'ils ont perdu le sens de la perspective. [...] Leur arrogance extravagante les empêche de voir les absurdités et les folies de leur conduite, et prouve d'une manière manifeste que leur apparence de civilisation n'est qu'un simple placage. [...] La force est le droit pour eux ; le sentiment du pouvoir n'est tempéré ni par la raison, ni par la justice, ni par la générosité. [...] La modestie, la propreté et la politesse, qui caractérisent à un si haut point les Japonais, sont ici totalement absentes. C'est la transplantation qui les a ainsi métamorphosés. [...] Convaincus de leur supériorité innée, leur violence vis-à-vis des Coréens s'exerce sans frein. » (Hamilton)

Le roi et ses palais

Le roi Kjong est souvent présenté comme un homme intelligent, d'une grande curiosité pour les arts, les sciences et les techniques des Occidentaux. Cependant, il est handicapé par sa faiblesse de caractère, sa grande timidité et sa tendance à la mélancolie. La violence de l'assassinat de la reine par les Japonais a marqué les esprits.

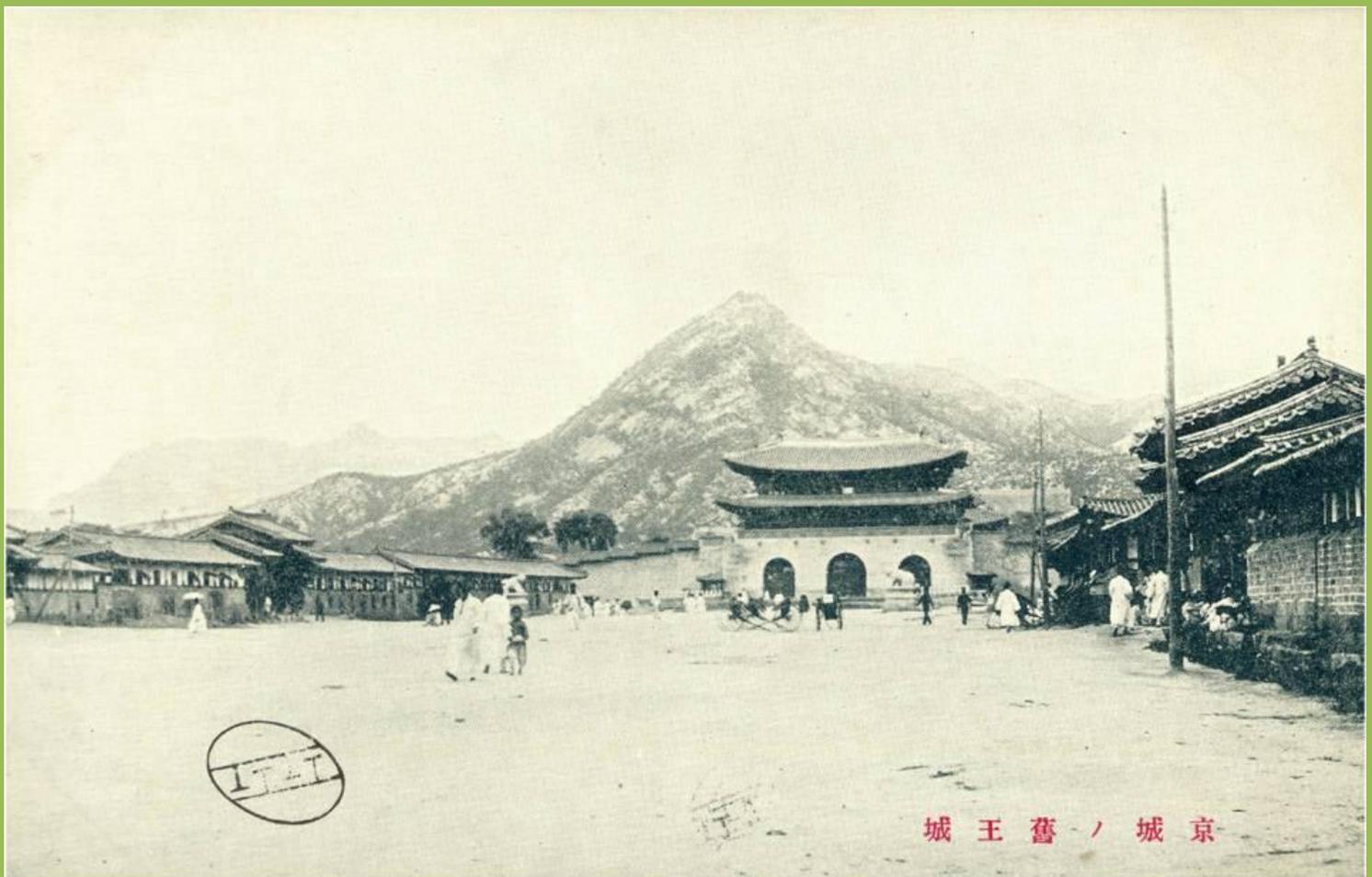
- « Depuis l'assassinat de l'impératrice par les Japonais, l'empereur a quitté le vieux palais qu'il habitait au pied du Pou-Kan et s'est retiré au centre de la ville, dans le quartier des Légations. Mais la vieille résidence abandonnée, ainsi qu'une autre, plus ancienne, restent propriétés impériales, gardées militairement, et forment à l'extrémité de la capitale de beaux coins silencieux. Les palais étaient entourés d'immenses jardins,



aujourd'hui délaissés et incultes, les kiosques et les pavillons ne sont plus entretenus et le temps achève de les détruire. L'empereur avait là ses appartements, ceux de ses femmes et de sa domesticité, une petite ville aux ruelles enchevêtrées où se nouaient sans doute beaucoup d'intrigues. [...] La plus grande beauté de ces résidences était dans la vue de la montagne, toujours présente à l'empereur. Il n'avait qu'à lever les yeux et entre les fûts téméraires des grands pins il apercevait ce pic décharné, la « Crête de Coq », le Pou-Kan, sa vieille citadelle, le rempart de Séoul, dont la fière silhouette l'invitait à l'héroïsme. C'est pourtant sous ces ombrages que s'est commis

un meurtre infâme. Ces vieux arbres ont vu fuir, éperdues, une impératrice, ses dames d'honneur et ses servantes qu'une bande d'assassins japonais poursuivaient dans la nuit. Les bourreaux firent bien leur besogne : pas une femme n'échappa et l'orgueilleuse fille des Ming qui aimait son pays et voulait le défendre contre l'envahisseur fut abattue sur une de ces pelouses, tandis que l'empereur et sa garde s'enfuyaient du palais pour n'y plus revenir. »
« Au-delà, on voit les maisonnettes et les bosquets du sérail. C'est là que se déroula le terrible drame de la nuit du 8 octobre 1895, dans laquelle, par suite de trahisons, les « soshi » [hommes de main] et les soldats japonais purent forcer l'entrée du palais et assassiner la reine. Pour être sûrs de ne pas s'être trompés de victime, ils massacrèrent les autres femmes après une poursuite dans les jardins. Puis ils gardèrent le roi prisonnier. C'est seulement le 11 février 1896 que celui-ci put s'évader et se réfugier à la Légation de Russie. Par la suite, pour proclamer sa complète indépendance, il prit, comme les souverains de la Chine et du Japon, le titre d'Empereur, et même, depuis le 20 février 1901, de « Grand Empereur ». Néanmoins, il continue à habiter le mesquin petit palais qu'après l'attentat japonais il avait fait construire sous la protection immédiate des Légations européennes. Celles-ci sont en effet groupées sur une colline, près de la porte ouest, tandis que, très loin, sur les flancs du Namsan, la Légation du Japon s'isole comme pour affirmer la situation exceptionnelle qu'elle doit occuper en Corée. » (Jean de Pange)

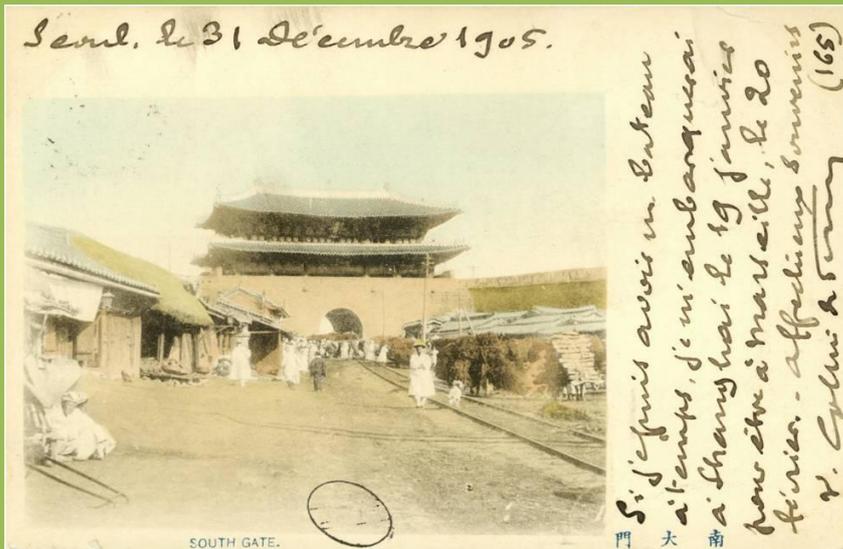
Séoul, porte de l'ancien palais impérial Gwanghwamun



(cote MGT : CP Collin 2395)

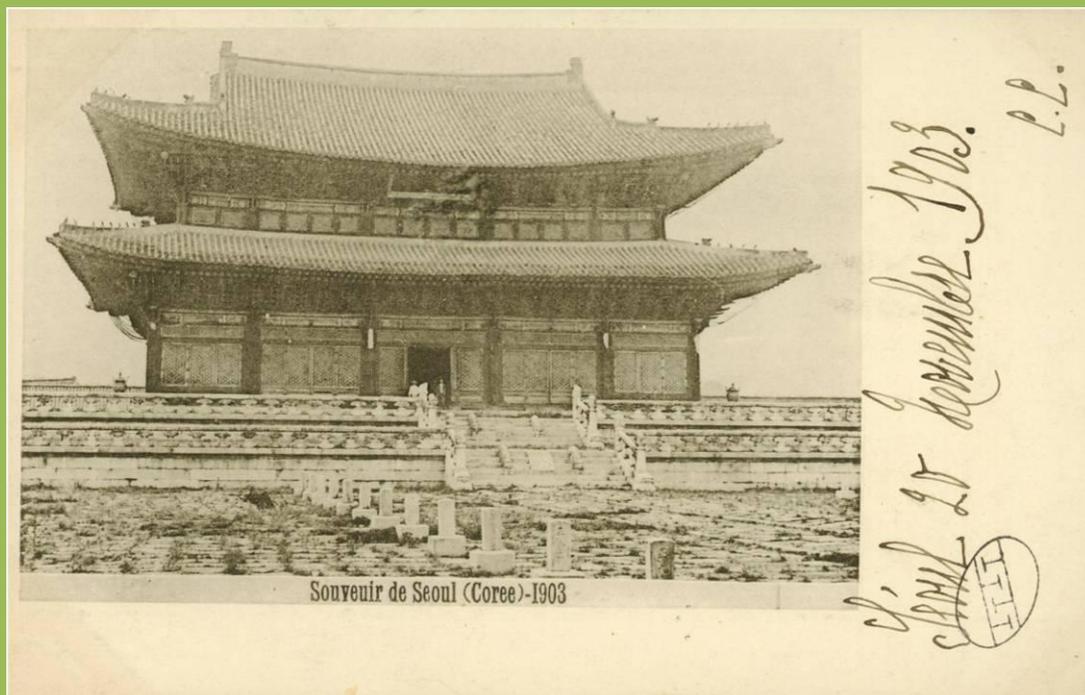
La porte Kwanghwamun (« porte des mutations brillantes ») est la principale porte du palais. Le roi seul pouvait passer par l'entrée médiane, les deux passages latéraux étaient réservés aux officiers de haut rang, les inférieurs devant emprunter d'autres portes.

Séoul, porte sud Gwanghwamun



(cote MGT : CP Collin 2384)

Séoul, salle du trône du vieux palais (palais du Bonheur radieux, Gyeongbokgung)



(cote MGT : CP Collin 2413)

Le vieux palais est le palais Gyeongbokgung (ou Kyongbok) (« palais du bonheur radieux »). Construit à la fin du XIV^e siècle, détruit deux siècles plus tard, il est reconstruit par la volonté du régent Daewib-gun à partir de 1865 sur les plans originaux. Il est en fait un labyrinthe de halls, pavillons, murs, couloirs, galeries, cours. Chaque pavillon a une fonction assignée. Dans une ville sans grands monuments, le contraste entre les proportions du palais royal et l'humilité du voisinage reproduit la différence entre le monarque et ses sujets. Le vieux palais n'est habité que 23 ans car après l'assassinat de la reine Min par les Japonais, le roi Kojong se réfugie dans la légation russe, puis au Deoksugung (palais Toksu). Les Japonais y installent finalement le siège de leur gouvernement, entre le hall du trône et la porte Gwanghwamun et déplacent la plupart des bâtiments. Le hall du trône, Geunjeongjeon (« hall du gouvernement modéré ») est un bâtiment de deux étages construit dans les années 1860 sur une terrasse de pierre. Il servait pour les audiences importantes et les cérémonies.



MINISTÈRE DE
L'ÉDUCATION NATIONALE

MINISTÈRE DE
L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
ET DE LA RECHERCHE

